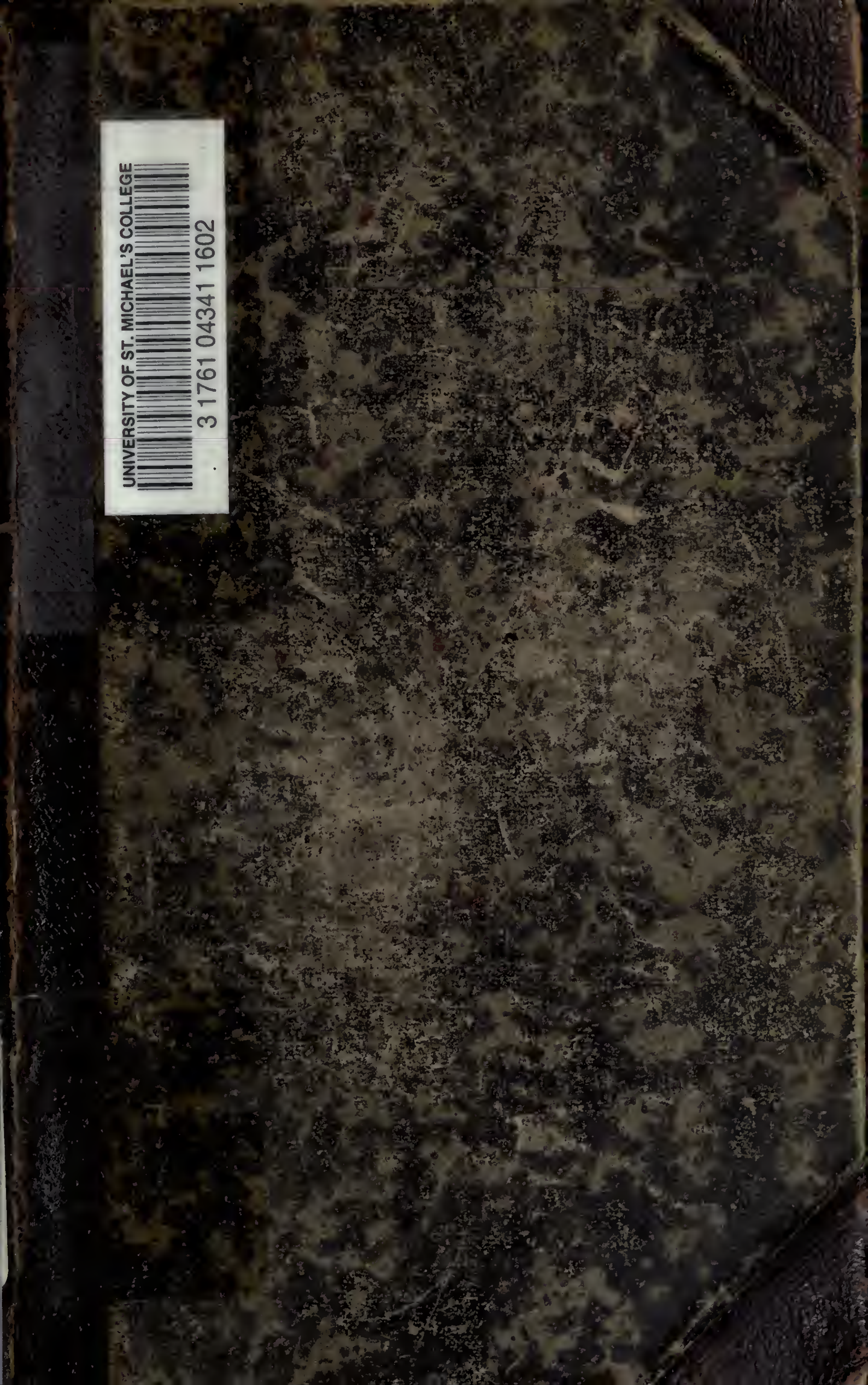
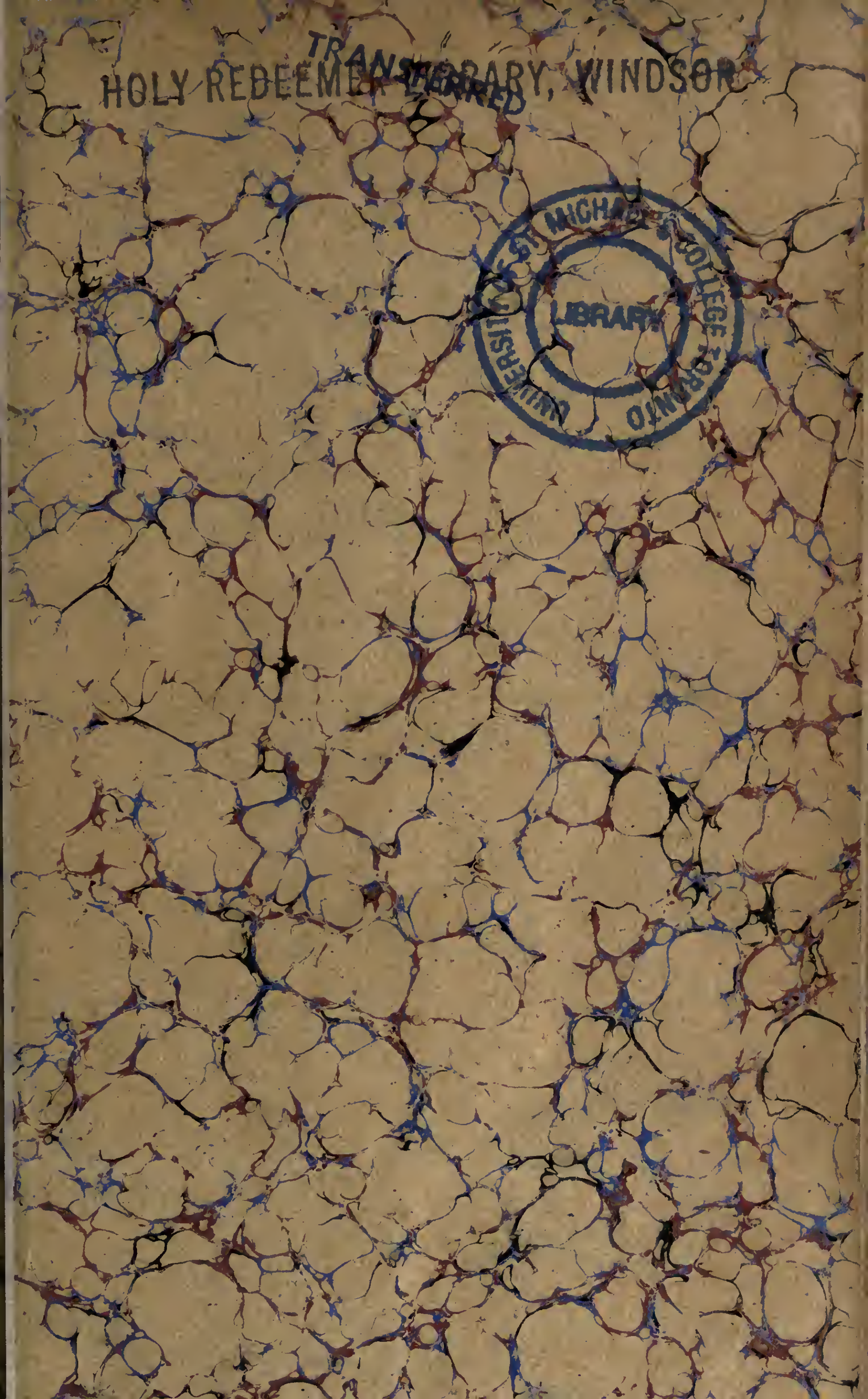
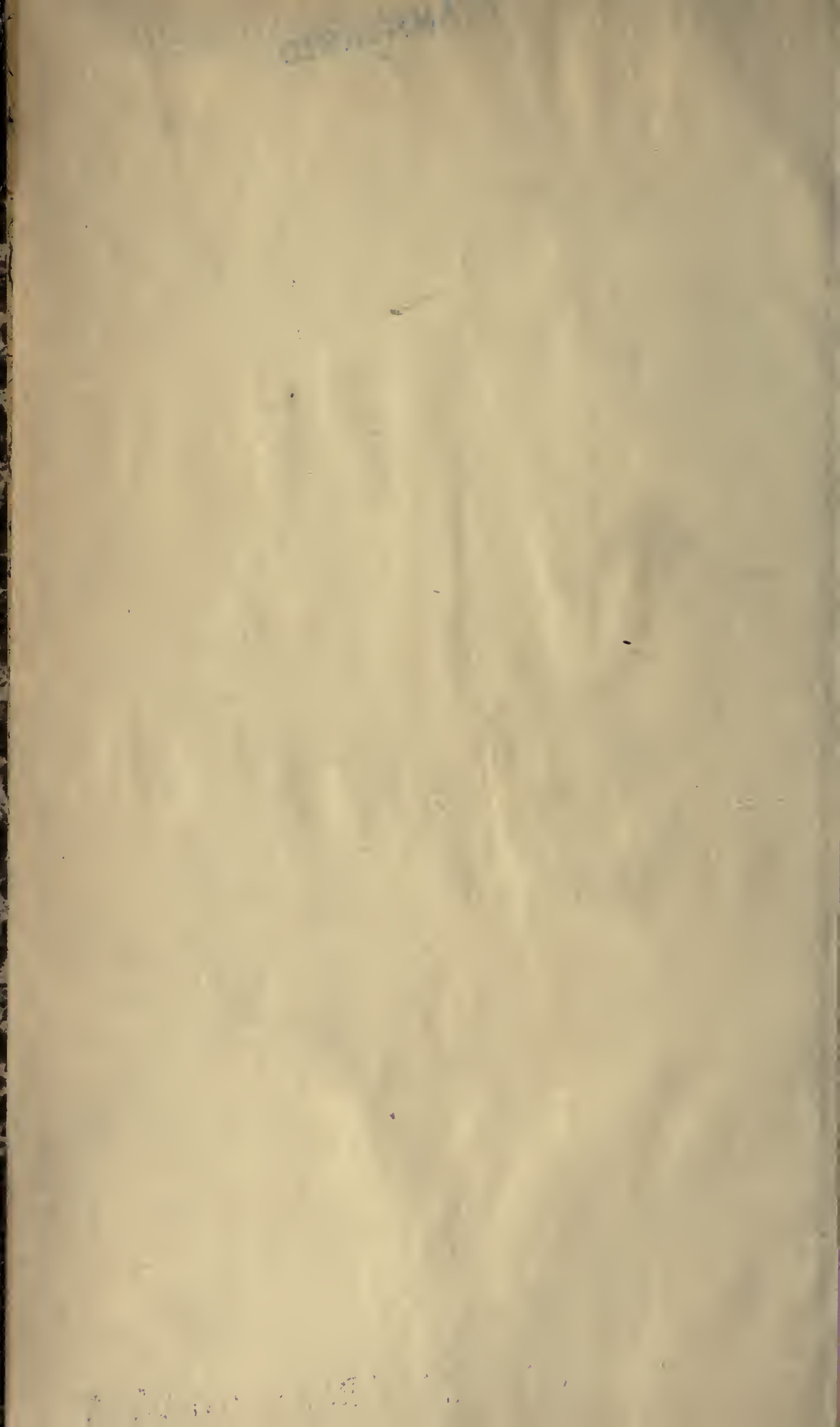


UNIVERSITY OF ST. MICHAEL'S COLLEGE
3 1761 04341 1602


HOLY REDEEMER LIBRARY, WINDSOR
TRANSFERRED
UNIVERSITY OF ST. MICHAEL'S COLLEGE TORONTO
LIBRARY






# VIE

DE

# SAINTE ROSE DE LIMA

2554-84. — Corbeil. Typ. et stér. Crété.

# VIE

DE

# SAINTE ROSE DE LIMA

## RELIGIEUSE DU TIERS-ORDRE DE SAINT-DOMINIQUE

PAR

**LE P. LÉONARD HANSEN**

de l'Ordre des Prédicateurs

Avec l'approbation de Mgr l'Évêque de Lausanne et de Genève

Ouvrage traduit des Actes des Saints

**PAR L'ABBÉ P*****

Ancien Vicaire général d'Évreux

NOUVELLE ÉDITION







LIBRAIRIE CATHOLIQUE

**PERISSE FRÈRES**

*Nouvelle Maison à PARIS, rue Saint-Sulpice,* 38

BOURGUET, CALAS ET Cie, SUCCESSEURS



# VIE

DE

# SAINTE ROSE DE LIMA.

## CHAPITRE PREMIER.

Sa patrie, ses parents, son nom et sa pieuse enfance.

ROSE naquit à Lima, capitale du Pérou, le 20 avril 1586. Le nom de son père était Gaspard des Fleurs. Sa mère s'appelait Marie d'Olive; celui-là était né à Puerto Rico et celle-ci à Lima. Ils appartenaient l'un et l'autre à des familles honnêtes peu

favorisées des dons de la fortune ; mais quelle fortune eût pu égaler le précieux trésor dont Dieu les mit en possession par la naissance de cette enfant privilégiée?

La maison de Gaspard était située dans la rue St-Dominique, près de l'église du Saint-Esprit. Sa naissance ne coûta presque aucune douleur à sa mère, dont tous les autres enfantements furent excessivement laborieux. On remarqua qu'elle naquit comme naissent les roses que l'on voit sortir du sein de la branche-mère encore couvertes du tégument dans lequel elles furent conçues Cette particularité fut attestée avec serment, dans la procédure qui se fit après sa mort, par une personne qui avait été témoin de sa naissance. Son baptême fut différé jusqu'au jour de la Pentecôte, et ce fut dans cette belle fête qu'elle fut mouillée pour la première fois de la rosée des Grâces célestes; elle ne reçut pourtant pas le nom de Rose dans cette cérémonie. Isabelle de Herrera, son aïeule maternelle, qui la tint sur les fonds sacrés, ayant désiré qu'elle portât son nom, il fallut la satisfaire et la nommer Elisabeth ou Isabelle.

Cependant Dieu, qui voulait qu'elle fût connue sous le nom de Rose, sut bien faire prévaloir sa volonté souveraine par un miracle qu'il opéra trois mois après. Un jour que l'enfant dormait dans

son berceau, sa mère s'étant approchée d'elle avec sa servante et ses filles, toutes aperçurent sur son visage la forme d'une rose rouge épanouie, qui disparut presque aussitôt. Cette merveille les pénétra d'admiration : mais la mère, plus frappée que les autres de ce spectacle, prit l'enfant dans ses bras, et lui dit en l'embrassant avec tendresse : « Désormais, ma fille, tu seras ma Rose, » et je ne te donnerai plus d'autre nom que ce- » lui-là. » Cette détermination fut loin de plaire à la marraine qui avait espéré revivre dans cette enfant. Voilà donc, s'écria-t-elle, le cas que l'on fait de mon nom, on le condamne à l'oubli : on le méprise. La douleur qu'elle en conçut fut si vive qu'il fallut ajourner ce changement. Cet ajournement fut fort long, car à l'âge de sept ans elle portait encore le nom d'Isabelle. Mais à cette époque, saint Turibius, archevêque de Lima, en la confirmant, substitua de son propre mouvement, le nom de Rose à son nom de baptême. Il y a toute apparence que l'esprit de Dieu dont il était plein lui fit sentir dans cette enfant le parfum de cette fleur. Quoi qu'il en soit, la marraine comprimée par l'autorité de son saint archevêque, acquiesça sans se plaindre à sa volonté, et ne donna plus désormais à l'enfant d'autre nom que celui de Rose.

Cependant une nouvelle difficulté s'éleva en-

core sur ce nom quelques années après, et ce fut la jeune vierge elle-même qui la fit naître. Dieu le voulut ainsi pour avoir l'occasion de déclarer lui-même son bon plaisir à cet égard. Voici comment la chose arriva. Lorsque Rose fut devenue adolescente, ayant entendu dire que le nom qu'elle portait ne lui avait pas été donné au saint baptême, il lui vint à l'esprit qu'on ne le lui avait donné que pour faire allusion à sa beauté. Il n'en fallut pas davantage pour alarmer sa timide conscience. Ne pouvant calmer ses scrupules à ce sujet, elle courut à l'église des Prédicateurs, entra dans la chapelle du saint Rosaire, et là, prosternée aux pieds de la divine Marie, supplia cette bonne Mère, avec abondance de larmes, de lui suggérer le moyen de se débarrasser d'un nom qui, selon toute apparence, n'avait été inspiré à ses parents que par la vanité. La divine Vierge, que l'Eglise appelle la Rose mystique, s'empressa de venir consoler cette nouvelle Rose à laquelle elle portait un intérêt particulier. Elle lui apparut dans les airs, tenant entre ses bras l'enfant Jésus, et lui dit avec une bonté incomparable : « Ce » divin Enfant que je tiens approuve le nom que » vous portez ; mais il désire que vous y ajoutiez » celui de sa mère. Vous vous appellerez donc » désormais Rose de Sainte-Marie. » Je laisse à penser quelle dut être la joie de cette petite

créature en se voyant honorée d'un double nom qui lui venait du ciel. Après être venue tremblante et désolée, elle retourna dans sa maison toute consolée et triomphante.

Il est assez ordinaire que les saints obtiennent par leurs mérites un nom qui vient de Dieu : mais que ce bon Maître y ajoute un surnom, c'est chose assez rare, si je ne me trompe. Est-il donc étonnant qu'une telle grâce ait causé à notre jeune vierge une si douce satisfaction. Cependant elle ne parla point pour lors à ses parents de cette faveur singulière. Mais quelque temps après, revenant de l'église, où elle avait communié, transportée d'une ardeur extraordinaire, elle pria sa mère de l'appeler désormais Rose de Sainte-Marie, et de répéter ce nom chéri le plus souvent qu'il lui serait possible, parce que rien n'était plus propre à réjouir son cœur et à l'embraser des feux de l'amour divin. La mère, surprise de cette nouveauté, ne savait trop ce qu'elle devait faire ; mais la sainte fille, s'apercevant de son hésitation, ajouta : « Je reviens des pieds » de l'auguste Marie, et c'est elle qui m'a ins- » pirée de vous demander cette grâce. Croyez- » moi bien, ma mère ; c'est le ciel qui veut » que vous m'appeliez ainsi. » La mère, qui connaissait le bon esprit de sa fille, crut à son assertion et fit droit à sa prière. Cependant,

l'humble vierge ne lui avait rien dit de la vision dont nous venons de parler.

Ceux qui avaient entendu parler de sainte Catherine de Sienne, trouvaient que cet enfant lui ressemblait beaucoup. Comme cette grande sainte, elle était douce, paisible, obligeante, toujours joyeuse; aussi rendait-elle la vie on ne peut plus agréable à toutes les personnes de la maison. Pendant qu'elle était petite, les domestiques observèrent avec surprise qu'elle ne pleurait point comme les autres enfants. On ne la vit qu'une seule fois répandre des larmes, ce fut chez une dame noble où sa mère l'avait portée. En vain celle-ci essaya-t-elle de la consoler, elle ne cessa de pleurer que quand elle fut rentrée dans la maison paternelle. Sa mère crut voir dans ce chagrin inaccoutumé un indice de l'aversion qu'elle aurait un jour pour le monde. En conséquence, elle prit la résolution de ne plus la porter chez les personnes qu'elle serait obligée de visiter. La suite lui prouva que son jugement ne l'avait pas trompée, car, depuis lors, la sainte enfant ne versa plus de larmes.

Dès l'âge le plus tendre on vit briller en elle les grandes et solides vertus. Sa patience surtout était admirable. Le lecteur en jugera par quelques faits que je vais rapporter. Il arriva un jour que, fermant un coffre avec trop de promptitude,

le pouce de sa main droite se trouva pris sous le poids du couvercle dont elle n'eut pas la force de modérer le mouvement. Sa mère, qui vit de loin l'accident, accourut toute tremblante; mais Rose, dissimulant sa douleur, cacha sa main en disant: ce n'est rien, ma mère. Cependant celle-ci s'étant aperçue quelques jours après qu'il y avait du sang mort sous l'ongle foulé, fit venir un chirurgien pour y porter remède. Les moyens qu'il employa furent énergiques. Pour tirer le pus caché sous l'ongle, il commença par appliquer sur celui-ci un onguent corrosif qui le dévora en grande partie. Ensuite, il employa les tenailles pour en extirper le reste jusqu'à la racine. Cependant l'aimable enfant souffrit tout cela sans résistance, sans y paraître sensible, comme si l'homme de l'art eût opéré sur un membre qui lui fût étranger. Elle ne laissa pas échapper un cri, pas un gémissement, pas une seule larme. Elle voyait jaillir le sang de la plaie, sans donner aucun signe d'effroi, sans même changer de couleur. Aussi le chirurgien ne revenait pas de sa surprise, ne pouvant s'expliquer une pareille constance dans un enfant de trois ans.

Moins d'une année après, elle éprouva un mal d'oreille qui la mit de nouveau sous la main du chirurgien. Ce mal était une plaie d'où sortait une suppuration abondante L'homme de l'art

employa d'abord des remèdes lénitifs ; mais ayant reconnu leur inefficacité, il eut recours au fer pour couper la partie viciée du cartilage. Les assistants effrayés détournèrent les yeux. La sainte enfant subit l'opération sans se plaindre et vit avec une sorte d'indifférence, le sang qui ruisselait sur son sein.

Cette épreuve fut bientôt suivie d'une autre non moins douloureuse. Une maladie de peau assez ordinaire aux enfants, dont on néglige de nettoyer suffisamment la tête, couvrit la sienne d'une lèpre hideuse à voir. Ce fut un sujet de profonde affliction pour sa mère qui, dans son empressement de la guérir, se mit à demander conseil à tout le monde. Une personne imprudente lui ayant dit que le mercure la guérirait infailliblement, elle eut la témérité d'en saupoudrer la tête de son enfant. L'effet de ce médicament fut on ne peut plus funeste, en raison de sa vertu corrosive. Après avoir dévoré la croûte, il pénétra dans les chairs, et les rongea si douloureusement qu'elle en avait des tremblements convulsifs. Cependant elle ne dit pas un mot qui pût faire soupçonner sa souffrance et lui obtenir le soulagement dont elle avait un si pressant besoin. Lorsque le soir fut venu, sa mère lui ayant demandé si elle endurait quelque douleur, elle répondit affirmativement, pour ne pas mentir ;

mais en ajoutant que son mal était modéré et fort supportable. Là-dessus elle fut se coucher et passa la nuit dans cette cruelle souffrance, sans que sa patience se démentît un seul instant.

Le lendemain, au point du jour, sa mère, curieuse de savoir ce qu'avait opéré le mercure, leva doucement le cataplasme; mais quelle fut sa douleur en voyant une plaie large et profonde creusée par ce caustique dévorant. O ma fille! s'écria-t-elle, comment avez-vous pu supporter en silence un pareil tourment? La pauvre enfant ne fit d'abord aucune réponse; mais ensuite, pressée de questions, elle dit que la souffrance lui avait semblé médiocre et facile à supporter. Cependant sa mère, effrayée par la grandeur du mal, envoya chercher le chirurgien en toute hâte. Celui-ci employa quarante-deux jours à fermer cette plaie qui se maintint jusqu'au bout presque aussi douloureuse qu'elle l'avait été dès le commencement.

A peine fut-elle guérie de cet horrible mal, qu'un polype se forma aux narines. Il fallut l'extirper avec les pinces, et ce ne fut qu'à la troisième opération que le chirurgien parvint à l'arracher entièrement. Cependant on eût dit qu'elle était insensible, tandis que tous ceux qui l'entouraient avaient le cœur déchiré par la compassion, et se disaient les uns aux autres, en voyant son

invincible patience, que Dieu ne lui avait donné la vie que pour lui faire pratiquer cette pénible vertu. C'était en effet par cette voie que ce bon Maître voulait la conduire au vrai bonheur, ainsi que nous le verrons dans la suite. Je passe sous silence plusieurs autres épreuves qui marquèrent son enfance, pour raconter des faits plus consolants.

Rose n'avait encore que cinq ans lorsqu'elle apprit à connaître et à craindre Dieu d'une façon fort extraordinaire, car ce fut le résultat d'un de ses amusements. Son frère aîné jouant un jour avec elle, découvrit sa tête et répandit de la poussière dans ses cheveux. Cette malice le fit beaucoup rire; mais la jeune vierge n'en fut nullement enchantée. Elle voulait bien supporter les mépris mais non les souillures. Sensible à cette offense, elle quitta le jeu et voulut s'éloigner. Alors son frère, prenant un ton solennel et gesticulant comme un prédicateur, lui dit ces graves paroles: « Vous paraissez, ma sœur, sérieusement affligée » de l'injure que je viens de faire à votre chevelure, et je ne sais pourquoi. Les cheveux des » jeunes personnes sont souvent pour les jeunes » gens, peu attentifs à veiller sur leurs âmes, » des filets qui les prennent et les entraînent dans » l'abîme. Regardez donc les vôtres comme un » objet odieux au Seigneur, au lieu de les aimer

» comme vous paraissez le faire. » Ces paroles firent sur elle l'effet d'un coup de tonnerre qui, pénétrant jusqu'à son cœur, y fit entrer sur-le-champ la crainte de l'enfer et une vive horreur pour le péché.

Or cette impression ne fut rien moins que passagère ; elle l'entretint par la méditation, et voici ce qui en résulta. La crainte de l'enfer, qu'elle venait de concevoir, se fixa dans son âme. Dès lors le péché devint à ses yeux un objet d'abomination. Bientôt elle étendit aux occasions la haine qu'elle portait au péché même ; et parce que son frère lui avait dit que sa chevelure en était une, au lieu d'en prendre soin, elle n'eut plus pour elle que du mépris et de l'horreur. Qui jamais eût pu deviner qu'un jeu d'enfant pouvait donner lieu à des pensées aussi sérieuses ? Cependant elle ne s'en tint pas là. Continuant à suivre ce rayon de lumière, elle comprit parfaitement que le secours de Dieu lui serait nécessaire, et qu'elle n'avait rien de mieux à faire que de l'implorer constamment. En conséquence, elle prit la résolution de recourir à Dieu sans cesse, et convint avec elle-même d'employer les formules suivantes : « Que Jésus soit béni, que Jésus soit avec » moi, ainsi soit-il. » Elle prit tant de goût à ces oraisons jaculatoires, qu'elles lui devinrent on ne peut plus familières. Elle en vint même jusqu'à

les répéter en dormant, tant la présence de Dieu occupait de place dans son esprit, ou pour mieux dire dans son cœur.

La grâce croissant toujours, en raison de sa docilité, la conduisit à des résultats plus admirables encore. A la faveur de sa lumière, elle découvrit le prix inestimable de la sainte vertu de pureté. En conséquence elle fit, à l'âge de cinq ans, le vœu de virginité perpétuelle, comme l'avait fait sainte Catherine-de-Sienne dont elle était évidemment appelée à reproduire les vertus. Ensuite elle coupa ses cheveux, sans en rien dire à sa mère, de peur que le démon ne s'en servît pour l'attirer au mariage, au mépris de l'alliance qu'elle venait de contracter avec Jésus-Christ. Tels furent les effets qu'un jeu d'enfants produisit dans cette jeune vierge, effets d'autant plus admirables, qu'il est fort rare que Dieu emploie un tel moyen pour obtenir d'aussi grands résultats.



## CHAPITRE II.

**Son respect pour ses parents. Son obéissance à leurs ordres. Son empressement à les servir.**

---

Il est un précepte qui prescrit aux enfants d'honorer les auteurs de leurs jours; et il en est un autre qui les oblige à obéir à Dieu plutôt qu'aux hommes. Ces deux devoirs ne présentent aucune difficulté, lorsque les parents n'abusent point de leur puissance. Mais s'ils viennent à mettre leur volonté en opposition avec la volonté divine, alors le pas devient glissant pour les pauvres enfants. La jeune vierge ne tarda pas à se trouver placée dans cette position embarrassante, et elle eut besoin de tout son esprit et de toute son adresse pour ne manquer ni à Dieu ni à ses parents. Son céleste Epoux l'attirait à lui par les voies cachées de la perfection évangélique, tandis que sa mère,

qui la destinait au mariage, exigeait qu'elle vît le monde et usât des parures du siècle pour paraître avec éclat dans les compagnies. Elle sut si bien régler sa conduite qu'elle réussit à contenter sa mère sans dévier de la route que son Epoux lui traçait.

Un jour qu'elle devait sortir avec sa mère, celle-ci la pressa d'orner sa tête d'une couronne de fleurs qu'elle lui avait préparée; la jeune vierge, qui n'avait que de l'horreur pour ces sortes de vanités, demanda grâce à sa mère, mais d'un ton si doux et si honnête, qu'elle allait infailliblement triompher, lorsque plusieurs dames, qui se trouvaient là, compromirent le succès de sa cause par leur intervention. Séduites probablement par le parfum de ces fleurs, elles firent de telles instances pour l'engager à prendre cette couronne, que sa mère, afin de leur complaire, lui en donna l'ordre formel. Rose obéit; mais, tout en paraissant vaincue, elle fut réellement victorieuse; en ajustant cette couronne, elle eut l'art d'y insérer une aiguille dont la pointe acérée devait entrer dans sa peau; ensuite elle la mit sur sa tête et l'enfonça de telle sorte, que ce qui paraissait aux yeux des autres un ornement, fut pour elle un véritable tourment. Elle fit donc la volonté de sa mère, mais en même temps elle courait à l'odeur des parfums de son Epoux cou-

ronné d'épines par amour pour nous. Jamais personne n'aurait connu ce pieux stratageme, si elle n'eût eu besoin de se servir d'une main étrangère pour retirer l'aiguille, si fortement fixée qu'elle n'avait pu réussir à l'arracher. Elle crut que la personne dont elle réclamait le ministère ne devinerait pas pourquoi cette aiguille se trouvait là; elle le devina cependant, et d'autant plus facilement que la tête de la sainte fille en portait encore l'empreinte sanglante. Ainsi cet ornement n'avait servi qu'à cacher une torture; cependant je n'oserais décider si la piqûre lui fut plus sensible que la contrariété qu'elle éprouva en se voyant ainsi couronnée.

Sa mère était surtout fort attentive à soigner la beauté de ses mains; c'était une de ses grandes sollicitudes maternelles. Non contente de les lui faire laver sans cesse dans l'eau naturelle, elle acheta fort cher une eau odoriférante qui, outre sa suavité, avait encore, disait-on, la vertu de polir la peau et de lui donner une blancheur éclatante; ensuite s'étant aperçue que sa fille ne s'en servait pas, elle prit le parti de lui rendre elle-même ce prétendu service. Elle lui dit donc que, chaque soir, elle oindrait ses mains de ce précieux parfum et les envelopperait pour le reste de la nuit. La première fois qu'elle voulut procéder à cette opération, la jeune vierge ne put dis-

simuler son extrême répugnance ; elle tremblait comme s'il se fût agi de lui brûler les mains ; elle les retirait en gémissant, en pleurant à chaudes larmes ; mais sa mère ayant exigé formellement qu'elle se laissât faire, il fallut obéir. Lorsqu'elles furent enveloppées, elle se coucha, et sa mère éteignit la lumière. Rose eut de la peine à s'endormir, tant elle était agitée ; cependant le sommeil vint, quoique plus tard qu'à l'ordinaire ; mais il fut bientôt troublé par un accident inattendu.

Tout à coup une vive douleur la réveille ; ses mains brûlaient, cuisaient en quelque sorte, sous les enveloppes dont elles étaient chargées. Son premier sentiment fut un sentiment de joie, à la pensée que ce tourment forcerait sa mère à renoncer à son entreprise. Ensuite, ayant produit ses mains au dehors, elle vit qu'il s'en échappait des flammes dont la lumière éclairait toute la chambre ; craignant un incendie, elle s'empressa de délier ses mains et, jetant loin d'elle ces enveloppes, le feu s'éteignit et la flamme disparut aussitôt. Alors un agréable rafraîchissement succéda à l'embrasement dont elle avait si cruellement souffert, et elle s'endormit d'un sommeil aussi doux que paisible. Le lendemain, en remettant les linges à sa mère, elle lui fit part de tout ce qui était arrivé, et lui montra ses mains brû-

lées en preuve de la vérité du récit qu'elle venait de faire. La mère eut d'abord de la peine à la croire; mais ensuite, examinant ses mains, et les voyant couvertes de brûlures évidentes, elle frémit, et ne lui parla plus désormais de ce moyen si désagréable à son humilité.

Du reste, ce repos ne fut qu'une trève, et non une paix sincère, car sa mère, toujours esclave de sa vanité, ne tarda pas à la persécuter tout de nouveau. Elle commença par l'exhorter à se parer, comme les jeunes filles de son âge, et lui offrit à cet effet un collier de perles et des bracelets. Sur son refus respectueux, elle exigea que du moins elle prît soin de sa tête, en façonnant sa belle chevelure, qui commençait à repousser, en colorant son visage et surtout ses lèvres avec un fard qui donnait une très-belle teinte rosée; elle lui donna des robes éclatantes et l'exerça à donner à sa pose, à sa démarche, à son geste, toute la bonne grâce qu'elle savait être propre à rehausser sa naissante beauté. La jeune vierge, dédaignant ces parures, ne se prêtait qu'avec répugnance à ces vains stratagèmes; la mère indignée lui fit de vifs reproches, et finit par la frapper. C'est une honte pour moi, lui dit-elle, d'avoir une fille qui se présente dans le monde dans un négligé si peu digne desa condition, si contraire aux usages du siècle, et qui, par cette conduite singulière et

hypocrite, se ferme la voie au mariage avantageux que lui assurait sa rare beauté. La jeune vierge, fidèle à l'Epoux qu'elle avait choisi, et plus disposée à diminuer sa beauté qu'à l'augmenter par le vain éclat des parures, reçut cette mercuriale les yeux baissés et sans répondre une seule parole. Sa mère revenant tous les jours sur ce chapitre, elle finit par s'y accoutumer ; mais enfin arriva un de ces commandements auxquels cette fille soumise ne croyait pas pouvoir désobéir en sûreté de conscience. Sa mère savait cela par expérience ; aussi recourait-elle à ce moyen impérieux, lorsque ses désirs n'obtenaient pas leur accomplissement.

Devant sortir un jour, pour aller à quelque fête, elle présenta à sa fille une robe de soie mêlée de fils d'or, en lui disant : Allez mettre cette robe ; je vous l'ordonne expressément. Rose, étonnée de ce précepte inattendu, demanda le temps nécessaire pour aller prendre l'avis de son confesseur ; l'ayant obtenu, elle se fit conduire à l'église où se trouvait le père, et lui dit : « Je
» viens de recevoir tel commandement qui ne
» me laisse aucun subterfuge ; car enfin il faut
» que j'obéisse à ma mère ; cette robe m'est on
» ne peut plus odieuse ; j'aime pourtant mieux
» la mettre, quoi qu'il m'en coûte, que de
» manquer à mon devoir envers celle qui m'a

» donné le jour. » Le prudent confesseur sut trouver le moyen de la délivrer de cette vexation sans nuire à son obéissance. Il fut voir la mère, et lui dit que ses prétentions, à l'égard de sa fille, étaient en pleine opposition avec les vues de Dieu sur cette enfant, qu'il appelait évidemment, par les secrets instincts de son esprit, à une sainteté éminente; que les parures mondaines ne pouvaient s'allier avec une vocation aussi sublime; d'où il concluait que les répugnances de la jeune vierge venaient de cet Esprit divin; que cette aimable fille, ainsi placée entre deux volontés contraires, était fort malheureuse; et qu'il était temps de terminer cette persécution. La mère, à ce discours, fut saisie de crainte; car elle n'avait jamais pensé qu'en agissant de la sorte elle combattait contre Dieu. Elle promit donc de laisser désormais sa fille en paix; mais elle ne tint pas parole, comme nous le verrons dans la suite.

Rose, pour fortifier sa mère dans cette bonne disposition, eut recours à un moyen qui lui réussit au-delà de ses espérances. Après lui avoir témoigné, pendant quelques jours, un amour plus caressant que jamais, elle la supplia de trouver bon qu'elle adoptât un vêtement qui lui plaisait plus que tous les autres; c'était un manteau d'étoffe commune et sans couleur dont faisaient usage, à Lima, les personnes dévotes et celles

qui voulaient demeurer vierges. Sa mère, par une grâce toute particulière de Dieu, ne pensant qu'aux premières et oubliant les secondes, consentit à ce que sa fille lui demandait. Celle-ci, toute contente, ne perdit pas un moment pour se procurer cette chaste couverture ; et sa mère s'y accoutuma si bien, qu'elle ne lui parla plus des parures de la vanité. Dès lors la sainte fille ne trouva plus de difficultés dans son obéissance, dont sa mère eut tout lieu de se féliciter, comme le lecteur en pourra juger par quelques exemples.

Velica, dans le Pérou, est un lieu célèbre par ses mines de vif-argent, mais le sol marécageux le rend très-insalubre. Les parents de Rose, ayant eu la fantaisie d'y transporter leur domicile, elle dut les suivre ; mais à peine eut-elle passé quelques jours dans ce triste lieu, que sa santé se trouva sensiblement altérée ; ses nerfs irrités lui faisaient souffrir, aux pieds et aux mains surtout, des douleurs très-vives, que sa mère crut pouvoir calmer par le remède imprudent dont je vais parler. Elle enveloppa ses membres souffrants de peaux d'animaux étroitement liées, et lui défendit de les ôter, ou même de les soulever sans son ordre ; perdant ensuite le souvenir de cette application, il ne lui revint à la mémoire que quatre jours après. Toute honteuse alors d'un si impardonnable oubli, elle courut près de sa fille, lui

demanda comment elle se trouvait, et ce qu'avait opéré son remède. J'ignore, ma mère, répondit la malade, quelle a pu être la vertu du remède ; mais je sens que la souffrance a plutôt augmenté que diminué. La mère alors détache les peaux et trouve les membres de la jeune vierge enflammés et couverts de tubercules. Eh quoi ! ma fille, lui dit-elle avec autant de douleur que de surprise, ces peaux vous ont fait souffrir si cruellement et vous ne les avez pas ôtées ! Vous m'aviez défendu, ma mère, de les détacher sans votre ordre, répondit-elle ; j'ai dû me soumettre à votre volonté. On peut deviner combien cette femme dut être édifiée d'une semblable obéissance.

Une autre fois, trouvant sa fille occupée à broder des fleurs, elle lui dit, pour éprouver sa docilité : Vous vous y prenez mal, il faut passer vos fils de telle manière ; le conseil était contraire aux règles de l'art et devait évidemment gâter son travail ; elle n'en fit pas moins, et sans aucune observation, ce que lui disait sa mère. Celle-ci étant venue regarder son ouvrage, lorsqu'il fut achevé, en parut fort mécontente et lui dit : Ce ne sont pas des fleurs que vous avez faites, ma fille, ce sont des monstres ; il est clair que vous dormiez en exécutant ce travail, ou, si vous étiez éveillée, rien ne prouve mieux votre ineptie et votre ignorance. Malgré mon défaut de goût, ré-

pondit-elle avec sa douceur accoutumée, je trouvais comme vous, ma mère, que ces fleurs étaient ridicules, mais je n'ai pas osé m'écarter de la méthode que vous m'aviez indiquée, car je sais qu'il ne m'est pas permis de faire ma volonté propre; du reste je suis prête à défaire cet ouvrage, si vous me l'ordonnez. Afin de se maintenir dans une complète dépendance, elle résolut de ne rien prendre par elle-même de ce qui était nécessaire à son travail journalier; elle allait donc, chaque matin, prier sa mère de lui remettre les matières et les instruments dont elle avait besoin. Celle-ci, ennuyée d'une importunité qui lui semblait ridicule, la reçut un jour avec colère, et lui dit en criant : Prétendez-vous donc me constituer votre servante? veuillez désormais me laisser tranquille et pourvoir vous-même à vos nécessités. Pardonnez-moi, ma mère, répondit la jeune vierge, je voulais joindre au mérite de mon travail celui de ma dépendance, et vous payer chaque jour le tribut de mon respect filial; je tâcherai dorénavant de mettre plus de discrétion dans mon obéissance.

Dona Maria de Usategui, femme du questeur royal Gonzalve de la Massa, qui avait pris notre sainte en grande affection, la pria de venir demeurer chez elle. Celle-ci s'excusant sur l'obéissance qu'elle devait à sa mère, cette dame obtint d'elle ce qu'elle désirait, et Rose, malgré ses ré-

pugnances, fut obligée de passer dans cette maison étrangère où elle demeura le reste de sa vie. Dieu le permit ainsi pour qu'elle eût occasion de mieux pratiquer encore la sainte obéissance. Ce changement, en effet, bien loin de la tirer de so état de dépendance, ne servit qu'à multiplier ses liens. En quittant le toit paternel, elle resta toujours également soumise à l'autorité maternelle, et se crut en outre obligée à se montrer docile à toutes les volontés des deux époux qui lui donnaient l'hospitalité. Ce ne fut pas même assez pour satisfaire son humilité; elle obéissait à leurs filles et même à leurs servantes, jusqu'à vaquer aux travaux les plus vils et les plus pénibles de la domesticité. Nous rapporterons, dans le chapitre suivant, quelques traits de cette soumission si belle et si édifiante.

Cette obéissance, qui lui fut si chère pendant sa vie, elle la pratiqua d'une manière plus admirable encore après sa mort. Le fait est trop intéressant pour que le lecteur ne me pardonne pas la courte digression que je vais faire. Une servante du couvent de Sainte-Catherine, à Lima, avait égaré, par étourderie, une coupe d'argent; la supérieure fit faire dans toute la maison les recherches les plus minutieuses, mais en pure perte. N'espérant plus la retrouver, et se sentant agitée par des soupçons contre la servante, elle s'appro-

cha d'un tableau de l'illustre défunte et lui dit : « Ecoutez-moi, bienheureuse Rose, je vous or» donne en vertu de l'obéissance que tout le » monde me doit ici, de faire en sorte que cette » coupe se retrouve ; j'exige même que cela soit » fait pour mon retour, lorsque les vêpres seront » terminées. » Ce qui lui donna cette idée fut sa réputation d'obéissance que cette sainte fille avait laissée sur la terre, pensant qu'elle pratiquerait volontiers encore une vertu qu'elle avait tant aimée. Elle ne fut pas trompée dans son espérance ; car, à son retour, elle la trouva sur la table d'une cellule où elle l'avait dix fois cherchée.

Jamais confesseur ne rencontra de pénitente plus docile ; il n'était pas besoin que le sien commandât pour se faire obéir ; une simple insinuation de sa part était regardée par cette sainte fille, je ne dis pas comme un précepte, mais comme un oracle auquel elle se serait crue coupable de résister. Dans un temps où sa tête était fort affaiblie par les larmes qu'elle répandait avec abondance, elle n'en continuait pas moins ses veilles accoutumées, ce qui pouvait faire à sa santé un mal irréparable ; son confesseur, en ayant été prévenu, lui prescrivit quatre heures de sommeil chaque nuit. Rose, malgré toute sa bonne volonté, ne put accomplir exactement cet

ordre, parce que ses anciennes habitudes l'empêchaient de s'endormir ou de se réveiller au temps dit; c'en fut assez pour tourmenter sa conscience, se croyant coupable de désobéissance. Les personnes de la maison ayant remarqué ce scrupule, surent en profiter; chaque fois qu'ils voulaient obtenir d'elle quelque chose dans l'intérêt de sa santé, ils ne manquaient pas d'ajouter : Ainsi le veut le père de votre âme ; il n'en fallait pas davantage pour la faire obéir avec la docilité d'un enfant.

Mais revenons encore à sa conduite envers sa mère. Elle s'était fait une loi de ne jamais boire sans une permission expresse de sa mère, qu'elle ne demandait, tout au plus, qu'une fois en trois jours. Celle-ci, n'ayant pas remarqué ces longues privations, lui répondait quelquefois, pour éprouver sa vertu, d'une manière négative ; alors la sainte fille laissait passer trois autres jours avant de lui demander une nouvelle permission. Cependant, au lieu de se plaindre de ses dénégations, elle lui dit un jour qu'elle les rendait beaucoup trop rares.

Il est vrai que jusque-là elle agissait dans son intérêt spirituel; mais elle sut bien prouver le désintéressement de son amour, lorsque les occasions se présentèrent. Ses parents étant tombés dans la misère, purent juger quel précieux trésor

ils possédaient dans leur vertueuse fille. Oh! qui dira les travaux pénibles auxquels elle se livrait pour subvenir à leurs besoins? avec quelle sollicitude elle les assistait dans les maladies et les infirmités de la vieillesse? les mouvements qu'elle se donnait pour mettre tout en ordre dans la maison, les moyens insinuants dont elle se servait pour entretenir le calme dans leurs esprits, adoucir leurs chagrins, soutenir leur patience? Du reste, tout cela se trouve, avec assez de détails, et affirmé par des témoins irrécusables, dans la procédure de sa canonisation. Mais, parce que tout le monde ne l'a pas entre les mains, je vais en extraire ce qui a rapport à la matière que je traite.

Le questeur Gonzalve, dont j'ai parlé plus haut, déposa ce qui suit: « La pieuse vierge de-
» meurait dans ma maison, lorsque ses parents
» étaient en proie à l'indigence; et ce fut même
» pour la soustraire à cet état de privations et en
» décharger sa famille que je voulus l'associer à
» la mienne. Oh! combien j'étais touché de ses
» vertus, mais surtout de sa tendre charité pour
» ses parents; malgré l'extrême faiblesse de sa
» constitution, elle passait la moitié des nuits à
» travailler, pour les secourir dans leur misère;
» il en résulta pour elle une sorte de paralysie qui
» affecta la moitié de son corps, et un si grand
» épuisement, qu'il lui restait à peine assez de

» forces pour aspirer. Lorsque ma femme la vit
» dans un état si lamentable, elle la supplia de
» se donner quelque relâche; mais cette sainte
» fille lui répondit qu'elle ne pouvait, en cons-
» cience, se dispenser de pourvoir aux nécessités
» des auteurs de ses jours. »

ouise Urtade de Bustamante, après avoir appuyé de son témoignage la déposition du questeur, ajouta une circonstance fort remarquable; ce fut que cette pieuse fille, malgré sa pauvre santé, malgré ses fréquentes extases, faisait en un seul jour l'ouvrage que tout autre aurait eu peine à terminer en quatre jours. Mais peut-être l'ouvrage se ressentait-il de la célérité du travail; tout au contraire, ce qui sortait de ses mains était fait selon les règles de l'art, et les surpassait quelquefois par sa perfection et son élégance.

Mais Rose ne borna pas à cela sa sollicitude pour ses parents; afin de mieux fournir à leur nécessaire, elle se mit à cultiver des fleurs, qu'elle faisait vendre ensuite au marché public, ce qui lui rapportait chaque jour quelque petit bénéfice.

Lorsque Dieu les éprouvait par les maladies, en sorte qu'ils ne pouvaient plus se servir eux-mêmes, alors elle renonçait au travail pour leur donner les soins que réclamait leur état. C'était elle qui allait chercher les remèdes nécessaires; c'était elle qui les préparait de ses propres mains;

c'était elle qui les leur faisait prendre aux heures fixées et de la manière prescrite; elle faisait leur lit, pourvoyait à tout et n'omettait rien de ce qu'elle croyait propre à leur procurer du soulagement; plus de repos pendant le jour, plus de sommeil pendant la nuit. Quand elle n'était pas occupée à leur rendre quelque service, elle les consolait par ses douces paroles, ou bien elle frappait pour eux à la porte du ciel par ses prières accompagnées de gémissements et de larmes; et ce n'était pas en vain, ainsi que nous le dirons plus tard. Mais voici un trait de charité envers sa mère que je ne puis passer sous silence. Près de rendre son âme à Dieu, Rose, entendant les gémissements de sa mère, prévit le coup terrible que sa mort allait lui porter; alors, oubliant ses propres douleurs, elle pria son Epoux, et ce fut là sa dernière prière, d'adoucir à ce cœur maternel le chagrin qu'il allait lui faire, et que sa faiblesse ne pourrait supporter. Dieu fit voir combien cette piété filiale lui était agréable, en faisant plus qu'elle ne demandait. A peine eut-elle rendu le dernier soupir, que le cœur de sa mère fut inondé de consolations si sensibles, qu'il lui devint impossible de s'occuper de sa perte et de se livrer à sa douleur.

## CHAPITRE III.

Nouvelle persécution de sa mère pour l'engager à prendre le parti du mariage. Son entrée en religion.

---

Les voies ouvertes par la sagesse de Dieu pour conduire les hommes à la perfection la plus sublime, sont nombreuses et diversifiées ; c'est à chacun de connaître la sienne et de la suivre. Rose de Sainte-Marie avait tout ce qu'il fallait pour plaire au monde, beauté peu commune, jugement exquis, humeur fort douce, excellent cœur, habitudes prévenantes et pleines de politesse. Ces qualités furent cause que sa mère songea de bonne heure à la marier, et lui firent croire, avec juste raison, qu'elles lui procureraient une alliance avantageuse ; cependant telle n'était point sa

vocation. Son attrait l'appelait depuis long-temps au tiers-ordre de Saint-Dominique, et elle l'eût suivi de très-bonne heure, si sa mère n'y eût mis opposition. En attendant, elle n'avait rien négligé pour terminer son esclavage; c'était dans ce dessein qu'elle avait coupé ses cheveux, qu'elle décolorait et maigrissait son visage par le jeûne, qu'elle fuyait les regards des hommes et cachait sa beauté sous des habits grossiers. Pendant les quatre années que ses parents demeurèrent à Canta, elle ne sortait jamais, pas même pour se promener dans un jardin délicieux qui touchait les murs de la maison paternelle; une seule fois, par ordre de ses parents, elle se joignit aux jeunes filles du voisinage qui se rendaient à je ne sais quel spectacle offert par des Indiens; mais, arrivée dans la salle, elle se retira dans un angle et s'y tint immobile, sans prendre aucun intérêt à la représentation. Toutes ses précautions ne la dérobèrent pourtant pas, comme elle le prétendait, à l'attention publique; plusieurs jeunes gens, charmés de sa vertu et de ses qualités extérieures, pensèrent à la demander en mariage à ses parents.

Un d'entre eux, ayant manifesté son désir à sa mère, celle-ci fut d'autant plus enchantée de lui voir cette inclination, qu'elle était conforme à ses propres pensées. Depuis qu'elle avait pu con-

naître et apprécier les qualités de cette jeune vierge, le désir de la donner à son fils pour épouse était le vœu le plus ardent de son cœur; il est vrai que certaines considérations semblaient s'opposer à cette alliance Elle tenait un rang distingué dans la ville par ses richesses et sa naissance, tandis que les parents de Rose étaient des étrangers, pauvres et inconnus; ceux-ci avaient onze enfants, tandis qu'elle n'avait que ce fils unique; mais elle comptait pour peu de chose sa condition et sa fortune, en comparaison du bonheur domestique que cet ange de vertus apporterait dans sa maison. Entrant donc, avec ardeur, dans les vues de son fils, elle s'empressa d'aller traiter de cette affaire avec la mère de la jeune personne. Cette proposition fut accueillie comme un bienfait de Dieu, et l'affaire conclue, moyennant ratification de la part de Rose; mais c'était là précisément le point de la difficulté.

La sainte fille, liée depuis long-temps par un vœu perpétuel de virginité, n'eut pas le courage de découvrir son secret à sa mère; mais elle lui fit part de sa répugnance pour l'état qu'on lui proposait, et la pria de répondre négativement. Ce refus souleva contre elle un orage terrible; toute sa famille entreprit de lui arracher, par la violence, un consentement qu'elle ne voulait pas donner volontairement. En conséquence, on ne

lui parla plus que d'un ton de colère ; on l'accabla de reproches et d'injures ; on en vint même aux traitements les plus ignominieux. Cependant, soutenue par sainte Catherine-de-Sienne, qu'elle avait prise, dès son enfance, pour sa protectrice et dans les bras de laquelle elle s'était réfugiée, pendant cette tempête, la sainte fille persista dans sa résolution de n'avoir d'autre époux que celui qu'elle s'était choisi.

Tout semblait conspirer à l'éloigner du tiers-ordre de Saint-Dominique, objet de ses vœux les plus ardents et qui lui avait coûté tant de soupirs et tant de larmes. Après avoir triomphé des ennemis de sa virginité, il fallut combattre de nouveau pour être fidèle à l'attrait qui l'entraînait vers le tiers-ordre. Des religieuses de Sainte-Claire vinrent, dans ce temps-là, fonder un couvent à Lima, à la demande du saint archevêque, et aux frais de sa nièce D. Marie de Quinnones, dont notre sainte était fort connue. Elle fut proposée par cette dame, sans son aveu, et acceptée pour prendre rang parmi les religieuses fondatrices. A cette nouvelle, elle ne sentit aucune répugnance à entrer dans une religion qu'elle savait être austère et où la discipline n'avait encore subi aucun relâchement; mais, en femme prudente, elle crut devoir, avant de s'engager, consulter la volonté divine, afin de ne pas quitter la voie que la Providence lui avait tracée.

Si elle n'eût déjà donné tant de preuves irrécusables de sa sagesse, celle-ci suffirait bien pour en donner au lecteur la plus haute idée. De graves raisons semblaient lui faire un devoir d'accepter l'offre qui lui était faite; il s'agissait d'un asile ouvert à sa virginité, d'un genre de vie conforme à son esprit de pénitence, d'un monastère dont la clôture lui permettrait de ne plus penser qu'à Dieu, et de n'avoir de commerce qu'avec lui seul, d'un sanctuaire enfin où le monde ne viendrait plus l'affliger par le hideux spectacle de ses vices, ni ses parents la troubler dans ses oraisons. D'un autre côté, il était à croire que sa mère, si opposée à son entrée en religion, n'oserait pas refuser son consentement par respect pour l'archevêque; cependant elle ne voulut prendre aucun parti avant que Dieu lui fît connaître son bon plaisir à cet égard.

Du reste, cette manifestation fut négative et d'une clarté incontestable. D'abord, sa mère, que l'on avait consultée, répondit par un refus appuyé de deux raisons très-fortes; savoir : que sa famille, réduite à la misère, ne pouvait subsister sans le secours de son travail, et que les soins qu'elle donnait à son aïeule, réduite par l'âge et les infirmités à une complète impuissance, ne pouvaient être suppléés par qui que ce fût dans la maison. Ensuite, saint Dominique,

dont elle réclamait la protection puissante, lui faisait sentir que sa vocation l'appelait dans le tiers-ordre; enfin le ciel parla par deux prodiges que je vais raconter.

Plusieurs directeurs habiles, parmi lesquels était son confesseur, considérant son aversion du monde, son dégoût du mariage, son attrait pour les exercices spirituels, la solitude et les macérations, jugèrent qu'elle devait profiter de l'occasion pour entrer dans un monastère, pour y servir Dieu plus librement que dans la maison de ses parents. Rose, considérant ce jugement uniforme, comme un ordre du ciel, s'y soumit sans réplique; elle commença par mettre son aïeule dans ses intérêts; elle s'entendit ensuite avec un de ses frères qui lui voulait du bien, et le chargea de ménager son entrée au couvent de l'Incarnation, habité par des Augustines. Ce couvent étant dans la ville, la servante de Dieu y était avantageusement connue; aussi son admission ne souffrit-elle aucune difficulté. Il ne s'agissait donc plus que d'échapper à sa famille et d'aller se jeter dans ce saint asile dont les portes devaient s'ouvrir à l'instant pour la recevoir. Après une courte délibération, le dimanche suivant fut choisi pour le jour de sa fuite; elle partit, en effet, ce jour-là, accompagnée de son frère, à l'insu de ses parents. En passant sous les murs de l'église de Saint-Do-

minique, où était la chapelle du Saint-Rosaire, elle voulut y entrer pour se recommander à la glorieuse Vierge et recevoir sa bénédiction.

Cependant, à peine eut-elle fléchi les genoux au pied de son autel, qu'elle se sentit comme clouée à la terre. Son frère, voyant qu'elle n'en finissait pas, la pria de partir, en disant qu'elle donnerait à l'oraison tout le temps qu'elle voudrait dans le monastère. Rose, rougissant de découvrir à son frère l'empêchement qui la retenait, fit tous ses efforts pour se lever et le suivre, mais inutilement. Celui-ci, revenant pour la troisième fois de la porte de l'église, montra quelque impatience, et lui dit qu'elle courait le risque de retomber entre les mains de ses parents. Contrainte alors d'avouer son impuissance, elle pria son frère de la soulever, ce qu'il entreprit de faire, mais sans aucun succès; on eût dit un rocher enraciné dans le sol, ou une masse de plomb trop pesante pour être mue par un homme. La sainte fille comprit enfin ce que ce miracle signifiait: Ou Dieu n'approuve pas, se dit-elle à elle-même, que j'abandonne mes parents, ou bien le lieu que j'ai choisi n'est pas celui qu'il me destine. Alors, s'adressant à la Reine des anges, elle lui dit: « Je vous promets, auguste Marie, de retourner » sur-le-champ auprès de ma mère, et de rester » dans sa maison jusqu'à ce que vous m'ordon-

» niez d'en sortir. » A peine eut-elle achevé ces paroles, qu'elle put se lever sans aucun secours, et retourna à la maison. Obligée d'expliquer son absence à sa mère, elle lui raconta ingénument toute cette affaire; ensuite s'étant mise à chercher quelque moyen de vivre en solitude, sans entrer dans un couvent, elle finit par en trouver un que sa mère approuva; il en sera parlé dans le chapitre IX de cette histoire.

Passons maintenant au second prodige. La campagne de Lima produit plusieurs espèces de papillons de couleurs variées et d'une beauté telle qu'on ne sait à laquelle donner la préférence. Un jour que Rose, occupée du vêtement de sainte Catherine-de-Sienne, délibérait sur le désir de se couvrir elle-même de cette précieuse livrée, un de ces papillons, noir et blanc, vint prendre ses ébats devant elle. Ce fut l'occasion d'un ravissement pendant lequel elle comprit que les couleurs de cet insecte étaient la réponse à ce qu'elle demandait; c'est-à-dire que Dieu voulait qu'elle prît l'habit du tiers-ordre de Saint-Dominique.

Assurée de la volonté divine, elle marcha droit à son but, et ne rencontra plus de sérieuses difficultés. Avec l'agrément de sa famille, le père Alphonse Velasquès, son confesseur, lui donna solennellement, dans la chapelle du Saint-Rosaire, ce vêtement noir et blanc qu'elle avait si long-

temps et si ardemment désiré. Ce fut dans l'année 1620, le jour de la fête du martyr saint Laurent, que Dieu lui fit cette grâce; la jeune vierge avait alors vingt ans. On peut dire que cette faveur avait été chèrement achetée; car dès l'âge de cinq ans elle s'était donnée à sainte Catherine-de-Sienne, dont la vie qu'elle entendit lire à cette époque, l'enchanta de telle sorte qu'elle n'eût plus désormais d'autre ambition que de lui ressembler. Si l'obtention de ce saint habit lui coûta tant de peines, il ne lui fallut guère moins de combats pour le conserver; car la prudence humaine ne cessa jamais de la poursuivre et de la fatiguer par les offres et les conseils de son ignorance. Je pourrais citer ici un grand nombre de faits; je me bornerai à deux, qui donnèrent un grand éclat à sa noble constance.

Le questeur Gonzalve, pour lequel notre sainte avait une grande déférence, tant à cause de ses vertus que de l'hospitalité qu'il lui donnait, la pressait d'entrer dans l'ordre des Carmélites-Déchaussées, persuadé qu'il convenait mieux à son attrait que le tiers-ordre de Saint-Dominique. Mais il faut une dot pour y être reçue, répondait la servante de Dieu, et où la prendrai-je? N'ayez là-dessus, répliquait-il, aucune sollicitude; je me charge de tous les arrangements avec le monastère auquel vous vous donnerez. Non content de

lui livrer un rude assaut, il se fit appuyer par plusieurs serviteurs de Dieu, et même par sa mère. Rose, qui tenait à son tiers-ordre, sachant bien que telle était la volonté de Dieu, ne voulut pourtant pas se montrer opiniâtre; elle répondit donc qu'elle soumettrait ce conseil à l'examen de quatre théologiens de l'ordre de Saint-Dominique, et se rendrait à l'avis de la majorité. Cet engagement n'était-il point téméraire? Non, sans doute; car elle sentait intérieurement que Dieu ne permettrait pas à ces religieux de décider la chose contradictoirement à sa volonté.

L'événement prouva que cette espérance n'était pas illusoire. Dieu sut si bien ménager la discussion, qu'il n'en sortit aucune majorité; deux de ces théologiens opinèrent pour le Carmel et deux pour le tiers-ordre, et, malgré leurs efforts réciproques pour sortir de cet équilibre, ils n'en purent venir à bout. La victoire resta donc à la jeune vierge qui, plus ferme que jamais dans sa vocation, fit à Gonzalve et à ses partisans cette grave réponse : « Tout me plaît dans le Carmel, particulièrement sa solitude; mais l'inspiration humaine ne suffit pas pour en légitimer l'entrée, il faut pour cela l'appel de Dieu. L'Esprit-Saint souffle où il veut, et chacun doit suivre la direction donnée par ce grand maître; l'élection d'un état de vie ne dépend point de la volonté

» de celui qui cherche, mais bien de la miséri-
» corde de Dieu; c'est cette divine bonté qui m'a
» revêtue du saint habit que je porte; il ne m'est
» point permis de le quitter pour un autre; aussi
» suis-je bien résolue à le garder jusqu'à la mort.
» Il ne me reste qu'une chose à désirer, c'est
» de pouvoir vivre dans un monastère de mon
» ordre; je sais bien que la divine Providence
» en établira un à Lima, dans un temps peu
» éloigné; mais me sera-t-il donné d'en faire
» partie? c'est ce que j'ignore encore. »

A peine la servante de Dieu était-elle sortie de cette épreuve, qu'elle se trouva constituée dans une autre, dont elle eut beaucoup plus de peine à se dégager. S'étant mise un jour à considérer l'état de son âme, le démon abusa de son humilité, en lui exagérant et le nombre et la qualité de ses fautes; après quoi, ramenant son attention sur la couleur de son vêtement, il lui dit : « Comment n'avez-vous pas honte de porter
» un habit dont vous êtes indigne? Blanche au
» dehors et noire au dedans, n'est-ce pas une
» hypocrisie? que Catherine-de-Sienne ait pris
» un pareil habit, elle le pouvait à cause de la
» candeur de son âme; mais dans la vôtre, il n'y
» a rien qui réponde à sa netteté. Vous affichez
» donc une sainteté que vous n'avez pas; c'est
» tromper le public par un odieux mensonge;

» mais vous aimez les louanges et les applaudis-
» sements des hommes. Je conviens qu'il eût été
» difficile d'imaginer un moyen plus propre à les
» obtenir que ce vêtement imposteur. »

Ce langage fit sur elle une impression d'autant plus profonde qu'il lui paraissait confirmé par les faits. Lorsqu'elle paraissait en public, on la montrait au doigt, on accourait sur son chemin, on se mettait aux fenêtres pour la voir passer, les spectateurs la louaient, et quelquefois elle les entendait la comparer à sainte Catherine-de-Sienne. Ce qui aggravait encore ce tourment déjà si sensible à son humilité, c'est que le tentateur la poussait fortement à ne plus sortir pour échapper à l'attention publique et même à se dépouiller de son saint habit. Cela alla si loin qu'elle fut un jour obligée de courir à la chapelle du Saint-Rosaire pour y reprendre des forces et ne pas succomber à la tentation.

Du reste, elle ne fut pas trompée dans son espérance; car à peine eut-elle fléchi les genoux devant l'image de son auguste protectrice que le calme se rétablit peu à peu dans son cœur. Quelques tertiaires, qui se trouvaient présentes, s'étant aperçues de son trouble, l'observèrent avec une attention soutenue et firent les remarques suivantes : Son visage était fort pâle au commencement de son oraison; puis il se peignit de

belles couleurs ; ensuite il devint lumineux et scintillant comme une étoile ; enfin, ayant repris son teint naturel, elle parut triomphante et leur dit d'un air joyeux : « Courage, mes chères » sœurs, louons Dieu dont la bonté nous tient » unies ensemble et attachées à lui, par un lien » d'indestructible charité. » La tentation, qui l'agitait, finit là et ne se reproduisit plus dans la suite.



## CHAPITRE IV.

### Humilité sincère de la servante de Dieu.

---

Il n'est pas rare de rencontrer des personnes qui s'humilient sans trop savoir pourquoi. Elles entendent dire souvent que l'humilité est une vertu précieuse, nécessaire, indispensable, ce qui leur en fait produire de temps en temps quelques actes; mais ces actes peu fréquents et produits par la persuasion plutôt que par la conviction, ne sauraient les rendre humbles par vertu. Pour posséder la véritable humilité il faut avoir appris à se connaître soi-même par une considération profonde de ses misères et de son néant. Et c'est ce qu'avait fait notre sainte. Aussi son humilité

était-elle admirable, comme le lecteur en pourra juger par quelques traits auxquels je suis obligé de me borner.

C'était trop peu pour elle de remplir les ministères les plus vils dans la maison de ses parents, elle voulait descendre jusqu'au-dessous de la servante, non pas seulement par les bas sentiments qu'elle avait d'elle-même, mais par des actes extérieurs. Une fille indienne, nommée Marianne, de la plus basse extraction et d'une grossièreté peu commune, servait sa famille. Rose, par humilité, se fit son adjutrice et lui permit de prendre sur elle une sorte d'autorité. Mais cela ne suffit pas pour satisfaire le besoin qu'elle éprouvait de se mépriser toujours davantage. Lorsqu'elle se trouvait avec cette servante dans quelque endroit désert de la maison, elle se couchait par terre et suppliait cette fille de la fouler aux pieds, de lui cracher au visage, de la charger d'injures et même de la frapper. Si Marianne refusait de lui rendre ces services ou ne les remplissait pas assez sérieusement, elle redoublait d'instances et ne se relevait qu'après avoir été traitée selon ses désirs.

La singularité de sa vie mettait souvent ses parents en mauvaise humeur, et alors ils l'accablaient de reproches et ne lui épargnaient pas les injures. Cependant, au lieu de se plaindre ou de

s'affliger, elle convenait de ses prétendus torts, et les exagérait autant qu'elle le pouvait sans mensonge, de peur que l'on crût qu'elle était réprimandée ou punie sans raison. Elle eût même voulu se convaincre elle-même de la justice de ces mauvais traitements, tant elle était avide de mépris et de souffrances.

Dans ses maladies multipliées et fort douloureuses, elle faisait bonne contenance, autant qu'il lui était possible, dissimulant le mal qu'elle endurait, de peur qu'on lui donnât quelque soulagement. Si des convulsions ou les altérations de son visage venaient à la trahir, elle avouait alors l'activité de ses souffrances, afin que l'on jugeât de l'énormité de ses offenses par la grandeur du châtiment. Il ne lui suffisait donc pas de se mépriser elle-même; elle saisissait toutes les occasions de faire partager aux autres son opinion. Voilà pourquoi elle avait coutume de dire, devant ses amies les paroles que je vais citer et d'autres semblables. « Je m'étonne qu'une terre, qui » porte une si grande pécheresse, n'ait pas en- » core été détruite par la colère de Dieu. La » place que je mérite est au fond des enfers, dans » le lieu le plus bas et le plus infâme. Que suis-je » sur cette terre, sinon un poids inutile, une sen- » tine dégoûtante, un cloaque abominable, un » fumier que chacun devrait pousser dehors.

» Une créature telle que moi ne mérite pas de
» respirer l'air, de jouir de la lumière et d'être
» à couvert sous la voûte des cieux. La pureté
» des éléments court risque d'être souillée par l'in-
» fection que je recèle en moi-même; elle serait
» capable de corrompre toutes les eaux de l'O-
» céan. Comment la terre peut-elle supporter,
» sans fléchir, le poids accablant de mes crimes? »
Arrivait-il quelque chose de fâcheux à sa famille ou à son peuple, elle ne manquait pas de l'imputer à ses péchés : et ce n'était pas chez elle un vrai langage, mais un aveu dicté par une intime persuasion. C'est pourquoi elle ne pouvait souffrir l'incrédulité de ceux qui connaissaient son innocence, et rien ne l'affligeait davantage que de leur entendre dire qu'elle parlait ainsi par pure humilité. Votre charité, répondait-elle, a peine à croire ce que j'assure; cependant ce n'est que trop vrai. Croyez-en donc celle à qui Dieu fait la grâce de se connaître elle-même.

Il arrivait assez souvent que les personnes présentes, voulant l'amener à leur avis, opposaient des louanges au mal qu'elle disait d'elle; mais alors on la voyait trembler, pâlir et manifester par ses larmes et ses gémissements l'affliction que lui causaient ces paroles imprudentes. Un chanoine de la ville, grand ami du questeur Gonzalve, causant un jour avec lui dans l'intimité,

se mit à raconter tout le bien qu'il savait de notre sainte. Malheureusement elle était là, dans une chambre voisine, entendant tout ce qui se disait. La peine qu'elle en conçut fut si vive qu'elle ne put supporter ce discours jusqu'au bout. Elle prit donc la fuite, se cacha dans la chambre de la fille du questeur, nommée Michelle, et y donna un libre cours à sa douleur. C'était pitié de la voir et de l'entendre. Cette humble fille déplorait amèrement son sort, fondait en larmes, maudissait les louanges et se disait plus d'injures que son malencontreux panégyriste ne lui avait fait de compliments. Son indignation contre elle-même croissant de plus en plus, elle en vint au point de se maltraiter cruellement, frappant à coups redoublés sa poitrine et sa tête, sa tête que ceignait une couronne d'épines dont nous parlerons dans un des chapitres suivants (VII^e^). Je laisse à penser au lecteur avec quelle joie cette âme, que les éloges affligeaient si profondément, devait accueillir les marques de mépris, les reproches et les insultes, et je m'abstiens de toute réflexion sur un sujet si édifiant, pour ne pas interrompre mon récit.

Isabelle de Mexia, qui était fort attachée à la servante de Dieu, témoin des macérations qu'elle exerçait sur son corps en fut saisie d'épouvante. En conséquence, elle fut trouver le P. Velasquès,

confesseur de la sainte fille, et lui dit : Je crois qu'il est urgent que vous mettiez ordre aux mortifications de cette jeune vierge. Elle détruit sa santé, et se donne la mort. Improuvez donc ses austérités comme des excès téméraires, et prescrivez-lui des limites qu'elle n'ose plus dépasser. Sa conduite antérieure mérite bien que vous lui fassiez des reproches sévères. Le confesseur, trompé par cette accusation vague et générale, s'imagina que Rose faisait des choses en ce genre qu'elle lui tenait cachées. Il fut donc la trouver, et, sans lui demander aucune explication, lui fit une dure réprimande. Cette humble fille, au lieu de s'excuser, lui demanda pardon et promit de se corriger.

Lorsqu'elle se présentait au tribunal de la pénitence, elle pleurait avec tant d'abondance et poussait des sanglots si déchirants qu'on l'aurait crue coupable des plus grands crimes. La pécheresse de l'Evangile ne donna peut-être pas à Jésus-Christ de pareils signes de douleur. Cependant, de quoi s'agissait-il? d'accusations qui, la plupart du temps, n'offraient pas à l'absolution une matière suffisante. C'est, en effet, le témoignage que lui ont rendu ses confesseurs, d'une voix unanime, après sa mort, en ajoutant qu'ils avaient autant de peine à trouver de vrais péchés dans sa vie passée que dans sa vie présente. Quant

à elle, saintement abusée par sa profonde humilité, elle croyait sans cesse avoir besoin de purifier son âme. Aussi se confessait-elle plusieurs fois par semaine, et faisait en outre, chaque jour, à son père saint Dominique, une accusation détaillée de sa conduite.

La femme du questeur déposa dans la procédure que, pendant les trois ans que Rose vint chez elle, sa conduite avait été marquée au coin de la plus rare humilité. Non contente d'obéir à mon époux et à moi-même, disait-elle, elle obéissait à nos enfants et aux servantes de la maison. Nos moindres désirs étaient à ses yeux des ordres; et à voir la bonne grâce avec laquelle elle les accomplissait, il était facile de juger qu'elle les considérait comme des faveurs. Rien ne lui répugnait davantage que de faire sa volonté propre; c'était au point qu'elle n'aurait pas bu un verre d'eau froide, sans être venue, les yeux baissés, en demander la permission. En revanche, on obtenait d'elle tout ce que l'on voulait par obéissance. Je ne citerai qu'un seul fait, qui achèvera de mettre au grand jour sa profonde humilité. Dans sa dernière maladie, lorsqu'il ne lui restait pas plus d'un quart d'heure à vivre, une des servantes lui ayant présenté un élixir précieux, pour ranimer son cœur défaillant, elle répondit qu'elle ne le pouvait boire. Alors, re-

prit la servante, le père de famille ne sera pas content, car c'est par son ordre que je viens vous l'apporter. A ce mot, qui réveilla son esprit d'obéissance, elle prit le verre et but tout ce qu'il contenait ; après quoi, faisant un dernier effort, elle dit d'une voix mourante : « Allez, je vous
» prie, annoncer à mon maître que j'ai pu, par
» son ordre, ce que je ne pouvais naturellement,
» et qu'aux portes mêmes de la mort, je n'ai
» point oublié ma juste dépendance. » Puis, adressant la parole à toutes les personnes présentes, elle les pria de lui pardonner ses manquements à l'obéissance et les mauvais exemples qu'elle avait pu leur donner.

Rose, après avoir exterminé son corps, ne se doutait pas qu'il y eût en elle quelque chose qui pût fixer l'attention et lui attirer des louanges. Je puis en donner pour preuve le trait suivant. Une femme de sa connaissance, ayant un jour remarqué, en conversant avec elle, la beauté de ses mains, eut l'imprudence de dire son sentiment sur leurs belles proportions et leur blancheur charmante. La vierge tressaillit, à ce compliment inattendu, de honte et d'étonnement. Ensuite, cette femme étant sortie, elle n'eut rien de plus pressé que d'aller tremper ses mains dans de la chaux vive où elle les tint jusqu'à ce que la peau en fût horriblement brûlée. Il résulta de cette opé-

ration douloureuse une incapacité d'action telle que, pendant plus de trente jours, elle ne pouvait s'habiller. Elle fut réclamer le secours d'une servante, nommée Marianne, dont le témoignage nous a conservé cet exemple admirable de son humilité.

Cette humble vierge, dès son enfance, s'était appliquée à détruire en elle tout ce qui pouvait plaire à des yeux mortels, et on peut dire qu'elle y était parvenue à force de jeûnes et de macérations de toute espèce. Que l'on se figure un corps desséché, un visage doux et couvert d'une pâleur mortelle, des yeux qui avaient perdu tout leur éclat à force de pleurer ; voilà ce qu'était devenue cette fille autrefois si belle. Elle croyait donc avoir atteint son but, c'est-à-dire, être à couvert désormais de la louange et de l'estime des hommes; mais elle se trompait. Son état de dépérissement avait attiré l'attention publique, et il n'était personne dans la ville qui ne l'attribuât à ses grandes austérités. C'est pourquoi tout le monde la louait, l'estimait et la vénérait comme une sainte. Elle ignora pendant assez long-temps ce qui se disait à son sujet; mais enfin, l'ayant appris par quelques indiscrétions, elle en conçut une peine extrême, persuadée qu'elle avait plus à craindre de cette nouvelle gloire que de la vanité à laquelle l'exposait autrefois sa beauté. Dans

sa douleur, elle reconnut à l'oraison, son refuge ordinaire, et pria Dieu de composer tellement son visage que le public ne pût s'apercevoir de ses austérités. Chose admirable! elle reprit subitement son embonpoint et ses vives couleurs Ses yeux éteints se ranimèrent, et tous ses membres reprirent leur ancienne vigueur. En un mot, elle devint si fraîche que ceux qui la voyaient, sans la connaître auraient pu jurer qu'elle ne jeûnait jamais.

C'est en effet ce qui lui fut dit en face, quelque temps après, dans une rencontre assez curieuse. Elle venait de jeûner tout un carême au pain et à l'eau; elle était demeurée dans l'église, sans en sortir, depuis le Jeudi-Saint au matin jusqu'au lendemain à midi, et avait passé trente heures environ sans prendre aucune nourriture, lorsque traversant le portique, avec sa mère, pour retourner à la maison, elle fut remarquée par une troupe de jeunes gens qui causaient ensemble. Emerveillés de sa fraîcheur, ils firent un jugement téméraire, et s'exprimèrent tout haut, en disant : Voici cette religieuse si célèbre par sa pénitence. Où a-t-elle pris ce teint fleuri sinon dans un festin? C'est fort édifiant, surtout dans le jour où nous sommes. Nous ignorions comment jeûnent les béates; mais nous le savons maintenant. Cette inepte censure déplut

beaucoup à la mère de la bienheureuse ; mais l'humble fille en fut enchantée, voyant que ses jeûnes étaient si bien cachés qu'on la soupçonnait de faire trop bonne chère.

Elle n'était pas moins attentive à cacher le trésor de ses autres vertus, afin de se soustraire à la rapacité des louanges humaines. Aussi, ce que nous connaissons de sa sainte vie est bien peu de chose en comparaison de ce qu'elle a su dérober aux regards des hommes. Combien n'a-t-elle pas fait d'actes héroïques qui ne sont connus que de Dieu seul ? Elle savait si bien surtout cacher les faveurs célestes, que sa mère et ses compagnes, malgré leur sagacité, n'en découvrirent que très-peu de chose. Ses confesseurs eux-mêmes n'en étaient guère mieux instruits, comme l'on verra par le fait que je vais raconter.

Une personne fort recommandable par sa religion et ses vertus, désirait, depuis long-temps, connaître les merveilles que la grâce opérait dans l'âme de cette sainte fille. Après avoir épuisé en vain tous les moyens que son esprit lui avait suggérés, il lui vint en pensée que le religieux à qui la vierge se confessait pourrait bien la satisfaire. Elle fut donc le trouver et le pria de la faire parler, soit en lui faisant des questions captieuses, soit en usant, s'il le fallait, de son autorité. Le confesseur refusa long-temps de s'em-

barquer dans une entreprise qu'il savait être fort difficile ; mais enfin, poussé à bout, il promit de la tenter. Effectivement, ayant trouvé une occasion qui lui semblait favorable, il hasarda quelques questions insidieuses, et en même temps fort adroites. Mais la sainte fille, voyant où elles tendaient, l'arrêta par ces paroles pleines de douceur : « Je vous dirai, mon père, que, dès » ma plus tendre enfance, je priai le Seigneur » de ne pas permettre que les faveurs qu'il m'ac- » corderait fussent connues d'aucun mortel. Ce » Dieu de bonté voulut bien exaucer ma prière. » Que dirait-il maintenant si j'allais moi-même » publier ses bienfaits ? Plus donc de questions » sur ces sortes de choses, mon père ; ce serait » vous fatiguer et me gêner moi-même inutile- » ment. D'ailleurs, il ne conviendrait pas que » le ministre de Dieu me privât d'une grâce ac- » cordée par son Maître. » Elle dut cependant ouvrir son cœur sur ce sujet, dans deux occasions dont il sera parlé dans le chapitre XIII. Mais, tout en obéissant à ses supérieurs, qui voulaient examiner l'esprit dont elle était animée, elle sut si bien peser ses paroles que les plus grandes merveilles de la grâce en elle ne furent point dévoilées.

Il faut dire qu'en cela elle fut merveilleusement protégée par la Reine des vierges. Voici un

fait qui le prouvera. Un jour que la sainte fille était allée prier, selon sa coutume, dans l'église de Saint-Dominique, s'étant souvenue qu'elle avait laissé, dans sa chambre, un instrument de pénitence à découvert, cette pensée la fit rougir et inquiéta fortement son humilité. C'est pourquoi, recourant à Marie, elle implora le secours de sa puissance, la suppliant de cacher cet objet dans un lieu qu'elle lui désigna. A peine eut-elle formé cette prière, que ses craintes s'évanouirent et que le calme revint dans son esprit. Etant ensuite retournée à la maison, elle retrouva son instrument, non plus où elle l'avait laissé, mais dans le lieu qu'elle avait indiqué à la sainte Vierge.

Une âme si humble ne pouvait manquer d'être fort douce; car d'où peut venir l'aigreur du caractère sinon d'un orgueil que l'on n'a pas su dompter. Son visage était toujours gracieux, son abord facile, toutes ses manières pleines d'affabilité et sa conversation on ne peut plus aimable. Les personnes qui vécurent dans son intimité, appelées après sa mort à déposer sur sa conduite, déclarèrent qu'elle ne se permit jamais aucune parole capable de contrister les autres ou d'altérer la charité; que ses discours étaient exempts de faste, de jactance et d'ostentation; que sa contenance et son humeur n'offraient rien de triste ni d'austère; au contraire, disaient-ils, elle en-

chantait tous ceux qui l'approchaient par sa modestie, son oubli d'elle-même, ses prévenances et ses égards délicats. Il ne faut pourtant pas croire que cette rose fût sans épines. Elle en avait de nombreuses et de fort acérées, mais dont les pointes étaient tournées au-dedans d'elle-même, ainsi que nous le verrons dans les chapitres suivants.



## CHAPITRE V.

**Abstinences prodigieuses de Rose et ses jeûnes continuels.**

---

Sur un fondement aussi profond et solide que son humilité, la grâce put, en toute sûreté, établir l'édifice d'une perfection sublime. C'est ce qu'elle fit en effet en la poussant à la pratique des grandes et difficiles vertus. Malheureusement, comme je l'ai déjà dit, elle a su nous soustraire la plupart de ses actes héroïques ; mais du moins pourrons-nous parler de ses jeûnes et de ses abstinences qu'il ne lui fut pas possible de cacher aux personnes avec lesquelles elle vivait. Voulant imiter sainte Catherine-de-Sienne dans sa mortification comme dans tout le reste, elle suivit la même

marche ; c'est-à-dire que, par des retranchements progressifs dans sa nourriture, elle parvint à s'en passer presqu'entièrement. Citons les faits à l'appui d'une assertion si extraordinaire.

Dès sa plus tendre enfance elle s'interdit tout usage des fruits, mortification héroïque, comme le sentira quiconque connaît bien les goûts des enfants. Sa mère, ignorant la raison de cette abstinence, l'attribuait à un dégoût naturel qui lui semblait fort surprenant, et lui donnait les plus beaux et les plus odorants pour l'aider à vaincre cette répugnance inconcevable. Rose les recevait avec reconnaissance ; mais, au lieu de les manger, elle s'empressait de les donner à ses amies. Elle n'avait encore que six ans lorsqu'elle commença à jeûner le vendredi et le samedi de chaque semaine, et elle le faisait au pain et à l'eau, à moins que sa mère n'usât d'autorité pour lui faire prendre d'autres aliments. A l'âge de quinze ans, elle fit vœu de ne plus jamais manger de viandes, si ce n'est quand on l'y obligerait par obéissance : sage et prudente réserve qui fait voir que, malgré son inexpérience, elle savait déjà coordonner habilement les vertus et faire céder les moindres aux plus importantes. Du reste, elle savait trouver de pieux stratagèmes pour échapper aux commandements qui l'empêchaient de suivre son attrait.

Quelques dames pieuses de la ville, par amitié pour sa mère, et plus encore peut-être par dévotion pour elle, les invitaient de temps en temps à venir les voir et leur faisaient de petits festins. Or c'était, à chaque fois, une désolation pour la jeune vierge, qui ne pouvait, dans ces circonstances, observer ses usages de mortification. L'odeur seule des viandes était déjà pour elle une sorte de supplice; mais elle n'en était pas quitte pour celui-là; à chaque refus qu'elle faisait de ces odieuses nourritures, intervenait un ordre de sa mère d'obtempérer au désir de la maîtresse de maison. Il lui fallait donc accepter ce qu'on lui offrait et le manger, en se faisant violence; mais son estomac, qu'elle ne pouvait soumettre à l'obéissance, ne supportait pas ses aliments inaccoutumés et trop substantiels. Bientôt elle était forcée de fuir la table pour rejeter avec douleur ce qu'elle avait pris sans plaisir; et lorsque sa disposition physique s'opposait aux vomissements, elle était saisie d'une fièvre brûlante.

Les médecins ne lui faisaient guère moins de mal, tout en voulant lui faire du bien. Pendant ses longues convalescences, qui ne cessaient que pour faire place à de nouvelles maladies, ils ne manquaient pas, pour remédier à sa langueur, de prescrire l'usage des viandes. Elle se soumettait sans observation à leurs ordonnances, mais sans

aucun profit pour son corps. Ces aliments la débilitaient au lieu de la fortifier, de sorte qu'en définitive ils ne servaient qu'à nourrir son mal, sa mortification et son obéissance. Alors les bouillons succédaient aux viandes et produisaient à peu près les mêmes effets fâcheux.

Une fois entre autres, au sortir d'une maladie grave, le médecin qui l'avait soignée s'avisa de lui faire prendre un peu de chair de paon. A peine l'eut-elle dans l'estomac qu'elle en ressentit les effets funestes. Ce fut d'abord une extrême lassitude dans tous les membres; puis un tremblement, ensuite une faiblesse, enfin une oppression de poitrine qui, pendant plusieurs heures, gêna singulièrement sa respiration. Bien plus, ces accidents pénibles amenèrent une telle prostration de forces, que, pendant plusieurs jours, elle ne pouvait ni marcher ni se tenir debout. Le médecin, ne pouvant croire que ces inconvénients eussent été produits par une viande aussi légère, voulut qu'elle en mangeât de nouveau en sa présence, et la légère portion qu'il lui fit prendre suffit pour ramener les mêmes accidents. Alors, rendue à sa liberté, elle se mit à jeûner au pain et à l'eau, et, grâces à ce régime, elle eut bientôt recouvré ses forces.

Elle était affligée d'une douleur rhumatismale qui la faisait cruellement souffrir, surtout lors-

qu'elle se portait à l'estomac. Alors elle passait les jours et les nuits sans prendre aucune nourriture. Sitôt que la douleur venait à diminuer, les personnes qui la servaient ne manquaient pas de lui offrir un bouillon pour réparer ses forces. Ce n'est pas là ce qui me convient, leur répondait-elle. Puisque vous voulez me faire du bien, veuillez m'apporter un peu de pain et d'eau. Or, à peine avait-elle mangé quelques bouchées de pain trempées dans l'eau froide, qu'elle se trouvait assez forte pour quitter son lit, et le quittait en effet. Le questeur Gonzalve affirma l'avoir vue deux ou trois fois se guérir de cette manière, pendant qu'elle demeurait dans sa maison, protestant qu'il ignorait d'où pouvait venir à cet aliment une vertu aussi nutritive.

Dans une autre occasion, ajouta-t-il, la voyant extrêmement faible et languissante, je la pressai de manger une aile d'un petit oiseau, persuadé qu'une nourriture aussi légère pourrait la fortifier, sans aucun danger. Instruite par l'expérience, elle ne partageait pas ma sécurité. Cependant, de peur de me contrister, elle fit ce que je désirais par pure complaisance. J'eus bientôt lieu de me repentir du conseil que je lui avais donné; car il lui coûta cher. A peine ce fatal aliment fut-il arrivé dans son estomac que, sentant les premières atteintes d'une sérieuse incommodité,

elle se hâta de quitter la table, se retira dans sa chambre dont elle ouvrit les fenêtres et y demeura jusqu'au soir sans secours, parce qu'aucun de nous ne soupçonnait le danger. Vers le soir, se trouvant un peu soulagée, elle revint au milieu de nous, mais si pâle et si languissante que nous en eûmes de l'inquiétude. L'ayant interrogée sur ce qu'elle éprouvait, elle répondit en rougissant que son état actuel n'avait rien d'effrayant, mais qu'elle avait failli mourir étouffée par cette chair d'oiseau dont son estomac n'avait pas l'usage.

Ce bon questeur, profondément affligé du mal qu'il lui avait fait, crut devoir empêcher le retour de semblables épreuves. En conséquence, il fut trouver successivement le confesseur, le médecin et les parents de la jeune vierge, et les conjura de renoncer à des exigences qui mettaient sa vie en danger. Nous en avons déjà trop fait, leur dit-il, pour la faire renoncer à son abstinence. Le régime qu'elle suit vient évidemment de Dieu, et nous ne pourrions que lui déplaire en la contrariant davantage, outre qu'il y aurait cruauté à exiger d'elle, après d'aussi dures épreuves, une obéissance qui la tue. Laissons-la donc désormais vivre à sa façon et ne lui imposons plus des souffrances inutiles. Rose, de son côté, eut dans ce temps-là même une vision qui l'autorisa à diminuer sa trop grande docilité.

Jésus-Christ lui apparut et lui dit : « Mon désir » est que vous m'honoriez constamment par la » pratique d'une sévère abstinence. Du reste, » soyez sans inquiétude sur les résultats. Celui » qui a donné pour vous sa vie sur la Croix , qui » vous a rachetée par l'effusion de tout son sang » qui a versé dans votre âme tant de trésors de » grâces , saura bien prendre soin de votre corps » et le soutenir dans l'usage des viandes. Les lois » de la nature sont faites pour vous, et non pour » lui. Il y déroge quand bon lui semble , et les » fait servir à ses desseins comme il lui plaît. » Ainsi émancipée de l'autorité des médecins, elle les laissa prescrire des bouillons et des viandes, et prit du pain et de l'eau selon son attrait.

Il ne lui fut pas aussi facile d'obtenir de sa mère qu'elle la laissât vivre à sa façon. Sitôt qu'elle maigrissait ou paraissait plus languissante qu'à l'ordinaire, cette pauvre femme s'en prenait à sa mortification , l'accusait d'être homicide d'elle-même, criait et l'injuriait violemment. S'étant ensuite aperçue que tout ce bruit ne servait à rien, elle eut recours à un autre moyen qu'elle crut devoir être plus efficace. Ce fut d'exiger impérieusement qu'elle vînt prendre ses repas à la table commune, afin qu'elle ne pût tromper davantage soit sur la qualité , soit sur la quantité de ses aliments. Rose promit d'obéir à cette in-

jonction; mais, à son tour, elle demanda et obtint une grâce, savoir qu'il lui serait permis de se faire préparer des mets qu'elle pût digérer. Ce pacte conclu, la sainte fille s'aboucha avec Marianne, la cuisinière, et sut la mettre dans ses intérêts. Vous savez, lui dit-elle, que les aliments que l'on me force à prendre m'incommodent, tandis que le pain et l'eau sont précisément ce qui convient à mon estomac capricieux. Or, je ne pourrai plus prendre cette nourriture salutaire, à moins que vous ne la déguisiez de telle sorte que ma mère y soit trompée. Rendez-moi donc, ma chère Marianne, le service important que je vais vous dire,

Vous me préparerez, pour chaque repas, une soupe composée de pain et d'eau, sans sel ni aucun assaisonnement. Mais vous la couvrirez de ces herbes dont vous me voyez faire usage (c'étaient des herbes très-amères), et, dans les jours de fête, vous y joindrez quelques grains de raisins, afin que ma mère croie que je ne fais pas si maigre chère, et ne trouve rien à redire sur la quantité. Marianne promit d'exécuter ce qu'elle lui prescrivait et s'engagea à garder là-dessus un profond silence.

Ayant un jour entendu parler d'une herbe excessivement amère qui croissait dans la forêt voisine, elle trouva le moyen de s'en procurer

une assez forte provision, et pria Marianne de la substituer aux herbes qu'elle mangeait à l'ordinaire. Ensuite, prévoyant le cas où il ne lui serait pas possible d'en envoyer chercher, elle en planta dans son jardin quelques pieds qu'elle cultiva avec un soin extrême. Lorsqu'elle en eut assez pour n'avoir pas à craindre d'en manquer, la pensée lui vint de s'en faire un breuvage. Elle remplit un petit vase du suc qu'elle en avait tiré, et le cacha dans une haie du jardin. Malheureusement cette industrie ne put échapper long-temps aux regards de sa mère, celle-ci ayant trouvé ce vase plein d'une liqueur rebutante, devina bien l'usage que sa fille en faisait. Cependant, pour s'en assurer, elle voulut en tirer l'aveu de sa propre bouche. L'ayant donc fait venir sur le lieu, elle lui demanda ce que c'était que ce liquide et dans quel dessein elle le tenait caché. Rose, voyant sa ruse découverte, répondit avec simplicité : « C'est un jus d'herbes, ma mère, dont je me sers pour arroser ma nourriture, parce que c'est un excellent digestif. » La mère, pour mieux s'instruire de l'usage qu'elle faisait de ce breuvage dégoûtant, interrogea Marianne, qui dans sa simplicité lui avoua tout. Or, il résulta de ses aveux que Rose buvait de cette étrange liqueur tous les jours, à son lever, lorsqu'elle ne devait pas approcher de la Table sainte ; que le vendredi de

chaque semaine elle en imbibait son pain, avec tant d'abondance, que la force du breuvage lui arrachait les larmes des yeux; qu'à défaut de cette liqueur, elle recourait à des feuilles excessivement amères dont la mastication n'était pas moins propre à mortifier son goût.

Or elle faisait tout cela en mémoire du fiel et du vinaigre dont Jésus-Christ fut abreuvé dans sa Passion, tant elle était sensible aux souffrances de son bon Maître. Je puis citer ici un autre fait encore, en preuve de son amour compatissant pour ce Dieu sauveur. On trouve, au Pérou, une plante fort remarquable que les indigènes appellent granadilla, et connue en Europe sous le nom de fleur de la Passion. C'est une plante rampante qui, pour se soutenir, s'attache à tout ce qu'elle trouve près d'elle. Sa fleur ressemble à une rose blanche, au sein de laquelle Dieu s'est plu à représenter la plupart des instruments de la Passion, mais d'une manière si naturelle qu'on les croirait peints par un artiste fort exercé. Du milieu des pétales parsemés de petits points d'un rouge-sang, s'élève une colonne brisée, environnée à sa base d'une couronne d'épines, et surmontée de trois clous dont les pointes entrent dans le sommet. Toutes les parties de cette fleur sont reliées en dehors par des filaments dont les extrémités demeurent pendantes et forment en

miniature des espèces de fouets. Cette fleur enfin fait place à un fruit composé de petits grains d'une saveur exquise. Une pareille plante ne pouvait manquer de plaire à la servante de Dieu si dévote à la Passion du Sauveur. Elle l'aimait en effet jusqu'à lui emprunter souvent la nourriture : mais ce n'était pas ses grains délicieux qu'elle convoitait: c'étaient leurs pépins aussi amers que la chair qui les couvrait était douce. Elle les broyait entre ses dents, pour en tirer toute l'amertume, par dévotion pour la Passion de Jésus-Christ.

Parlerai-je de ses jeûnes? Il me semble que je pourrais m'en dispenser après tout ce que je viens de dire; car il est douteux que la privation de toute nourriture mortifie autant que de tels aliments. Cependant, afin d'être exact, je raconterai ses pratiques en ce genre de pénitence. On voit dans le procès de sa canonisation qu'elle pratiquait deux sortes de jeûnes; l'un, plus commun, qui consistait à attendre le soir pour prendre une légère réfection au pain et à l'eau; l'autre, qu'elle appelait le sien, qui consistait à passer vingt-quatre heures sans prendre aucune nourriture. Le premier jeûne était son régime à peu près habituel, surtout dans les dernières années de sa vie qu'elle passa dans la maison du questeur Gonzalve. Cependant elle le modifiait

pendant le carême, en ce qu'au lieu de pain elle mangeait des pépins d'oranges en petite quantité. Le vendredi elle se bornait à cinq, encore prenait-elle soin de les tremper dans le jus dégoûtant dont nous avons parlé, pour mieux honorer les plaies de son bon Maître. Le reste de l'année, une once et demie de pain suffisait pour la nourrir pendant huit jours.

Elle exerçait encore d'autres abstinences que je ne sais comment qualifier, car assurément c'était plus qu'un jeûne. Il lui arriva une fois de passer les cinquante jours qui séparent la fête de la Résurrection de celle de la Pentecôte sans autre provision qu'un pain assez médiocre et un vase d'eau. Une autre année, pendant le même laps de temps, elle se contenta de manger son petit pain, sans rien boire. Depuis son entrée dans la maison de Gonzalve, il n'était pas rare de la voir s'abstenir de toute nourriture pendant plusieurs jours consécutifs. Assez souvent encore elle s'enfermait le jeudi soir dans sa chambre d'où elle ne sortait que le samedi : et non contente de passer tout ce temps sans dormir et sans rien prendre, elle demeurait comme clouée à la place qu'elle avait prise, ne la quittant pas un seul instant, pour quelque raison que ce fût.

Une fois, après la communion, elle se trouva si bien nourrie par les espèces sacramentelles,

que pendant huit jours elle n'eut besoin d'aucun autre aliment. Dans une occasion semblable, ayant été forcée de prendre quelque chose, son estomac rejeta ce secours intempestif qu'il ne put supporter, et elle se condamna à une abstinence absolue de dix jours pour punir ce qu'elle croyait être un péché d'intempérance. Elle passait de temps en temps des semaines entières sans boire, afin d'ajouter le tourment de la soif à celui de la faim; puis, craignant de retrouver du plaisir à boire de l'eau froide, elle la faisait chauffer. Je pourrais ajouter beaucoup de détails sur ses pénitences de ce genre; mais je pense en avoir dit assez pour prouver l'héroïsme de sa frugalité. Je n'ajouterai qu'un mot : c'est que les témoins de sa vie remarquèrent qu'elle tirait plus de vigueur de ses abstinences que des aliments dont elle usait communément. Du reste, ce mystère n'en sera plus un, lorsque nous ferons connaître, plus tard, ce que Dieu faisait pour alimenter sa fidèle servante.



## CHAPITRE VI.

**Les instruments de pénitence dont se servait Rose pour affliger son corps innocent.**

---

MALGRÉ l'état de faiblesse et d'exténuation auquel la jeune vierge s'était réduite par ses jeûnes sévères et multipliés, elle exerçait sur sa chair de telles rigueurs que son confesseur crut devoir y mettre des bornes. Lorsqu'elle eut pris l'habit de sainte Catherine-de-Sienne, elle substitua à ses disciplines, des cordes, des chaînettes de fer dont elle se servait toutes les nuits avec si peu de ménagements, que son sang coulait sur le pavé et jaillissait contre les murailles. On demandera peut-être comment elle se portait à de tels excès? Je puis répondre que, dans son

humilité, elle croyait tirer de ses péchés une vengeance équitable. Mais en outre, touchée des calamités publiques, elle s'offrait à Dieu comme une victime sanglante, tantôt pour l'Eglise, tantôt pour l'Etat, s'efforçant d'apaiser par ses macérations la colère du ciel. Elle recourait aussi à ce moyen pour procurer du soulagement aux âmes du purgatoire ; elle en usait encore en faveur des agonisants, afin de leur obtenir les secours si nécessaires aux âmes dans ce moment décisif d'où va dépendre leur éternité. Que dirai-je enfin de sa charité généreuse? Elle se flagellait pour les pécheurs, voulant les ramener à une meilleure vie; elle se flagellait pour Dieu, afin de réparer les injures faites à sa majesté sainte. Ne manquant ainsi jamais de motifs pour se maltraiter, elle ne cessait de frapper sur sa chair innocente; et quoiqu'elle eût soin de ne déchirer ses membres que l'un après l'autre, les blessures n'avaient pas le temps de se guérir, en sorte que son corps n'était que plaies.

Les servantes, à son insu, venaient à la porte de sa chambre écouter le bruit des coups qu'elle se donnait. Dans quelle intention, je l'ignore; mais elles s'y rendaient régulièrement tous les soirs. Une fois, la flagellation fut si longue et si terrible, qu'elles se sauvèrent en fondant en larmes. Qu'est-ce qui avait provoqué cette

sévérité contre elle-même ? Voici quelle en fut l'occasion. Un missionnaire de l'ordre des Frères-Mineurs, saint François Solaro, prêchant à Lima, fit un sermon dont un passage consterna toute la ville. Après avoir tonné contre les vices des habitants, il parla de la ruine spirituelle de l'âme. Or, Dieu permit, ou fit peut-être que tout l'auditoire entendît qu'il prophétisait la ruine de Lima. Ce bruit s'étant répandu dans tous les quartiers, l'épouvante fut générale ; ce n'était partout que pleurs et gémissements ; les uns couraient aux églises, les autres fuyaient dans la campagne ; le trouble était partout, et chacun attendait la mort. La servante de Dieu, ayant appris ce qui se passait, conçut de vives craintes sur les suites que pouvait avoir cette affaire, et ce fut pour les prévenir qu'elle se maltraita plus cruellement que jamais, ajoutant plaie sur plaie sans aucune compassion d'elle-même.

Le P. Jean de Loranzana, son confesseur, lui ayant dit un jour qu'il fallait diminuer l'usage de ses disciplines, par égard pour la faiblesse de son corps, elle plaida la cause de sa mortification avec tant d'éloquence que les adoucissements se réduisirent presque à rien. Elle obtint en effet du père la permission de se donner cinq mille coups, dans un nombre de jours déterminé, pour compatir à la flagellation de son bon Maître. Du

reste, il fut convenu qu'elle pourrait faire davantage, avec des autorisations spéciales, lorsque des besoins publics ou particuliers sembleraient requérir son secours. En conséquence de cet accommodement, elle se compta avec exactitude les coups qu'elle se donnait, voulant accomplir l'obéissance à la lettre. Lorsque quelque infirmité nécessitait une interruption, elle notait soigneusement les jours de perte, et les compensait après sa guérison. Le confesseur, qui ne tarda pas à reconnaître qu'un si léger adoucissement ne signifiait rien, eut recours a un moyen plus efficace ; il lui commanda de substituer aux chaînettes de fer, dont elle se servait, une discipline de cordes, disant que tel était l'usage de son ordre, et qu'en s'y conformant, elle agirait avec plus d'humilité. C'en fut assez pour la déterminer à obéir sans réplique.

On avait pu juger, dès sa plus tendre enfance, de son attrait extraordinaire pour les macérations. J'en ai déjà cité quelques traits ; mais il en est d'autres que je ne crois pas devoir passer sous silence. Elle n'avait encore que quatre ans lorsque, trouvant dans le jardin un tronc d'arbre, elle pria Marianne de le charger sur son épaule, en disant qu'elle voulait porter la croix de Jésus-Christ. Cette pénitence plut tant à sa piété, qu'elle continua à y recourir jusqu'à ce que l'on

eût fait disparaître le tronc d'arbre. Alors ayant trouvé un monceau de briques dans le grenier de la maison, elle sut s'en faire un nouvel instrument de mortification. Un jour qu'elle vit monter Marianne elle la suivit, et se mettant à ses genoux, la supplia de charger ses épaules de ces briques, afin qu'elle pût mieux comprendre combien Jésus avait souffert sous le poids de sa croix. Marianne ayant satisfait son désir, la sainte enfant, sous ce pesant fardeau, fit une oraison fort longue; après quoi elle pria la servante de la décharger sans bruit, de peur que sa mère ne vînt demander ce qu'elle avait fait. Ensuite elle obtint de cette fille docile qu'elle lui rendrait de temps en temps ce service, sans jamais trahir son secret.

Aux briques succéda un tronçon de vieille poutre, dont la trop complaisante Marianne consentit encore à la charger, avec promesse de n'en rien dire à ses parents. Dans cet état elle faisait d'assez longues prières, suant, gémissant sous son lourd fardeau, et cependant tenant ferme, jusqu'à ce que son faible corps touchât presque la terre, accablé par un si grand poids. Dans sa quatorzième année, elle prit l'habitude d'un autre genre de pénitence; elle sortait pendant la nuit dans le jardin, et, chargeant ses épaules déchirées par la discipline, d'une grande

et lourde croix, elle marchait à pas lents dans les allées, en méditant l'ascension de Jésus-Christ au Calvaire, et se laissait tomber de temps en temps, pour le mieux imiter. C'était les pieds nus qu'elle accomplissait ce dur exercice, et par tous les temps; mais d'autant plus contente que les intempéries de l'air la faisaient souffrir davantage. Voilà comment cette aimable enfant préludait aux macérations de son âge mûr, dont j'ai interrompu le récit que je vais reprendre.

Son confesseur lui ayant défendu, comme je l'ai dit plus haut, de se frapper avec le fer, elle crut avoir conservé le droit d'en faire un autre usage. En conséquence, elle se ceignit les reins d'une chaîne à triple tour, qu'elle ferma d'un cadenas, et jeta la clef dans un lieu où elle ne pouvait plus la reprendre. De toutes les macérations celle-ci était assurément la plus cachée, ce qui lui plaisait beaucoup : aussi en fit-elle un mystère à sa chère Marianne même. Cette torture nouvelle pouvait donc demeurer cachée longtemps et peut-être jusqu'à sa mort, si Dieu n'eût fait naître une occasion de la divulguer. Cette chaîne ayant promptement usé la peau de ses reins et pénétré dans les chairs, lui fit endurer un cruel martyre qu'elle supportait avec un courage vraiment héroïque; mais enfin les douleurs devinrent si atroces qu'il fallut songer à les faire

cesser. Malheureusement la chose était fort difficile ; car elle ne pouvait ni rompre seule la chaîne, ni ouvrir le cadenas, puisqu'elle en avait perdu la clef. Elle fit donc un nouvel effort de patience, mais qu'elle ne put prolonger long-temps, parce que le mal croissant toujours, devint entièrement intolérable. Une nuit, entre autres, la douleur se fit sentir avec tant de violence, que la sainte fille ne put retenir ses gémissements et finit même par éclater en sanglots. Marianne, réveillée par ce bruit, accourut auprès d'elle, lui offrant ses services et l'interrogeant sur la cause de ses pleurs. Rose, voyant bien que son secours lui était indispensable, surmonta sa répugnance et dévoila son secret.

Marianne se mit aussitôt à l'œuvre ; mais tous ses efforts pour rompre la fatale chaîne furent inutiles. Se souvenant alors que les serrures de ce genre cédaient quelquefois à des coups violents, elle sortit pour aller chercher un marteau. La jeune vierge, qui craignait que le bruit réveillât sa mère, ou que la servante fût la consulter dans son embarras, se mit à prier avec une grande ferveur ; c'était là le marteau qu'il fallait pour briser sa chaîne. En effet, lorsque Marianne rentrait, armée d'un gros caillou, la serrure s'ouvrit d'elle-même, et la chaîne, fortement tendue, se relâcha sensiblement. Rose alors se mit à la

retirer, et vint à bout de l'extraire entièrement, mais non sans souffrir beaucoup, parce qu'étant collée à ses chairs il fallut les arracher avec elle. Le soulagement subit qui suivit cette opération, lui permit de s'endormir aussitôt, et le lendemain elle reprit ses travaux ordinaires.

Bientôt la plaie fut entièrement cicatrisée; mais alors arrivèrent les regrets. Elle s'accusa de lâcheté, et, pour punir sa faiblesse, remit sa terrible ceinture. Son confesseur l'ayant su, je ne sais par quelle voie, lui fit porter par le sacristain de son église l'ordre de la lui envoyer dans l'état où elle se trouvait. L'humble fille obéit à l'heure même ; elle fut détacher sa chaîne, qui déjà était entrée de nouveau dans les chairs, la roula dans un linge et la confia au sacristain pour la remettre à son confesseur. Cet instrument fit voir au père l'extrême mortification de sa fille spirituelle; car il était tout rouge de son sang et couvert des lambeaux de sa peau. Mais la rigueur qu'elle exerçait sur son corps ne se bornait pas aux macérations que j'ai déjà décrites; chacun de ses membres avait son tourment particulier. Elle se liait les poignets de manière à gêner singulièrement les muscles, ce qui la faisait cruellement souffrir, surtout quand il lui fallait lever quelque chose de terre, ou étendre les bras en haut. Elle se frappait aussi avec des orties, en

sorte qu'elle était une pauvre fille de douleurs de la tête aux pieds.

Il ne lui manquait plus qu'un cilice, qu elle désirait depuis long-temps, sans avoir pu se le procurer encore ; mais enfin, ayant trouvé le moyen, par ses économies, de s'en procurer un, elle se crut au comble de ses vœux ; elle se trompait cependant, car elle était difficile à contenter en fait de pénitences. Lorsqu'elle en eut fait usage, elle lui trouva plusieurs défauts ; il était trop court, trop étroit, et n'avait pas toute la rudesse désirable. Sur ces entrefaites, une religieuse qui sans doute connaissait ses goûts de mortification, lui en envoya un tel qu'elle le désirait. Celui-là enveloppait tout le corps et descendait jusqu'aux genoux ; il avait des manches et était tissu des crins les plus durs. Se peindre la joie que produisit en elle un pareil présent, serait chose impossible ; une fille pleine de vanité ne serait pas aussi contente en recevant les plus beaux ajustements. Cependant, quand elle l'eut porté quelques jours, il lui sembla trop doux encore, et elle eut besoin de l'armer de pointes d'aiguilles pour le trouver bien. Elle s'en servit constamment pendant plusieurs années, jusqu'à ce qu'incommodée par de fréquents vomissements de sang, elle dut en faire le sacrifice à l'obéissance.

Il fallut remplacer cet instrument de pénitence, et son génie inventif sut en trouver le moyen. Il s'agissait de substituer à une mortification qui ruinait sa santé, une autre mortification également incommode, sans être aussi malfaisante. Voici ce qu'elle imagina ; elle se fit un vêtement de dessous d'une rude toile d'emballage, et eut soin d'en couvrir les parties apparentes d'une toile ordinaire pour en voiler la grossièreté ; il eût été difficile d'inventer un vêtement plus propre à remplacer un cilice. Sa pesanteur la faisait suer abondamment et exténuait ses forces ; sa raideur l'empêchait de marcher et la gênait dans tous ses mouvements. On devine facilement l'incommodité qui en résultait, soit qu'elle fût à genoux, soit qu'elle fût assise. Son corps enfin en fut tellement accablé, qu'il lui semblait être vêtue de plomb plutôt que de canevas.

Mais se souvenant d'avoir oublié la plante de ses pieds dans la répartition de ses pénitences, l'invention d'un nouveau tourment est bientôt faite. Il y a dans la maison paternelle un four que l'on chauffe assez fréquemment ; eh bien ! elle montera, pieds nus, sur la pierre saillante à son ouverture, lorsqu'elle sera brûlante, et fera là, immobile, une méditation cruellement sentie sur les supplices de l'enfer. Tant de macérations jointes aux infirmités d'une santé défaillante nous

épouvantent sans doute. Cependant cette fille généreuse les comptait pour peu de chose, et serait allée beaucoup plus loin, sans l'autorité protectrice de ses confesseurs. Le lecteur cherchera peut-être à s'expliquer un si grand courage par la force des douceurs spirituelles ; mais il se trompera. Rose fut du petit nombre des saintes qui ne permettaient pas aux consolations célestes de descendre jusqu'à leurs sens extérieurs ; elle avait lu dans la vie du P. Grégoire Lopès ce rare exemple de mortification : c'en fut assez pour la déterminer à le suivre. Ce père sera mon modèle, se dit-elle à elle-même, parce que Jésus-Christ a été le sien. Ce Dieu sauveur ne permit point à sa gloire de rejaillir sur son corps, ni aux joies de la partie supérieure de son âme de descendre dans l'inférieure. Une pécheresse telle que moi ne saurait faire moins. Elle ne pouvait empêcher la grâce de réjouir, d'enivrer son esprit ; mais elle s'opposait, autant qu'il lui était possible, à ce que ces jouissances affectassent ses sens qu'elle croyait dignes de toutes sortes de souffrances. Si son Bien-Aimé s'introduisait dans ses celliers, elle consignait son corps à la porte, en lui disant qu'il était indigne d'y entrer. Il me semble qu'il serait difficile d'imaginer, en fait de mortification quelque chose de plus sublime : mais je suis loin d'avoir épuisé la matière.

## CHAPITRE VII.

**La Servante de Dieu ceint sa tête d'une couronne d'épines.**

Toute l'ambition des saints a pour objet l'imitation de Jésus-Christ. Un nouveau trait de ressemblance avec lui est à leurs yeux un grand honneur, un doux plaisir, une récompense inappréciable. Voyez sainte Catherine-de-Sienne : son bon Maître lui présente une couronne d'épines et une couronne d'or, en lui disant de choisir ; son choix est bientôt fait ; elle prend la couronne d'épines et l'enfonce sur sa tête. Or, Rose était trop son émule pour avoir là-dessus d'autres sentiments. D'ailleurs l'Epoux divin ne pouvait guère refuser à sa Rose chérie ce qui devait mettre le

complément à sa beauté : car tout le monde sait que les roses sans épines ne sont pas les plus belles. Notre jeune vierge avait elle-même deviné de bonne heure l'éclat que pouvait lui donner ce précieux ornement ; car dès l'âge de douze ans on la vit en parer sa tête, ainsi que nous l'avons dit précédemment. Mais cette couronne ne fut que l'essai d'un enfant en comparaison de celle dont je dois retracer ici l'histoire.

Elle venait de prendre l'habit religieux, lorsqu'ayant vu une image de sainte Catherine-de-Sienne qui la représentait une couronne d'épines sur la tête, elle conçut le désir d'avoir un pareil ornement, ne se trouvant qu'à moitié vêtue avec la robe de sainte Catherine sans sa couronne. Elle en fit donc une de ses propres mains, la mit sur sa tête et ne la quitta plus jusqu'à sa mort.

Voici quelle était cette couronne. S'étant procuré une petite lame d'argent, elle la plia en forme de cercle, et y enfonça des clous la pointe en dedans ; ces clous formaient trois rangs, et chacun était composé de trente-trois, en mémoire des trente-trois années que Jésus-Christ passa sur la terre. Ensuite, craignant que ses cheveux, qui avaient repoussé depuis sa vêture, ne les empêchassent de percer la peau, elle se rasa la tête, n'épargnant que ceux qui couvraient son

front, afin de cacher à sa mère ce nouveau genre de mortification ; elle eut même en cela un autre dessein qui devait encore augmenter ses souffrances, mais nous en parlerons dans le chapitre suivant. Quant aux douleurs que lui causait ce cruel instrument de martyre, c'est chose plus facile à comprendre qu'à expliquer. Je ne laisserai pourtant pas de faire ici quelques remarques. Cette couronne, toujours incommode, devenait plus ou moins déchirante selon la variété des mouvements que la sainte se donnait : mais elle souffrait horriblement surtout lorsque quelque posture ou quelque accident tendait les muscles de sa tête, ce qui avait lieu, par exemple, dans la toux et les éternuments, ou bien quand il lui fallait se courber pour ramasser quelque chose par terre ; alors elle éprouvait une contraction de visage et surtout de bouche produite par la douleur extrême que sa terrible couronne lui causait. Ce sentiment allait même parfois jusqu'à lui ôter l'usage de la parole.

Les plaies formées par les clous devinrent enfin si sensibles qu'elle fut obligée de se donner du relâche ; elle les retira à moitié, au moyen d'une pince, pour empêcher qu'ils pénétrassent aussi avant dans les plaies : mais elle ne manquait jamais de les enfoncer de nouveau, le vendredi de chaque semaine, pour mieux exer-

cer la compassion envers son Sauveur. On demandera peut-être pourquoi elle préféra cette couronne à pointes de fer à une couronne d'épines qui l'eût rendue plus conforme à son modèle? Je réponds d'abord qu'elle y avait pensé, mais que son confesseur s'y opposa, craignant que les épines ne lui fissent des plaies par trop dangereuses. Ensuite, elle sentit elle-même qu'une semblable couronne la trahirait par ses irrégularités qu'elle ne pourrait suffisamment dissimuler sous sa coiffure. Elle aperçut encore cet inconvénient que les épines s'éloigneraient de sa tête, en se desséchant, et même par le fait de leur légèreté, à moins de les enfoncer violemment, ce qui eût produit une torture insupportable.

Son amour des souffrances devenant chaque jour plus insatiable, elle trouva moyen de varier ses maux et de les rendre plus acerbes, sans changer d'instrument. Ainsi, par exemple, elle avait soin, en prenant chaque matin sa couronne, d'en changer la situation, afin de multiplier peu à peu les blessures de sa tête, jusqu'à ce qu'elles formassent un cercle de plaies non interrompu. Elle prit aussi l'usage de la descendre, les vendredis et samedis, afin de blesser les cartilages des oreilles et surtout les tempes dont la chair est si sensible, afin d'obtenir un surcroît de tourment.

Cependant une si cruelle macération fut longtemps un mystère pour les personnes de la mai son, et même pour sa mère. Son confesseur lui-même, qui avait approuvé ce genre de pénitence, car elle ne faisait jamais rien sans son agrément n'avait jamais vu cette couronne, et était loin de soupçonner les divers usages qu'elle en faisait pour se tourmenter. Mais la divine Providence voulut enfin dévoiler la chose, tant pour la gloire de sa servante que pour l'édification des autres. Or, voici comment ce secret fut trahi. Son père poursuivant un jour un de ses fils, la verge à la main, Rose s'interposa, demandant grâce pour le coupable ; le père, voulant l'écarter, heurta sa tête précisément à l'endroit de la couronne; et voilà qu'aussitôt trois ruisseaux de sang commencent à couler sur son front. Déconcertée par cet accident, qui compromettait son secret, la sainte fille se sauva précipitamment dans sa chambre ; et aussitôt ôtant sa couronne et lavant sa tête, elle la couvrit de linges, pour imbiber le sang qui coulait, et se recoiffa aussi promptement qu'il lui fut possible. A peine avait-elle achevé son opération, que sa mère entre avec Marianne et lui demande où son père l'a blessée ; Rose, interdite, ne put que balbutier une réponse insignifiante qui lui valut l'ordre de se décoiffer. Je n'ai pas besoin de dire quel fut l'étonnement de cett

pauvre femme à la vue de cette tête si horriblement maltraitée ; elle vit bien quelle avait été la cause de ces blessures. Cependant elle jugea prudent de ne rien dire à ce sujet; elle aurait bien voulu sans doute se faire remettre la fatale couronne, mais elle connaissait assez sa fille pour savoir qu'une fois privée de cet instrument, elle ne manquerait pas de recourir à quelque nouvelle invention peut-être encore plus cruelle. Faisant donc semblant de ne s'apercevoir de rien, afin de se donner le temps de réfléchir sur le meilleur moyen de faire cesser cette macération effrayante, elle se fit apporter du vin chaud dont elle bassina les blessures, faisant semblant de croire ou croyant peut-être que cela suffirait pour les guérir.

Cependant, après quelques instants de réflexion, elle crut que ce qu'elle avait de mieux à faire était de recourir à l'autorité du P. de Villalubos, recteur du collége de la compagnie de Jésus à Lima, en qui sa fille avait une grande confiance; c'était d'ailleurs un homme d'une vertu éminente et fort célèbre pour son habileté à conduire les âmes dans les voies de la sainteté. Ce père, après avoir entendu le rapport que lui fit cette femme affligée, écrivit à Rose qu'elle eût à lui envoyer sur-le-champ la couronne dont elle se servait pour torturer sa

tête. La vierge obéissante partit aussitôt pour la lui porter, sans oser prendre le temps d'essuyer le sang qui la rougissait. Le père ne put se défendre d'un sentiment d'horreur et de pitié à l'aspect de cette formidable couronne, et la jugeant trop cruelle pour une personne de son âge et de son sexe, il se mit à la raisonner pour la dissuader de s'en servir désormais. Rose voyant que le père n'usait pas d'autorité, contre son attente, prit la confiance d'opposer ses raisons à celles qu'il faisait valoir pour la persuader, et défendit si bien sa cause qu'il fallut en venir à un accommodement. Le père consentit à lui rendre sa couronne, à condition qu'elle lui permettrait d'en adoucir l'usage. Rose ayant accepté cette mitigation, il prit une lime et usa un tant soit peu la pointe trop acérée des clous, pour empêcher qu'ils lui fissent des blessures aussi profondes et aussi dangereuses.

La sainte fille fut enchantée de recouvrer sa couronne, quoiqu'elle eût perdu quelque chose de son prix à ses yeux. Du reste, elle sut trouver le moyen d'en tirer le service ordinaire, en l'enfonçant avec plus de violence qu'auparavant; c'est ce qu'un accident ne tarda pas à découvrir encore. Etant un jour tombée par terre, et sa tête ayant heurté contre un meuble assez légèrement, le sang coula jusque sur ses épaules; sa mère étant

absente, elle ne fit que rire de cet accident. Mais c'est assez parler des rigueurs de cette macération; disons un mot des grâces dont elle lui fut redevable. L'Eglise exalte la couronne du Sauveur en chantant ce qui suit : « O heureuse couronne dont les épines ont détruit la puissance du tyran infernal » Et notre vierge aussi, avec la sienne, sut triompher de sa méchanceté, et si sa victoire ne fut pas aussi complète, elle fut pour le vaincu encore plus honteuse. Chaque fois en effet que ce monstre osait l'approcher et lui suggérer des pensées mauvaises, elle n'avait besoin, pour le mettre en fuite, que de frapper trois fois de son doigt sa couronne, en l'honneur de la sainte Trinité.

Mais ce que l'on raconte de la vertu de cette couronne, après la mort de la sainte, est plus admirable encore. Un serviteur de Dieu, après ses obsèques, était allé dans la maison de Gonzalve, conduit par le désir de toucher dévotement quelque instrument de pénitence dont elle se fût servie pour macérer son corps virginal. On lui mit dans les mains la terrible couronne, dont il éprouva sur-le-champ la puissance. Jamais, en effet, il n'avait senti un si brûlant amour; son cœur se liquéfiait en quelque sorte, et ses consolations étaient si douces qu'il lui semblait goûter les délices du ciel.

Il était d'usage, dans ce pays comme dans beaucoup d'autres, de couronner de fleurs les corps des vierges après leur mort. Or, la Providence voulut qu'il ne s'en trouvât point au moment de la sépulture de notre sainte. On eût dit qu'elles avaient fui cette contrée où elles abondent, dans une saison qui pourtant leur convenait pour ne pas déparer par leurs couleurs terrestres une rose déjà céleste. Cependant les personnes chargées de son saint corps, avaient peine à le livrer ainsi découronné à ceux qui venaient le chercher pour le porter à l'église, et ceux-ci ne voulaient consentir à aucun retardement. Que faire donc dans cette conjoncture? Les domestiques eurent une pensée à laquelle l'Esprit-Saint ne fut peut-être pas étranger. La servante de Dieu possédait, pendant sa vie, une statue de sainte Catherine-de-Sienne qu'elle prenait soin d'orner avec une grande dévotion; cette statue portait encore une couronne de fleurs dont elle avait récemment paré sa tête. Quelqu'un de la maison l'ayant aperçue par hasard, dans cet embarras où l'on se trouvait, fut la prendre et vint la déposer sur la tête de la défunte. Tous ceux qui étaient présents applaudirent à cette action, en disant que la vierge de Sienne céderait volontiers sa couronne d'honneur à la vierge de Lima qui avait porté une couronne d'épines à son exemple.

Effectivement, le ciel en jugea de même; car Rose, en ce moment, y était couronnée avec le même appareil qui avait eu lieu pour sa maîtresse, ainsi qu'une vision vint l'apprendre; voici le fait. Lorsque notre bienheureuse eut rendu son âme à Dieu, une personne bien connue pour sa sainteté, étant en oraison, fut favorisée d'une vision imaginaire relative à ce grand événement. Elle vit au milieu d'une innombrable armée d'esprits angéliques, une troupe glorieuse de vierges qui s'avançaient vers le trône de l'auguste Trinité; au milieu d'elles se trouvait notre sainte, couverte d'un vêtement dont la blancheur était éblouissante, et tenant une palme à la main. Mais elle n'avait pas, comme les autres, la couronne en tête; la divine Marie l'attendait debout sur les degrés du trône; et l'on voyait briller entre ses mains royales la couronne que Dieu lui destinait. Oh! combien Rose devait bénir les clous qui avaient si souvent ensanglanté sa tête, lorsqu'elle reçut d'une telle main son diadème éternel! Il n'y a donc pas loin d'une couronne d'épines à une couronne de gloire. Que faut-il de plus pour nous faire porter, je ne dis pas avec résignation, mais avec bonheur, le poids des peines de la vie et des mortifications de la pénitence?

## CHAPITRE VIII.

### Du lit de sainte Rose et de ses veilles prolongées.

---

CETTE vierge généreuse portait si loin la haine de son corps, qu'après lui avoir fait tout le jour une guerre acharnée, elle s'appliquait encore à troubler son sommeil, ou à le lui rendre pénible. Sa couche en effet était plus propre à le chasser qu'à l'attirer. Elle en vint même au point, à force d'industrie, de la dénaturer de telle sorte qu'elle était moins un lit de repos qu'un instrument de supplice; elle n'y changeait rien dans ses maladies; et dans la santé, pour avoir plus de temps à donner à l'oraison, elle abrégeait son repos autant qu'il lui était possible. Or, cette

double mortification n'était pas chez elle une habitude récente; elle l'avait contractée dès l'époque où elle cessa d'être un enfant. Sa mère ayant remarqué les moyens qu'elle prenait pour rendre son sommeil pénible et presque impossible, crut faire cesser cette austérité en la forçant à partager son lit; mais elle se trompa, et cette mesure ne servit qu'à joindre au mérite de sa mortification celui de son obéissance. Sitôt que sa mère était endormie, la sainte enfant s'éloignait peu à peu jusqu'à ce qu'elle se trouvât couchée sur le bois du lit, et alors elle prenait pour oreiller une brique dont elle avait eu soin de se pourvoir d'avance. Lorsqu'elle vit que ce manége lui réussissait, elle perfectionna son plan de mortification, en substituant à la brique une pierre brute et remplie d'inégalités. Sa mère fut long-temps dupe de ces pieux artifices; mais enfin, l'ayant prise une fois sur le fait, elle parut fort mécontente et lui fit sentir sa mauvaise humeur, en disant : « Comment qualifier cette conduite, ma » fille? n'est-ce pas de l'obstination et de la » perfidie? Mais puisque vous êtes résolue à » tromper votre mère, j'aime mieux vous » laisser libre de coucher sur la dure ; vous pou- » vez, si cela vous plaît, dormir sur un lit de » planches ; je mets seulement deux restrictions » à la liberté que je vous donne en ce moment;

» c'est que vous étendrez un tapis sur les
» planches et mettrez un oreiller sous votre
» tête. »

Cette permission, quoique exprimée d'une manière assez peu gracieuse, fit tressaillir la jeune vierge de joie, et valut à sa mère les démonstrations de la plus tendre reconnaissance. Lorsque le jour fut arrivé, après avoir fait ses exercices accoutumés, son premier soin fut de profiter de la concession que sa mère lui avait faite. En conséquence, étant allée chercher quelques vieilles planches au grenier, elle les ajusta dans un coin de sa chambre, étendit dessus une toile grossière et mit à la tête deux coussins assez misérables, mais qui du moins donnaient à cet appareil une figure de lit; ils n'étaient là en effet que pour faire figure, car, lorsque la nuit fut venue, conduite par son attrait plus puissant que les préceptes de sa mère, elle leur substitua un morceau de bois difforme, et mit des pierres sous la toile sur laquelle elle allait déposer son corps. Quelle couche pour une personne aussi jeune et aussi délicate! On put juger plus tard des meurtrissures que les protubérances de ces pierres avaient dû lui faire, lorsqu'on observa qu'elles étaient entrées dans les planches qui les portaient. Non contente d'en placer sous son corps, elle avait soin d'en disposer des deux côtés pour le rece-

voir, lorsque l'incommodité la forcerait, pendant le sommeil, à changer de place.

Il ne s'agissait plus que d'échapper aux investigations de sa mère, et elle prenait d'assez bonnes mesures à cet effet. Tous les matins, en quittant son lit, elle cachait dessous son attirail de pénitence, et le remettait dans l'état où il devait être selon la convention. Marianne seule pouvait découvrir son secret et le trahir : mais elle prit ses avances, en le lui confiant, sous promesse formelle de n'en rien dire à sa mère ; elle en obtint même, de peur de surprise, qu'elle n'ôterait point les planches pour balayer sa chambre, ou que du moins elle choisirait pour cela un temps opportun, et les remettrait aussitôt. Après avoir pris ces sages précautions qui mettaient son secret en assurance, elle continua toute joyeuse cette pratique mortifiante pendant assez longtemps ; cependant elle finit par s'en lasser, mais pour une raison toute différente de celle qui nous dégoûte de nos pénitences. La haine qu'elle portait à son corps allant toujours croissant, à mesure qu'elle avançait dans la perfection, cette macération devint à ses yeux une pratique puérile. Ce n'est là, se dit-elle à elle-même, qu'un essai d'enfant ; maintenant que nous avons crû, il nous faut encore une vie plus austère.

Là-dessus elle conçut le plan d'une couche af-

freuse et l'exécuta ainsi qu'il suit : Elle mit en travers de son lit sept morceaux de bois de chauffage et les lia fortement avec des cordes ; puis elle remplit leurs intervalles égaux de fragments de tuiles et de vaisselle, observant de tourner en haut leurs parties les plus offensives, et les pressant de manière à les empêcher de céder au poids de son corps. Enfin, pour effacer les inégalités formées par ces fragments dissemblables, elle remplit les intervalles de morceaux de cribles, de cilice et d'autre matières non moins propres à la tourmenter. Cependant cela ne suffit pas encore à sa mortification insatiable. Ayant su se procurer un flacon plein de fiel, elle le cacha près de son lit, et chaque soir, en se couchant, elle en remplissait sa bouche, en mémoire du breuvage amer que les bourreaux offrirent à Jésus-Christ dans sa passion. Cette amertume, d'après les aveux qu'elle dut faire postérieurement, n'était pour elle, au moment où elle la prenait, qu'un médiocre tourment, mais, à son réveil, devenait insupportable ; alors sa bouche était brûlante et sa gorge tellement desséchée qu'elle ne pouvait parler, ni même respirer qu'avec la plus grande peine.

Tout cela explique l'horreur qu'elle avait de son lit, au point que de le voir, ou même d'y penser, suffisait pour la faire trembler des pieds

à la tête. Chaque soir, lorsqu'il fallait en approcher, elle était prise d'une fièvre qui la faisait suer abondamment, prévoyant tout ce qu'elle allait avoir à souffrir pendant la nuit entière. Ce fut au point que son courage, au bout d'un certain temps, faillit l'abandonner.

Un soir, sa répugnance à se coucher sur ce lit de douleur fut si vive, qu'elle délibéra long-temps sans pouvoir se déterminer à prendre ce parti; peut-être même allait-elle céder à la tentation, lorsque Jésus-Christ lui apparut sous une forme visible, avec un visage extrêmement gracieux, et lui dit ces paroles encourageantes : « Souvenez-
» vous, ma fille, que le lit de la croix sur lequel
» je m'endormis du sommeil de la mort, par
» amour pour vous, fut bien plus dur, plus étroit
» et plus effrayant que le vôtre. Il est vrai que
» je n'avais pas, comme vous, des pierres sous
» les reins; mais des clous cruels perçaient mes
» membres, et ce fut par leurs larges blessures
» que je perdis tout mon sang. Le fiel aussi ne
» me fut pas épargné : car je puis bien appeler
» de ce nom le breuvage amer que les bourreaux
» me présentèrent au milieu d'une fièvre brû-
» lante. Eh bien! ma fille, méditez cela sur votre
lit de douleur; opposez mes souffrances aux
» vôtres; la charité vous dira sans aucun doute
» que votre lit est un lit de fleurs. » Ces paroles

touchèrent Rose si sensiblement et ranimèrent si bien son courage, qu'il ne se démentit plus dans la suite ; et pourtant elle continua pendant seize ans entiers cette horrible macération.

Ce qu'il y eut de plus étonnant en tout cela, c'est que sa mère savait qu'elle exerçait sur elle-même cette sainte cruauté, la désapprouvait et pourtant la laissait faire. Elle fut bien tentée deux fois de l'accabler de reproches, et même de briser son lit ; mais elle fut arrêtée dans ce double projet par un remords de conscience extraordinaire. Elle eut recours à l'autorité de ses directeurs ; mais ceux-ci, après de longues délibérations, n'osèrent s'opposer à sa pénitence, ce qui prouva bien qu'elle lui était inspirée par l'Esprit de Dieu.

Il faut maintenant parler du coussin que cette sainte fille mettait sous sa tête. Elle s'était d'abord servie, comme nous l'avons dit plus haut, d'un rouleau d'étoffe grossière, puis de briques, puis d'une pierre dont la surface était couverte d'inégalités, puis d'un sac plein de copeaux, puis d'un oreiller de laine, mais à laquelle elle avait mêlée les fragments de jonc d'un panier. Cette dernière invention ne fut pas la moins cruelle ; car elle paraissait, chaque matin, le visage couvert de blessures. Sa mère la voyant ainsi défigurée, n'en pouvait deviner la cause, se croyant sûre

qu'il n'y avait que de la laine dans son oreiller; mais un jour, ayant par hasard passé la main dessus, elle découvrit la ruse et en fut si mécontente qu'elle accabla sa fille d'injures.

Elle lui commanda, en vertu de la sainte obéissance, de vider son oreiller et de le remplir de laine sans mélange d'autre chose. Rose obéit à cette injonction plus que littéralement; elle y fit entrer en effet tant de laine, en la foulant, en la pressant, que ce coussin devint rond comme une boule et dur comme la pierre; si bien qu'elle crut avoir retrouvé la buche que sa mère lui avait ôtée. Lorsque celle-ci eut remarqué ce nouvel artifice, ne sachant plus que faire, elle l'appela près d'elle et lui dit : « Assurément, vous m'avez » obéi, ma Rose, puisqu'il n'y a que de la laine » dans cet oreiller; vous m'avez même trop bien » obéi; car à force de le remplir, vous avez su » faire d'un soulagement corporel un instrument » de pénitence. Que vous commanderai-je donc » désormais? rien, ma fille; maltraitez-vous » comme il vous plaira; si vous abrégez votre » vie, je m'en lave les mains : c'est votre affaire. » Rien ne pouvait être plus agréable à la jeune vierge que cette résolution de sa mère; mais celle-ci n'avait garde de l'accomplir. Ce n'était de sa part qu'une ruse de guerre pour ar-

racher à la piété filiale par séduction ce qu'elle ne pouvait obtenir par autorité.

Quand elle vit que ce moyen ne lui réussissait pas plus que les autres, elle fut implorer de nouveau la protection des religieux qui conduisaient sa fille dans les voies du salut. Après leur avoir fait une peinture attendrissante de ses austérités de tout genre, et en particulier du lit affreux sur lequel elle reposait son corps exténué et presque anéanti, elle sollicita de leur compassion et en obtint la permission de le détruire. Il me serait difficile de peindre la joie que cette victoire lui fit éprouver et le zèle qu'elle mit à exercer sur ce lit odieux sa vengeance maternelle. En rentrant à la maison, elle va droit à la chambre de sa fille, arrache et brise sa couche sans instrument et avec si peu de précautions que ses mains sont tout ensanglantées. Elle compte les morceaux de pots cassés et en trouve trois cents, qu'elle va jeter dans la rivière, pour les soustraire à la main de Rose qui, peut-être, voudrait s'en servir de nouveau.

La sainte fille, privée de son cher lit de douleurs, dut s'occuper d'en former un autre, ce qui fut bientôt fait. Elle remit les planches dans leur ancien état et les couvrit d'une mauvaise paillasse; ce fut là qu'elle appela chaque nuit le

sommeil à réparer ses forces épuisées. Une pareille couche n'avait rien de bien agréable à la nature; cependant elle lui sembla trop favorable encore à la sensualité. C'est pourquoi, ayant quitté, dans ce temps-là, la maison paternelle, pour passer dans celle du questeur Gonzalve, elle profita de la liberté dont elle jouissait pour adopter un mode de repos plus incommode, et qu'elle conserva le reste de sa vie. Ayant été placée dans une pauvre chambre où couchaient les plus jeunes filles de son bienfaiteur, on ne lui donna point de lit, parce que l'on désirait qu'elle partageât leur couche. Cet arrangement lui plut beaucoup et servit parfaitement à son dessein. Lorsqu'elle voulait dormir, elle le faisait assise sur une chaise et la tête appuyée contre le bois du lit des enfants. Tout le monde sait combien le sommeil est pénible dans cette position incommode; aussi le sien était-il fort court et souvent interrompu par le malaise qu'elle éprouvait; l'hiver surtout, son repos était un vrai supplice. N'ayant ni feu ni couverture pour se défendre de la rigueur du froid, elle se réveillait à chaque instant toute morfondue, toute tremblante, et les pieds tellement glacés qu'elle avait peine à se tenir debout.

Cependant le souvenir de son ancien lit lui revenait sans cesse à la mémoire, et elle ne ces-

sait de se plaindre à son confesseur de la triste vie qu'on lui faisait mener. « Songez donc, mon » père, disait-elle, que mes jours s'écoulent » dans une complète inutilité; je ne fais plus » pénitence; tout exercice de la vertu de pa- » tience m'est devenu étranger, grâce à votre » excessive indulgence. Il est un titre que vous » donnez, dans vos chants, à notre P. saint » Dominique, et qui, au lieu de me réjouir, me » perce le cœur. Lorsque je vous entends l'ap- » peler rose de patience, je me dis en pleurant : » Et moi aussi je suis Rose, mais non de pa- » tience, car je n'ai rien à souffrir, et par con- » séquent je ne mérite plus d'être considérée » comme la fille d'un tel père. Dépositaire des » secrets de mon âme, personne ne sait mieux » que vous que je ne fais aucun bien; permet- » tez-moi donc du moins d'affliger mon corps » pour humilier et purifier mon âme. » Le confesseur, affaibli par une succession de semblables assauts, lui permit de se servir d'un lit pareil à celui qu'elle regrettait si vivement pendant le carême de la présente année et celui de l'année suivante, qui fut la dernière de son exi. sur la terre. La sainte fille n'eut garde de négliger une grâce si désirée; mais elle en usa si secrètement que personne ne s'en aperçut; et pour que ce lit ne trahît pas son secret après sa mort, elle eut

soin de le détruire à la fin du dernier carême.

La privation de ce lit fut le seul regret qu'elle éprouva à ses derniers moments, et ce regret lui fit répandre beaucoup de larmes ; elle ne pouvait se faire à l'idée de mourir sur la paille, tandis que son Sauveur était mort sur la croix. Lors donc qu'elle sentit les approches de la mort, elle pria les personnes présentes de la déposer par terre : mais voyant sa prière inutile, elle demanda que l'oreiller qui soutenait sa tête fût retiré. Son frère, croyant sans doute qu'il l'incommodait, se fit un devoir de le lui soustraire ; ce qui fut pour elle le sujet d'une grande joie, parce que sa tête et ses épaules portant sur le bois, elle avait du moins cette petite ressemblance avec Jésus-Christ.

La dureté de sa couche, jointe à ses autres macérations, était plus propre à chasser le sommeil qu'à l'appeler. Aussi dormait-elle fort peu, et ses insomnies ne furent pas la moindre de ses mortifications. Je ferais mieux de dire qu'elles étaient sa pénitence la plus rigoureuse. C'était l'avis de sainte Catherine de Sienne qui avoua un jour au P. Raymond, son confesseur, que de tous ses ennemis le sommeil lui avait semblé le plus difficile à vaincre. Cependant elle en triompha, et Rose, en usant des mêmes moyens, obtint un semblable succès. Lorsqu'elle le vit enfin soumis à sa volonté, elle distribua son temps de la ma-

nière suivante : Sur vingt-quatre heures elle en donnait douze à l'oraison, dix au travail des mains, et deux au sommeil et aux autres nécessités corporelles Du reste ce ne fut pas sans peines qu'elle put demeurer fidèle à cet arrangement ; car le démon n'épargna rien pour le lui rendre impossible. Voulait-elle réciter ses Matines, elle ne pouvait lire, tant ses yeux étaient obscurcis. Voulait-elle faire oraison, elle ne savait quelle posture prendre. A genoux, ses paupières se fermaient malgré elle, comme si elles eussent été de plomb. Debout, elle éprouvait des vertiges qui la faisaient tomber par terre. Se couchait-elle par terre les bras étendus, elle s'endormait aussitôt. Honteuse de trouver tant de résistance dans un si méprisable ennemi, elle imagina une nouvelle arme qui enfin la rendit victorieuse. Ayant fait faire une croix d'une taille un peu plus élevée que la sienne et dont les bras étaient percés de deux clous capables de porter le poids de son corps, elle la dressait contre une muraille, lorsqu'elle voulait prier, la nuit, et s'y tenait suspendue pendant tout le temps que durait sa prière. Dès lors elle n'eut plus de combats à soutenir contre le sommeil. Cet ennemi fut vaincu et vaincu par la croix, comme l'avait été celui qui le suscitait.

## CHAPITRE IX.

**Son amour de la solitude. Sa fuite des conversations. Sa cellule dans la maison de ses parents.**

---

PENDANT son enfance, les petites filles du voisinage venaient souvent chez elle pour s'y amuser, et la pressaient vivement de prendre part à leurs jeux innocents. Mais il y avait en elle trop de maturité pour pouvoir se plier à ces enfantillages. Après un grand nombre de tentatives inutiles, elles crurent trouver le moyen de l'associer à leurs plaisirs en lui proposant de jouer à la poupée. Là-dessus chacune prend la sienne, et elles arrivent toutes fières et toutes joyeuses auprès de notre sainte enfant. Là elles travaillent, comme à l'envi, à orner leurs poupées, et les lui mon-

trent pour la stimuler à suivre leur exemple. Ensuite, voyant qu'elle ne remue pas, elles lui demandent où est la sienne. La jeune vierge répond qu'elle n'en a pas et n'en veut point avoir. Elle refuse même de toucher à celles de ses compagnes; parce que, dit-elle, ce sont des idoles dans lesquelles le démon fait sa demeure et parle quelquefois. On voit qu'elle avait entendu parler des idoles du paganisme. Un instant après elle se retira et fut se cacher dans un coin de la maison pour y vaquer à l'oraison. Son frère, voyant qu'elle ne rentrait pas, courut à sa recherche et lui demanda comment elle pouvait préférer cette solitude aux jeux innocents de ses petites amies. « C'est, lui répondit-elle avec une sagesse au-» dessus de son âge, que Dieu est ici avec moi » et que je ne suis pas sûre de le trouver égale-» ment parmi les poupées. »

Cet amour de la solitude croissait en elle à mesure qu'elle avançait en âge; mais, sentant bien que Dieu ne l'appelait pas au désert, elle cherchait un moyen de vivre en ermite dans la maison paternelle. Se promenant un jour dans le jardin, une allée de platanes qui bordait un des murs de clôture fixa son attention. Une petite cellule, dans ce lieu couvert et écarté, ferait bien mon affaire, se dit-elle à elle-même. Mais qui me la construira? Après un moment de réflexion, elle va

trouver son frère Ferdinand et lui demande ce service. Ferdinand, qui aimait sa sœur, se met aussitôt en travail. Il plante des poteaux, les lie ensemble avec des bois pliants pressés les uns contre les autres, et voilà des murailles. Il abaisse sur cette cabane des branches de platanes et les dispose de manière à la bien couvrir; voilà un toit. Il ne fallait plus qu'une porte pour achever son ouvrage. Il en fabriqua une selon le procédé qu'on emploie pour faire des corbeilles, et la suspendit au moyen de deux lanières de cuir. Pendant ce temps-là, Rose ne demeurait pas oisive. Elle élevait contre le mur un petit autel champêtre et l'ornait d'une assez grande croix de carton qu'elle avait couverte de fleurs et de plumes de couleurs brillantes et variées. Plus tard, toutes les images qu'elle put se procurer servirent à embellir ce petit oratoire. Dès lors l'univers ne fut plus rien pour elle. Cet ermitage faisait toutes ses délices. C'était pour elle un paradis. Aussi y passait-elle tout son temps et s'ennuyait partout ailleurs; si bien que dans la famille les paroles suivantes étaient passées en proverbe. « Si l'on veut trouver la petite Rose, il faut aller au jardin. »

Jusqu'à cette époque elle avait couché dans une chambre commune; mais alors cet usage lui devint à charge. Solitaire pendant le jour, elle voulut l'être encore pendant la nuit. En consé-

quence elle demanda une autre chambre à sa mère, et celle-ci la lui accorda sans difficulté. Lorsqu'elle sortit de l'état d'adolescence, sa mère lui dit que, pour se conformer à la coutume, il faudrait désormais qu'elle l'accompagnât dans ses sorties, surtout quand elle aurait des visites à faire à des personnes honorables. Cette ouverture fit frémir la jeune vierge qui ne se plaisait que dans son ermitage; elle sentait une répugnance extrême à se produire aux regards du public. Aussi, chaque fois que sa mère lui disait de faire sa toilette pour sortir, elle la suppliait de la laisser à la maison, et versait un torrent de larmes. Celle-ci, fort étonnée de voir pleurer sa fille pour des choses qui font tressaillir les autres de joie, condescendait néanmoins à ses désirs. Une fois pourtant, obligée par les bienséances à aller voir quelques personnes de distinction, elle ne put résister à la tentation de leur présenter son aimable fille; en conséquence elle lui dit : Rose, jusqu'à présent je me suis montrée fort complaisante; mais aujourd'hui il faut que vous le soyez à votre tour. Allez mettre votre plus belle parure, et vous viendrez me rejoindre afin que nous sortions ensemble. Rose recourant à ses supplications accoutumées, sa mère, qui connaissait son obéissance, lui dit : Je le veux. La jeune vierge se retira sans répliquer une seule parole, mais en passant de-

vant le four domestique, ayant remarqué qu'une pierre de l'ouverture ne tenait presque plus, elle la détacha tout à fait et la reçut volontairement sur un de ses pieds, qui fut blessé de telle sorte qu'elle dut garder sa chambre au lieu d'aller à la ville.

Après sa guérison, voyant que sa mère était décidée à vaincre ses oppositions, elle imagina un autre stratagème. Chaque fois qu'elle pressentait une invitation, elle se frottait les yeux avec un poivre indien très-mordant qui les mettait tout en feu et en faisait couler des larmes abondantes. C'est en cet état qu'elle se présentait à l'appel de sa mère, qui se voyait contrainte à la laisser à la maison. Cette liberté, comme l'on voit, coûtait cher à notre jeune vierge ; mais elle aimait sa solitude plus que la prunelle de son œil, et comptait pour rien la douleur qui lui conservait les délices de sa retraite. Cette pieuse ruse lui réussit assez long-temps, mais un fréquent emploi finit par la rendre suspecte à sa mère, dont l'attention une fois éveillée ne tarda pas à la découvrir. Il était convenu entre elle et dona Louise de Carvajal qu'elles feraient ensemble le pèlerinage de Notre-Dame-de-Montserrat, et mèneraient leurs filles avec elles. Rose en fut prévenue la veille du départ et reçut ordre de se tenir prête à partir le lendemain, au point du jour. Lorsque la voiture

de dona Louise arriva, Marie d'Olive appela sa fille qui descendit aussitôt, mais les yeux enflammés au point qu'elle n'eût pu sans danger s'exposer au grand air, ni supporter la lumière. Dès lors le voyage devenait impossible. Dona Louise en convint, exprima ses regrets et partit avec sa fille Isabelle pour se rendre à Notre-Dame-de-Montserrat. Après leur départ, Marie d'Olive s'étant mise à réfléchir sur ce mal qui arrivait, à point nommé, toutes les fois qu'il s'agissait de sortir de la maison, soupçonna quelque stratagème. En conséquence, elle fut trouver Rose et examina attentivement l'état de ses yeux. Cet examen l'ayant convaincue que le mal n'était que trop réel, elle entreprit d'en découvrir la cause. S'étant mise pour cela à la considérer de très-près, elle crut sentir une odeur forte qu'elle reconnut pour celle du poivre, en approchant davantage son odorat. Afin d'être sûre qu'elle ne se trompait pas, elle appliqua sa langue sur les paupières de la malade et la retira tout en feu. Il ne lui resta donc aucun doute sur l'origine du mal, et elle acquit ainsi la conviction que sa fille la jouait depuis un temps considérable.

Je laisse à deviner au lecteur dans quel état de colère la mit cette découverte. L'orage fut violent et finit par une pluie de reproches amers. « Que « signifient ces fraudes, dit-elle à la jeune vierge?

» Quel avantage retirez-vous de vos ruses insen-
» sées ? Quoi, pour tromper les yeux de votre
» mère, vous vous exposez à perdre les vôtres !
» Avez-vous donc oublié déjà l'exemple de Fer-
» dinand Pérez qui, par un pareil abus du poivre
» et de l'ail, s'est rendu entièrement aveugle ? »
La sainte fille répondit avec autant de douceur que de modestie : « Il vaudrait mieux pour moi
» perdre la vue, ma bonne mère, que de donner
» mon cœur au monde, séduite par l'appât de
» ses vanités. » La mère, frappée de cette réponse généreuse, lui permit de demeurer cachée autant qu'il lui plairait dans la maison, à condition qu'elle ne ferait plus usage de poivre. Rose fut d'autant plus sensible à cette complaisance qu'elle s'y attendait moins, et dit à sa mère qu'elle en conserverait une éternelle reconnaissance.

Son amour pour la solitude allait si loin que, non contente d'éviter les promenades et les sociétés, elle fuyait jusqu'aux processions publiques, disant qu'elle y trouverait encore l'occasion de voir et d'être vue. Cet éloignement du monde lui fit trouver bien douce la liberté accordée par sa mère de ne plus l'accompagner dans les visites qu'elle faisait au-dehors. Quelqu'un lui demandant un jour d'où avait pu lui venir cette répugnance, elle répondit : Y a-t-il rien de plus en-

nuyeux que de se trouver avec des femmes parées comme des idoles, et dont tous les discours ne respirent que la vanité? Et cette étiquette qu'il faut garder dans leurs salons, et cet échange de politesses auxquelles on doit se prêter, n'est-ce pas une insipide occupation, ou plutôt un insupportable esclavage? Oh! que je suis bien plus heureuse seule avec mon Dieu! Mais elle ne tarda pas à s'apercevoir que le bonheur n'est pas de ce monde. Les amies de sa mère ne la voyant plus paraître dans leurs maisons, ne purent se résoudre à sacrifier le plaisir que leur procurait sa présence. Sa douceur, sa modestie, sa bonne grâce leur revenaient sans cesse à l'esprit et les excitaient à chercher les moyens de la revoir. Les femmes les plus illustres de la ville, entendant parler sans cesse de ses belles qualités et de sa haute vertu, désiraient faire sa connaissance. Les visites devinrent donc plus nombreuses que jamais. Toutes ces dames venaient, en apparence, pour voir sa mère, mais en réalité pour la voir elle-même; et il eût été par trop inconvenant de refuser de paraître lorsqu'elles la demandaient, chose qu'elles n'avaient garde d'oublier. Ce fut une désolation pour cette sainte fille de voir qu'en quittant le monde elle n'avait fait qu'échanger les salons des autres pour celui de ses parents. C'était en effet les mêmes femmes dont les parures, les poli-

tesses et les conversations lui avaient causé des dégoûts insurmontables. Il est vrai que, pour lui complaire, elles mêlaient quelques paroles pieuses à leurs entretiens : mais c'était si rare et si froid qu'elle ne se croyait pas dédommagée du temps précieux qu'elles lui faisaient perdre. Elle eût bien pu s'emparer de la conversation et la rendre tout édifiante ; mais outre l'inconvenance, à cause de son jeune âge, elle trouvait plus de bonheur à vivre avec Dieu qu'à parler de lui.

Voulant donc à tout prix quitter le monde, elle forma un dessein sublime qui, selon toute apparence, lui fut suggéré par le Saint-Esprit. Mais, pour le mettre à exécution, il lui fallait le consentement de sa mère. Elle fut donc la trouver et lui dit : Ma mère, vous m'avez permis de vivre en solitude et je ne la trouve pas dans la maison. Veuillez consentir à ce que je me fasse faire, au fond du jardin, une cellule suffisante pour loger, avec une petite fenêtre qui laisse passer un rayon de lumière. Afin de pouvoir surveiller mes actions, vous en aurez la clef que je vous prierai de ne confier à personne. Je passerai là mes jours, ma bonne mère, tout occupée du travail et de la prière, sans que personne vienne interrompre mon recueillement. Afin de mieux réussir à la faire entrer dans ses vues, elle appuya ce projet de raisons si solides, qu'il était facile de

voir que le ciel les lui suggérait. Sa mère cependant n'en fut pas touchée, et sa réponse fut celle-ci : Jamais je ne vous permettrai, ma fille, de vous enterrer toute vive dans un pareil sépulcre. Après plusieurs instances inutiles, Rose, n'espérant plus fléchir sa mère, recourut selon son usage à la Mère de Dieu. Ses prières furent vives, mais pleines de confiance. Elle ne douta pas un instant d'être exaucée. Cependant, pour acquérir une assurance certaine, elle osa demander un gage et l'obtint de la manière qui suit.

Pauvre et détachée des choses de la terre, un chapelet de corail formait tout son trésor. La pensée lui étant venue d'en faire un ornement à Notre-Dame du St-Rosaire, elle fut le porter au religieux sacristain de l'église de Saint-Dominique, et le pria de l'attacher au cou de la sainte Image, sur-le-champ s'il le pouvait. Le religieux le lui promit, et se rendit aussitôt à l'église pour exécuter sa promesse : mais n'ayant pu trouver d'échelle, il déposa le chapelet dans la sacristie et l'oublia. Rose étant venue le surlendemain dans la chapelle, et ne voyant pas le collier dont elle avait fait don à la Mère de Dieu, fut trouver le sacristain et le supplia d'exécuter tout de suite sa commission, parce que de là dépendait le succès d'une demande qu'elle avait faite à la sainte Vierge. Il faut que vous sachiez, ajouta-t-elle,

que ce collier est un lien par lequel je désire captiver agréablement cette bonne Mère, afin qu'elle engage son Fils à satisfaire mon désir, en me disant un mot, ou me donnant un gage. Le religieux ne comprit rien à cette exigence. Néanmoins il prit une échelle et mit le collier au cou de la sainte Image de Marie. Quelques jours après, la jeune vierge, en entrant dans la chapelle, vit le collier, non plus au cou de la sainte Vierge, mais dans les mains de l'Enfant Jésus. Le sacristain, arrivant sur ces entrefaites, fut bien surpris de cette translation; car il était sûr qu'aucun religieux n'y avait mis la main. C'est un miracle, dit-il aux assistants : mais que signifie-t-il? Je l'ignore. Quant à Rose, elle le comprenait bien, et avait peine à retenir la joie qui pénétrait son âme; car c'était là précisément le gage qu'elle avait demandé, de l'accomplissement de son désir.

Ne pouvant plus douter du consentement de sa mère, il ne lui restait qu'à le demander ou le faire demander. Ce dernier parti obtint sa préférence, et les personnes honorables qu'elle chargea de plaider sa cause ne pouvaient manquer de la gagner. Ce furent le P. Jean de Loranzana, le questeur royal Gonsalve de la Massa et son épouse Marie de Usateguy. Ces trois amis de notre sainte furent voir sa mère, le jour de la Purification, et

la supplièrent de trouver bon que sa fille se fît faire une petite cellule et n'y reçût personne sans la permission de son confesseur. Cette femme qui, jusque-là, avait opposé à ce pieux dessein une résistance inflexible, accorda ce qu'on lui demandait sans faire une objection, sans demander de temps pour y réfléchir, sans chercher à retarder le moins du monde cette entreprise. C'est ainsi que la divine Marie vérifia le signe prophétique en faisant voir que Jésus tenait le cœur de la mère sous sa puissance comme le chapelet de la fille dans sa main.

Je laisse à penser combien cette permission la rendit heureuse. Je doute que le vieillard Siméon fut plus joyeux, lorsqu'il reçut une réponse favorable au désir qu'il avait de ne pas mourir sans avoir vu son Sauveur. La jeune vierge, en effet, se voyait dans une situation à peu près semblable. Encore quelques jours et elle allait entrer dans sa chère retraite, où elle jouirait désormais des chastes embrassements de son divin Epoux, qui appelle ses amantes dans la solitude pour leur parler au cœur. Le jour lui parut long, car il était trop tard pour mettre la main à l'œuvre Les ouvriers furent mandés pour le lendemain, et quand le soleil se coucha, son ermitage était achevé. Elle s'empressa de le meubler, et la chose fut bientôt faite; car la pauvreté présida à sa pa-

rure. Les planches qui lui servaient de lit, un siége, une petite table et quelques images en firent tout l'ameublement. Jamais peut-être habitation ne fut plus étroite et plus humble que cette cellule. Elle avait cinq pieds de long sur quatre pieds de large ; et sans un rayon de lumière que laissait entrer une petite fenêtre, on l'eût prise assurément pour un tombeau. Son confesseur, dans la première visite qu'il lui fit s'étant récrié sur l'exiguité de cette demeure, la sainte répondit en souriant : Vous vous trompez, mon père : elle est tout aussi grande qu'il le faut pour mon Epoux céleste et pour moi, et je vous assure que nous y serons commodément.

Heureuse dans cet ermitage, qu'elle n'eût pas échangé pour le plus beau palais du monde, Rose ne pense plus qu'à y vivre de telle sorte qu'aucune partie de son temps ne s'échappât sans fruit. Toutes les heures du jour étaient partagées entre le travail des mains et le saint exercice de la prière, et la meilleure partie des nuits était consacrée à la contemplation. Une femme d'une haute sainteté, élevée elle-même à la lumière contemplative, la vit une fois sous la forme d'une étoile dont les rayons pénétraient les murailles de sa cellule et répandaient au loin leur douce clarté. Cette vision me rappelle un des goûts spirituels de cette sainte fille que plusieurs personnes re-

marquèrent pendant sa vie, et dont ils ont rendu témoignage après sa mort. L'aspect d'un ciel serein était pour elle un délicieux spectacle, surtout pendant la nuit. Quoiqu'elle n'eût aucune notion de l'astronomie, il n'était pas rare de la voir appliquée, pendant plusieurs heures, à contempler les astres avec une attention si douce que son corps demeurait dans une complète immobilité. Elle avouait que cette contemplation prolongée réjouissait et nourrissait délicieusement son âme. Aussi la recommandait-elle aux âmes spirituelles comme un des plus puissants moyens de s'élever et de s'unir à Dieu.

Ceux qui connaissaient son attrait pour visiter Jésus-Christ dans ses temples et assister au saint Sacrifice, étaient tout surpris de ne plus l'y voir paraître que dans les jours où le précepte lui en faisait un devoir. Cette prédilection pour sa solitude leur semblait singulière et leur faisait craindre qu'elle ne fût dupe d'une dangereuse illusion. Comment se fait-il, lui demanda-t-on un jour, que vous vous priviez volontairement de la consolation et des grâces attachées au saint Sacrifice? Autrefois on vous y voyait tous les jours : maintenant vous n'y paraissez plus que les dimanches. N'est-ce point préférer vos jouissances au contentement que vous pourriez donner à Jésus-Christ? Il aime à voir au pied de son autel les âmes qui lui sont

chères, et le sacrifice d'une heure de solitude, chaque jour, suffirait pour lui donner cette satisfaction. Ce n'est pas, répondit la servante de Dieu, par attachement à ma retraite que je ne vais plus à la messe pendant la semaine : c'est que mes confesseurs ne veulent pas que j'y aille sans ma mère, et que ses occupations l'empêchent de sortir. Du reste, la divine bonté me fait voir et entendre chaque jour plusieurs messes, sans quitter mon ermitage. Ses interlocuteurs étonnés, ayant désiré savoir comment cela se faisait, elle leur dit que, par un effet de la puissance divine, elle se trouvait présente, d'une manière inexplicable, à toutes les messes qui se disaient, tantôt dans l'église du Saint-Esprit voisine de sa demeure, tantôt dans celle de Saint-Augustin qui en était fort éloignée, ajoutant que sa présence corporelle n'eût pas été plus satisfaisante. Je n'ai pas besoin de dire quelle consolation apportait à cette vierge récluse une si étonnante et si douce faveur.

Dieu lui donna une autre preuve encore des soins attentifs de sa providence sur elle. Parmi les moucherons malfaisants qui exercent la patience de l'homme, il n'en est point peut-être de plus insupportables que les cousins, tant par leurs piqûres douloureuses que par le son bruyant de leurs ailes, qui seul suffirait pour interrompre

son sommeil. Or, le territoire de Lima fourmille de ces insectes, surtout dans les lieux humides ou couverts de feuillage. L'endroit où la servante de Dieu avait bâti son ermitage ayant ce double inconvénient, ces hôtes désagréables s'y trouvaient en nombre infini, principalement au milieu du jour et aux approches des ténèbres, leur instinct les portant à fuir, comme choses funestes, et la chaleur brûlante et la rosée de la nuit. Les murs de sa chaumière en étaient tout couverts. Sa petite fenêtre en était pleine ; cependant, chose admirable! jamais un seul ne pénétra dans l'intérieur, Dieu ne voulant pas permettre qu'ils la troublassent dans ses oraisons.

Or, ce miracle n'avait lieu que pour elle. Lorsque sa mère venait la visiter; lorsque son confesseur ou d'autres personnes pieuses se tenaient à sa porte, pour jouir de ses célestes entretiens, ils étaient sur-le-champ assaillis par ces insectes qui ne leur laissaient pas un moment de repos. Il fallait défendre continuellement leurs mains et leur visage, et, pour peu qu'ils s'oubliassent, ils étaient piqués jusqu'au sang. Sous cette plaie d'Egypte vraiment insupportable, ils admiraient l'immobilité de la jeune vierge; mais quelle fut leur surprise lorsqu'ils remarquèrent que ses mains et son visage ne portaient aucun stigmate des blessures que font ces moucherons. Quel-

qu'un en faisant un jour publiquement la remarque, la vierge sourit et répondit agréablement : « En prenant possession de ce domicile, » j'ai compris qu'il fallait vivre en bonne intelli- » gence avec mes voisins. J'ai donc fait avec eux » un traité de paix et d'alliance auquel nous de- » meurons réciproquement fidèles. Ils ne cher- » chent point à me nuire, et moi je ne leur fais » aucun mal. Ils se mettent à couvert sous mon » toit, quand ils veulent, et en retour de ce ser- » vice, ils accompagnent du son de leurs ailes » les cantiques que je chante à la louange du » Seigneur. »

Il en était réellement ainsi. « Allons, mes » amis, leur disait-elle le matin en ouvrant sa » porte et sa fenêtre, chantons ensemble les » louanges du Tout-Puissant. » Aussitôt, comme s'ils eussent été doués d'intelligence, ils se mettaient à voler et faisaient entendre le murmure de leurs ailes pendant tout le temps qu'elle chantait; ensuite ils s'en allaient chercher leur nourriture. Lorsque le soir les ramenait sous son toit hospitalier, elle leur demandait un nouveau concert qui ne se aisait pas attendre et cessait aussitôt que la sai te leur disait de prendre leur repos. Tel était l'e npire de l'homme innocent sur les créatures dépourvues d'intelligence, empire que nos péchés nous ont fait perdre, mais que Dieu

rend parfois à une éminente sainteté. Or, c'était à ce titre que Rose jouissait de ce privilége, de sorte qu'elle était dans son ermitage comme dans un paradis.

La sœur Catherine de Sainte-Marie, religieuse du tiers-ordre de Saint-Dominique, visitait quelquefois notre sainte dans sa solitude, où les cousins ne manquaient pas de l'assaillir. Un jour que leurs importunités l'excitaient à l'impatience, un de ces moucherons l'ayant piquée, elle l'écrasa sous sa main. « Que faites-vous donc, » ma très-chère sœur, lui dit Rose étonnée? » Eh quoi! vous tuez mes hôtes! Ce n'est pas » là, reprit Catherine, le nom qui leur convient, » car ce sont des ennemis. Celui que je viens » de détruire se nourrissait de mon sang : fallait- » il donc le laisser faire? Et pourquoi pas, lui » dit la sainte? Pouvons-nous refuser quelques » gouttes de sang à ce petit insecte dont le créa- » teur nous nourrit si souvent du sien? Ne tuez » donc plus mes cousins dans la suite, et je vous » promets qu'ils ne vous nuiront pas plus qu'à » moi. » Cette promesse eut en effet son exécution; car depuis lors aucun de ces moucherons ne piqua la sœur Catherine. Il arriva à peu près la même chose à la sœur Françoise de Montoya, pendant qu'elle s'entretenait saintement avec la jeune vierge, s'étant vue tout à coup entourée de

ces insectes, elle fit un signe d'effroi. « Ne craignez point, ma sœur, lui dit Rose, vous en serez quitte aujourd'hui pour trois piqûres qui vous seront faites en l'honneur de la Sainte-Trinité, et désormais vous jouirez de la paix que me gardent ces petites bêtes. » La prédiction eut son accomplissement. Trois cousins la piquèrent, et depuis lors ces insectes ne lui firent plus aucun mal.

Ayant dû quitter son ermitage trois ans avant sa mort, elle conserva ce goût de solitude dans la maison de Gonzalve le questeur. Elle se fit dans le grenier un petit retranchement avec des planches où elle passait les jours entiers et la plus grande partie des nuits, seule avec Dieu et tout occupée de la prière. Aucun visiteur ne pouvait pénétrer dans son sanctuaire, tant elle prenait soin d'en obstruer les abords ; et elle n'en sortait que pour aller passer quelques jours, de loin en loin, dans son ancienne chaumière. La solitude était tout son bonheur. Pourquoi faut-il que je sois femme, disait-elle quelquefois aux personnes honorées de sa confiance? Ah ! si j'étais homme, il y a long-temps que, laissant là Lima et tous les lieux habites, j'aurais été chercher dans les montagnes une grotte où je vivrais heureuse seule avec Dieu seul. On ne pouvait lui faire plus de plaisir qu'en parlant des solitaires de l'Egypte. Il suffisait

de prononcer devant elle les noms de Thébaïde et de Nitrie pour enflammer ses désirs et la faire soupirer de regret. Dieu approuvait sans doute cette préparation de son cœur ; car c'était par amour pour lui qu'elle eût voulu briser tout commerce avec les créatures ; mais il ne l'appelait point à marcher dans cette voie autrement qu'elle ne le faisait.



## CHAPITRE X.

**Son admirable alliance avec Jésus Christ à l'exemple de sainte Catherine de Sienne.**

---

Rose avait lu dans la vie de sainte Catherine de Sienne le mariage de cette vierge séraphique avec Jésus-Christ, et depuis lors elle désirait ardemment obtenir une semblable grâce, sans oser toutefois y prétendre, tant elle était persuadée de son indignité. Il est vrai qu'il faut de grandes vertus pour mériter une faveur si rare. Mais elle les possédait ces vertus qui disposent prochainement aux noces de l'Agneau et constituent la dot des épouses du Tout-Puissant. Son humilité était profonde et sa pureté vraiment admirable. Nous avons parlé plus haut de son humilité. Disons ici ce que ses confesseurs pensaient de sa pureté vir-

ginale. Onze d'entre eux avaient reçu la confession de toute sa vie. Tous déposèrent d'une voix unanime, et sous la foi du serment, qu'elle n'avait jamais commis contre cette belle vertu une seule faute vénielle. En conséquence, l'Epoux des vierges voulut s'unir à elle de cette manière merveilleuse que nous admirons dans sainte Catherine de Sienne et quelques âmes éminemment privilégiées. Mais cette grande faveur lui fut annoncée d'avance par plusieurs prodiges.

Elle était toute jeune encore lorsqu'un papillon blanc et noir vint lui annoncer, d'une manière mystérieuse, son heureuse destinée. Un jour qu'elle travaillait à la maison, entourée de quelques-unes de ses compagnes, cet insecte descend sur elle, voltige quelques temps à sa gauche et finit par se poser sur son cœur. Après y avoir demeuré quelques instants dans une activité continuelle, il s'envole, laissant sur la robe de la jeune vierge un cœur parfaitement formé. Toutes les personnes présentes remarquèrent avec surprise cette peinture mystérieuse, mais sans en comprendre la signification. Rose ne la comprit pas davantage. Seulement elle entendait comme une voix qui lui disait intérieurement : Ma fille, donne-moi ton cœur. Après avoir pris l'habit de sainte Catherine de Sienne, elle eut une vision qui l'éclaira davantage, sans lui découvrir pourtant

la grâce que Dieu lui réservait. Pendant son sommeil elle vit près d'elle un homme d'une beauté si admirable qu'elle le prit pour un habitant du ciel. Elle eut même la pensée que ce pouvait être Jésus-Christ ; mais une chose mit obstacle à sa foi, c'est qu'il était vêtu comme un lapidaire. C'était bien lui cependant que son amour faisait descendre pour contracter avec elle un mariage spirituel. Rose, à qui nulle autre alliance n'avait jamais plu, même en songe, avait toujours désiré celle-là comme ce qui pouvait lui arriver de plus heureux. Quelle fut donc sa joie à la proposition qu'il lui en fit ? Son consentement ne se fit pas attendre, et ce noble contrat fut passé à l'instant. Jusque-là la jeune vierge avait vécu chez ses parents dont son travail soutenait l'existence ; mais son Epoux ne voulut plus permettre cette communauté de domicile. Il est écrit, lui dit-il, que la femme quittera son père et sa mère pour s'attacher à son mari. Je veux user de ce droit que me donne le mariage ; mais soyez sans crainte ; je me charge de prendre soin des auteurs de vos jours et de fournir à tous leurs besoins. Ensuite, lui ayant remis plusieurs pierres précieuses, en lui recommandant de les tailler et de les polir, il la quitta, pour faire un voyage qu'il lui dit être nécessaire ; mais avec promesse de revenir bientôt.

Il revint en effet beaucoup plus tôt qu'elle ne l'attendait, et avant qu'elle eût pu terminer l'ouvrage. Alors sa confusion fut grande et elle n'omit rien pour excuser son retard, alléguant les besoins de sa famille auxquels il lui fallait subvenir, et la difficulté d'un travail dont elle n'avait pas l'habitude. Il est bien dur, ajouta-t-elle, pour de faibles mains accoutumées à manier l'aiguille et le fuseau! Jésus sourit à cette dernière excuse, et lui dit: « Ne croyez pas, ma bien-aimée, être la » seule femme que j'occupe à cette opération » pénible. » Ensuite, ouvrant la porte d'une chambre voisine exactement fermée, il lui fit voir un vaste atelier rempli de jeunes vierges qui entraient des blocs de marbres et de porphyre tirés de la carrière et les travaillaient avec la scie et le marteau, amollissant leur dureté par l'abondance de leurs sueurs et de leurs larmes. Une autre chose singulière vint accroître son étonnement; c'est que ces vierges, au lieu d'être vêtues d'habits grossiers et malpropres, étaient parées comme pour prendre part à un festin. Rose, étonnée de ce qu'elle voyait, le fut bien davantage encore, lorsque, approchant pour voir leurs ouvrages, elle s'aperçut qu'il ne manquait rien à leur perfection. Après avoir tout examiné avec une surprise mêlée d'admiration, ayant par hasard abaissé ses regards sur elle-même, elle se vit couverte d'une parure

semblable à celles de ces jeunes vierges, ce qui lui fit comprendre que son Epoux l'associait à leurs travaux. Cette vision fut pour elle un foyer de lumières spirituelles, ainsi que nous le verrons dans la suite. Mais continuons l'histoire de son alliance avec Jésus-Christ que nous avons commencée.

Le dimanche des Rameaux, après la bénédiction des palmes, les sacristains, s'étant répandus dans l'église pour les distribuer au peuple, en donnèrent à tout le monde; Rose seule fut oubliée; je dis oubliée, car ces religieux la vénéraient trop pour lui faire subir une exception humiliante. Ce fut sans doute un effet de leur précipitation, ou plutôt d'un dessein particulier de la Providence sur elle. Quoi qu'il en soit, la sainte fille, à qui cette privation n'était jamais arrivée, craignit de se l'être attirée par quelque faute dont sa conscience ne lui rendait pas compte; car c'est le propre des âmes délicates d'attribuer tout ce qui leur arrive de fâcheux à leurs infidélités. Cependant elle prit place dans la procession et la suivit toute triste et toute honteuse. A son retour dans l'église, elle courut se renfermer dans sa chapelle du Saint-Rosaire, et se voilant le visage de ses mains, répandit un torrent de pleurs sur ce qui avait pu lui attirer ce châtiment. Ensuite, jetant les yeux sur l'image de l'auguste Marie, aux

pieds de laquelle elle était prosternée, et croyant voir que cette divine Mère avait un air plus gracieux que de coutume, elle reprit courage, et alors, joyeuse de ce qui l'avait si fort contristée, elle lui dit : « A Dieu ne plaise, ô ma Mère !
» que je regrette plus long-temps une palme qui
» m'eût été donnée par une main mortelle !
» N'est-ce pas vous qui êtes ce palmier magnifi-
» que qui décore le désert de Cadès ? Eh bien,
» vous me donnerez un de vos rameaux, et ja-
» mais il ne se flétrira. »

A ces mots, elle vit la Reine du ciel abaisser ses regards, avec un visage joyeux, sur l'Enfant Jésus qu'elle tenait dans ses bras, puis la regarder elle-même avec un doux sourire. Le divin Enfant en fit autant, ce qui lui causa un transport d'amour extraordinaire accompagné d'une indicible consolation. Tout cela se passait en silence; mais Jésus le rompit bientôt en disant :
» Rose de mon cœur, soyez pour toujours mon
» épouse fidèle. » Rose, toute hors d'elle-même, mais sans que la joie qui l'inondait lui fît oublier son néant, répondit : « Je suis la servante du
» Seigneur; que dis-je ? je suis votre esclave, ô
» Dieu de majesté éternelle ! Oui, mon cœur
» me le dit, je suis à vous et serai toujours à vous. »
Elle voulait en dire davantage; mais son amour enfant, incapable de parler, ne faisait plus que

balbutier. Alors la divine Marie, prenant la parole, lui dit : « Voyez, ma fille, le rare honneur
» que Jésus a daigné vous faire, en vous prenant
» pour épouse d'une manière si aimable et si
» merveilleuse. Pouvait-il mieux vous prouver la
» grandeur de son amour? » Rose, accablée pour ainsi dire de bonheur, apprit par expérience la vérité de cette parole : « Quoique l'a-
» mour soit de feu, son poids n'est pas trop
» léger. »

Pour ne pas perdre un seul instant le souvenir d'un si grand bienfait, elle forma le dessein de se faire faire un anneau nuptial dont la vue lui en rappelât perpétuellement la mémoire, et s'empressa de l'exécuter. A peine, en effet, rentrée dans sa maison, au sortir de l'église, elle prit à part son frère et lui communiqua son désir, mais sans lui rien dire de la merveille qui l'avait fait naître. Ce bon frère, entrant aussitôt dans ses vues, prit la mesure de son doigt et dessina l'anneau sur un papier, l'ornant d'une tête sur laquelle il écrivit le nom de Jésus. Il ne s'agissait plus que de convenir de l'inscription intérieure sur laquelle Rose le consultait par son regard. Sa décision ne se fit pas attendre. Il reprit la plume et traça ces mots : « *Rosa cordis mei, tu mihi*
» *sponsa esto :* Rose de mon cœur, sois mon
» épouse. » Je laisse à penser quel fut l'étonnement

de cette sainte fille en voyant son frère exprimer la merveille qui venait de se passer, sans la connaître, et cela par les paroles mêmes de son Epoux. Elle n'en fit rien paraître; mais son cœur tressaillit de joie en voyant cette nouvelle bonté de ce divin Maître.

Ayant reçu cet anneau si cher, dans les premiers jours de la semaine sainte, elle le porta au prêtre sacristain, et le pria de le déposer dans le tombeau où le Sauveur allait être renfermé, pendant trois jours, selon l'usage. Cette faveur, qui aujourd'hui serait refusée, comme contraire aux règles, lui fut accordée, et véritablement elle méritait de l'être, à cause de l'intention qui la lui faisait demander. Que prétendait-elle en effet par cette action, sinon protester que son amour n'était pas mort avec son Epoux; qu'elle ne regardait pas ses liens comme brisés par un coup qui rompt toutes les autres alliances, et qu'elle voulait être son épouse jusque dans le sépulcre? Cet anneau lui ayant été rendu le saint jour de Pâques, elle courut toute joyeuse aux pieds de la divine Marie, et le mit à son doigt, mais si secrètement que sa mère, qui était près d'elle, ne s'aperçut de rien, malgré son extrême attention à tout ce que faisait sa fille.

Cet anneau, après la mort de notre sainte, échut en héritage à la femme du questeur dont nous avons

parlé plus haut. Un religieux d'une éminente vertu, l'ayant un jour mis à son doigt, tant par vénération pour la servante de Dieu, que par confiance en son patronage, ces pieux sentiments furent bien récompensés ; car ils lui valurent sur-le-champ des effets de grâce aussi puissants que doux et délicats, des lumières extraordinaires et de telles ardeurs d'esprit, que son âme semblait se liquéfier. Ce saint homme, ne se possédant plus, décéla ce qui se passait dans son intérieur en laissant échapper ces brûlantes paroles : « Béni soit » Dieu qui se montre si admirable dans sa Rose ! » Louanges à l'auguste Trinité dont le trône est » entouré de tant d'esprits glorieux parmi lesquels Rose occupe un rang si honorable ! O » Rose bien-aimée et préférée à tant d'autres ! » ô Rose épouse de l'Agneau immaculé, que » vous êtes grande, sublime, glorieuse ! de » quelle splendeur je vous vois briller dans la » triomphante armée des vierges ! » Il ajouta plusieurs autres choses semblables que son âme trop pleine ne pouvait retenir : mais sa dévotion, qui rendait son cœur si actif et sa louange si diserte, avait tellement lié son corps, qu'il ne pouvait ni remuer ses membres, ni quitter la place où il se trouvait. Sa main droite, dépositaire du précieux anneau, était comme clouée sur le bras droit de son siége, et la gauche qu'il avait posée sur

son cœur, pour en modérer les palpitations causées par une joie saintement excessive, semblait y être attachée par des liens qu'il ne pouvait rompre. Plusieurs fois il essaya de remuer ses membres et de changer de lieu, mais sans pouvoir y réussir.

La femme du questeur, après avoir joui longtemps de ce pieux spectacle, appela son mari, comme pour lui faire saluer ce religieux qui lui était fort cher. Gonzalve fut d'abord surpris de voir qu'il ne se levait pas pour répondre à sa politesse, mais il reconnut bientôt qu'il ne pouvait se remuer. Le saint homme, honteux de son incivilité involontaire, essaya de s'excuser, mais en vain : il ne put que balbutier quelques mots inintelligibles, et retombant aussitôt sur les louanges de Dieu et celles de sa servante dont l'anneau lui causait ce transport, il s'écria : « O » quel amour! ô quelles flammes! ô quelles ar- » deurs! Comme elles se répandent suavement » dans mon âme! comme elles s'insinuent déli- » cieusement jusque dans la moelle de mes os! » O feux du divin amour! ô délices célestes! ô » liens puissants de mon âme embrasée! ô nœuds » agréables! » Gonzalve, que ce spectacle pénétrait d'admiration et de piété, lui ayant offert de le délivrer de cet anneau qui causait à la fois et sa joie et sa peine, il essaya de s'en défaire lui-

même ; mais ne pouvant ni ouvrir la main, ni desserrer les doigts, il accepta le service qui lui était offert. Gonzalve, saisissant son bras pour le dresser, le trouva inflexible, et sa main droite était couverte d'une sueur froide comme celle d'un homme qui va mourir. Il fallut beaucoup de temps et de grands efforts pour en ôter l'anneau qui la rendait immobile. Il ne fallut pas un travail moindre pour détacher la main gauche posée sur son cœur. Mais, cela fait, ses joies cessèrent, ses membres reprirent leur mobilité, et il put facilement se lever de son siége ; alors, épuisé de fatigue, il prit congé de ses respectables amis, en leur recommandant le silence, et se retira.



## CHAPITRE XI.

Son oraison perpétuelle et son union intime avec Dieu.

---

Si quelqu'un, a dit l'Apôtre, demeure » attaché au Seigneur, il est un » même esprit avec lui (1re *aux* » *Cor.*, 6). » On peut conjecturer de là à quel sublime degré de l'union divine devait être arrivée cette sainte fille qu'une oraison continuelle tenait attachée à Dieu seul. Dès sa plus tendre enfance l'Esprit-Saint lui avait rendu cette pratique familière, et elle s'en occupait avec tant de ferveur, que son imagination, même en songe, avait peine à la distraire à d'autres objets. Souvent en effet, pendant son sommeil, on l'entendait exprimer tout ce qui constitue ce saint exercice. La vertu de religion croissait en elle

avec l'âge, et son esprit s'élevait d'autant plus vers Dieu que sa taille s'élançait davantage vers le ciel, comme si cette double croissance eût été le produit d'une même cause. Dès l'âge de douze ans, elle était parvenue à cet état d'oraison que l'on nomme oraison d'union ; c'est-à-dire qu'elle débutait par où les âmes les plus privilégiées finissent. Son oraison régulière ne durait pas moins de douze heures par jour, et le reste du temps elle se tenait tellement unie à Dieu, qu'on peut dire qu'elle ne perdait pas de vue, un seul instant, sa divine présence. En travaillant, en prenant ses repas, en lisant, en se promenant, dans le jardin comme dans l'église, dehors comme dans la maison, dans les places publiques comme dans sa chambre, elle voyait cette Majesté tout aimable que les anges adorent et dont le soleil et la lune admirent la beauté. Ce qu'il y avait en cela de plus admirable, c'est que cette occupation de ses puissances intérieures avait lieu sans une abstraction notable de ses sens. Ainsi, tout en parlant à Dieu au-dedans d'elle-même, elle réglait les affaires domestiques, répondait à propos aux questions qu'on lui faisait, conversait d'une manière facile, et agissait avec la dextérité, l'attention et la promptitude que mettent à leurs opérations extérieures ceux qui ne pensent pas à autre chose qu'à ce qu'ils font.

A ce don, déjà si précieux, Dieu en ajouta un autre également admirable. Je veux parler de l'empire qu'elle exerçait sur ses sens, à un tel point, que les objets extérieurs ne pouvaient la distraire. A l'église par exemple, retirée dans un angle, elle demeurait plusieurs heures, les yeux fixés sur l'autel, sans faire la moindre attention à ceux qui circulaient devant elle, sans que le bruit de la foule troublât le moins du monde sa contemplation. Si quelques insectes ou la poussière poussée par le vent venaient droit à son visage, elle ne fermait pas les paupières ni ne détournait la tête, en sorte qu'on eût dit qu'elle avait perdu la vue. On n'admirait pas moins l'immobilité de son corps pendant la prière. La posture qu'elle avait prise en commençant son oraison, elle la gardait jusqu'au bout, quoique cet exercice durât plusieurs heures, quelquefois même une journée entière. Il lui arrivait assez souvent de s'enfermer dans son oratoire depuis le jeudi matin jusqu'au samedi soir. Or, elle avait prié la femme du questeur de ne l'appeler pour aucune raison quelconque. Celle-ci lui ayant demandé une fois la cause de cette recommandation, elle répondit avec simplicité qu'immobile, pendant tout ce temps sur ses genoux, il lui était impossible de se lever pour ouvrir sa porte.

Elle employait régulièrement trois heures par

jour à rendre grâces à Dieu ; savoir : une heure le matin, une à midi et l'autre le soir. Voici comment elle s'occupait dans ces exercices. Après avoir parcouru dans sa mémoire, avec une tendre affection, les bienfaits qu'elle avait reçus de Dieu, elle admirait comment cet être si grand pouvait porter tant d'intérêt à une si chétive créature. Ensuite elle adorait sa libéralité prodigue de tant de grâces et de dons si variés et si précieux. Elle imagina aussi une pratique de dévotion sublime et lumineuse dans laquelle, se ressouvenant des glorieux attributs de Dieu, elle rendait à chacun le culte de Latrie. Voulant honorer aussi toutes les épithètes qui conviennent à la divinité, et craignant de se tromper en s'en rapportant à son jugement propre, elle prie un pieux et savant jésuite de lui en faire un relevé dans les livres saints. Il lui en fit effectivement une liste assez longue ; mais son amour insatiable trouva que c'était trop peu. En conséquence, elle mit à l'œuvre le P. Jean de Lorenzana qui lui fournit un tel supplément de ces précieux adjectifs, qu'elle en eut jusqu'à cent cinquante. Alors elle en fit un rosaire dont elle terminait chaque dizaine par un *Gloria Patri*, etc. Cette sainte fille affirmait que cette formule de prières terrorifiait les démons. Or, puisqu'elle l'affirmait, on peut croire qu'elle le savait par expérience. A force de répéter ces

noms sacrés, elle finit par les savoir par cœur, et depuis lors elle en fit un tel usage, qu'elle ne faisait plus un point d'aiguille sans en prononcer un intérieurement.

Son esprit d'oraison prenant sans cesse de nouveaux accroissements, elle en vint à ne plus pouvoir converser sans parler de Dieu; mais elle le faisait avec une adresse singulière. Un jour, par exemple, quelqu'un entrant avec elle dans son jardin, se mit à en exalter la beauté. Il est effectivement fort beau, répondit-elle; cependant je prie Dieu d'en multiplier les fleurs; en disant cela, elle pensait au jardin de son âme qu'elle eût voulu voir embelli par l'éclat de toutes les vertus. C'est ainsi que, par une phrase équivoque, elle trouvait le moyen de converser avec la créature sans interrompre ses entretiens avec le Créateur. Cela lui était habituel, et les personnes qui vivaient dans son intimité, admiraient la facilité avec laquelle elle trouvait de ces mots à double sens en toutes sortes de matières.

Un jour, étant revenue de l'église accablée de fatigue, elle voulut se faire un potage pour réparer ses forces épuisées. Elle descendit donc au jardin afin d'y prendre du bois pour allumer le feu qui lui était nécessaire. Alors un oiseau s'étant mis à chanter, elle s'arrêta pour l'écouter avec la pensée qu'il chantait au Seigneur un

hymne de louanges. Pendant qu'il modulait et variait agréablement les sons de sa douce voix, elle fit une réflexion qui la fit rougir et l'indigna en quelque sorte contre elle-même. « Eh quoi! » se dit-elle intérieurement, ce petit être privé » de raison, pour louer son Créateur et le mien, » oublie de chercher sa pâture; et moi, au lieu » de l'imiter, j'irai me préparer un aliment! Ce » qu'il a reçu de son Créateur est fort peu de » chose, et il ne se lasse pas de publier ses louan- » ges; et moi j'oublierais de lui payer la dette » de ma reconnaissance pour tous les bienfaits » dont il m'a comblée! Non, certes, il n'en sera » pas de la sorte; louons Dieu maintenant, nous » déjeûnerons une autre fois! » Oh! que le temps passe vite avec le Seigneur, quand on l'aime! Cette sainte fille croyait avoir donné un demi-quart d'heure au chant de cet oiseau et à ses propres réflexions, et plusieurs heures s'étaient écoulées dans cette occupation édifiante; mais sa dévotion ne se borna pas là. Rentrant au-dedans d'elle-même, elle se mit à louer Dieu avec une ferveur dont l'effet fut une extase qui dura jusqu'au soir.

Rose se trouvait trop bien du saint exercice de l'oraison pour ne pas chercher à l'inculquer aux autres. Elle entreprit d'abord de le faire adopter par son frère Fernand, en l'assurant

qu'avec peu de travail il en retirerait des fruits inestimables. Fernand ne douta pas des avantages de cette sainte pratique ; mais il ne la crut pas aussi facile que sa sœur le lui promettait. Je ne sais, lui dit-il, si vous êtes persuadée que l'oraison soit facile, ou si vous voulez seulement me le persuader ; quant à moi, je ne vois dans vos assertions à ce sujet que des hyperboles de femme. Rose ne se laissa pas décourager par cette incrédulité ; elle l'instruisit des méthodes d'une oraison régulière, et lui apprit à en conserver l'esprit au milieu des occupations de la vie. Les livres qui traitaient de cette matière faisaient ses délices ; mais celui du P. Louis de Grenade avait sa prédilection ; elle ne laissait pas passer un seul jour sans en lire quelque chose, et ne perdait pas une occasion de le recommander aux personnes qui l'approchaient. Par suite du même zèle, elle suppliait les confesseurs de ne rien négliger pour engager leurs pénitents à la pratique de l'oraison mentale. Cet exercice, leur disait-elle, est la grande pharmacie où se trouvent les antidotes à tous les péchés. Rien n'est plus propre assurément à purifier les âmes et à guérir leurs blessures ; c'est le cabinet où l'Epoux tient en réserve ses parfums et le cellier qui contient ses vins le plus précieux. Non contente de faire entrer les confesseurs dans son dessein, elle ne négligeait

aucune occasion de le recommander aux distributeurs de la sainte parole. Oh! de grâce, leur disait-elle, veuillez exhorter vos auditeurs au saint exercice de la méditation, leur en expliquer les méthodes, et employer toutes les ressources de votre éloquence à les convaincre de son excellence, de ses avantages et des délices spirituelles qu'elle sait si bien procurer. Vous ne sauriez rendre un plus grand service aux âmes et procurer à Dieu une plus grande satisfaction.

La récitation du saint Rosaire était aussi une de ses dévotions particulières qu'elle cherchait à populariser par toutes sortes de moyens : mais elle voulait que cette récitation se fît selon la forme prescrite par saint Dominique, en conséquence des enseignements qu'il avait reçus, à ce sujet, de la Reine des cieux. Tout le monde connaît cette pieuse méthode, qui consiste à rattacher aux quinze dizaines du Rosaire quinze circonstances du mystère de notre rédemption, dont cinq joyeuses, cinq douloureuses et cinq glorieuses. Sa prédilection pour cette pratique dévote venait, comme elle l'a dit elle-même, de ce que le saint Rosaire, ainsi récité, unit la prière mentale à la prière vocale, et renferme tout ce qui constitue une bonne oraison, je veux dire, outre la méditation, par la mémoire et l'entendement, les affections de la volonté, les demandes, les louan-

ges et les actions des grâces. Par suite de cette dévotion si louable, elle portait continuellement à son bras un petit Rosaire dont elle se servait, sans que l'on s'en aperçût, même au milieu des conversations. Il serait difficile de dire combien de personnes de tout âge, de tout état et des deux sexes adoptèrent ce pieux exercice, gagnées par son exemple et ses exhortations.

Son amour pour l'oraison lui en avait fait contracter une telle habitude, que les moindres objets lui en fournissaient la matière : une plante, une fleur, un brin d'herbe, un insecte, une pierre, un morceau de bois sec, suffisait pour élever son esprit à Dieu, embraser son cœur et lui suggérer les plus vives affections de louanges, d'adoration et d'actions de grâces. Ceci donna lieu à un fait inouï que je ne saurais passer sous silence. Cette sainte fille, sortant un jour de la maison, avant le lever du soleil, selon sa coutume, pour se rendre à son ermitage, dit en ouvrant la porte du jardin : « Arbres, plantes, » herbes, fleurs, productions de la terre de toute » espèce, bénissez votre Créateur! » Ce zèle amoureux plut au Seigneur qui en manifesta sur-le-champ sa satisfaction par un insigne prodige. Toutes ces créatures insensibles s'agitent et suppléent par leurs mouvements à la voix qui leur manquait; vous eussiez vu les arbres pousser

leurs branches les unes contre les autres, faire choquer leurs rameaux et leurs feuilles, comme s'ils eussent voulu en tirer des sons harmonieux; les légumes, les fleurs et les fruits formaient comme une danse joyeuse, et les arbustes courbaient leurs tiges jusqu'à terre comme pour adorer leur Créateur. Cette merveille se renouvela ensuite plusieurs fois, et, dans une de ces occasions où elle avait auprès d'elle une de ses compagnes, celle-ci ayant poussé un cri d'admiration, la sainte lui dit : « Voyez, ma sœur, si elle mé-
» rite d'être aimée, si elle est digne d'obtenir
» nos adorations, nos louanges et notre culte,
» cette Majesté éternelle que les productions de
» la terre louent comme elles peuvent, et qu'elles
» adorent en se courbant à ses pieds. » Voici encore un fait du même genre :

Dans le carême de l'année 1617, qui fut la dernière de la vie de notre sainte, un petit oiseau venait chaque soir, après le coucher du soleil, se percher sur un arbre devant la fenêtre de sa chambre, et chantait d'une voix sonore, comme pour l'inviter à en faire autant. Rose, docile à cette aimable inspiration, fit en vers un charmant cantique pour provoquer son petit chantre des airs, ou répondre à ses provocations. En voici la traduction à peu près littérale.

Laxa fibras Philomela
Dulce prome canticum :
Pangat hymnum vox anhela,
Collaudamus Dominum.

Tuum lauda Creatorem;
Meum ego salvatorem;
Deum utriusque nostrum,
Collaudabo. Pande rostrum
Pande guttur cantilando;
Alternantes concrepando;
Melos demus vocibus.

L'oiseau, après avoir entendu ce chant, le reprenait d'une voix d'abord très-douce, qu'il élevait ensuite graduellement jusqu'à l'exclamation; le morceau étant achevé, il se taisait pour que la servante de Dieu pût en faire la reprise, ce qu'elle faisait avec des variations admirables et qui tenaient du merveilleux. L'oiseau répondait encore, mais en renchérissant sur le talent de sa maîtresse, et faisant valoir d'une manière surprenante la supériorité de sa voix et toutes les ressources de l'art. Rose, électrisée par la beauté de ce chant et toute hors d'elle-même, recommençait de nouveau; la répétition ne se faisait pas attendre, et toujours l'oiseau trouvait le moyen de donner à sa musique de plus riches ornements; ceci durait une heure entière, après quoi il s'envolait ailleurs pour revenir faire son

office le lendemain. Rose affligée de sa retraite disait, en gémissant, dans son langage poétique :

« *Avicula me deserit, subit succentor meus,*
» *atque semper mecum permanens, sit bene-*
» *dictus Deus.* »



## CHAPITRE XII.

Dieu exerce sa servante par des aridités spirituelles de différentes sortes d'afflictions.

---

Le feu purifie l'or et la tribulation rend le même service à l'homme juste, service inestimable quand il s'agit surtout de refouler l'orgueil auquel des dons sublimes font lever la tête. Paul fut mis à cette épreuve aussi bien que notre sainte; mais Dieu ne se servit pas du même feu pour les purifier. Tandis que l'aiguillon de la chair humiliait le premier, la seconde était en proie à des désolations intérieures excessivement pénibles, qui lui faisaient presque croire que Dieu l'avait abandonnée. Tous deux crièrent vers le ciel afin d'obtenir leur délivrance; et la réponse fut pour l'un comme pour

l'autre : « Ma grâce vous suffit : car la vertu se » perfectionne dans l'infirmité. » Chose étrange! cette sainte fille était arrivée à ce degré d'union où elle est continuelle, et en même temps, elle passait plusieurs heures par jour dans des ténèbres si accablantes qu'il lui semblait être renfermée dans un des cachots du purgatoire ou de l'enfer. Or, ce changement était d'autant plus triste qu'il s'opérait sans aucun intervalle. De la lumière contemplative elle tombait subitement dans un état où il ne reste aucun souvenir de Dieu, aucun goût de son aimable présence, aucun vestige, aucune ombre de consolation. Au milieu de cette profonde obscurité, qui lui dérobait la vue de son Dieu, elle ne se retrouvait plus elle-même, et, en raison de son union, plus Dieu s'éloignait, plus son âme s'éloignait avec lui. Elle se voyait donc séparée de Dieu et, en quelque sorte, d'elle-même, seule dans un désert au milieu d'une nuit épaisse, sans pouvoir discerner si cet état était un songe ou bien une réalité.

Abattue et comme écrasée sous le poids de ces ténèbres, elle ne pouvait ni s'élever aux choses surnaturelles, ni même s'occuper des objets naturels. Son intellect cherchait à retrouver quelque vue de la divinité; mais il ne restait plus une étincelle de lumière. Sa volonté désirait pro-

duire quelque affection amoureuse; mais, engourdie par le froid, elle n'en pouvait venir à bout. Sa mémoire travaillait à se rappeler quelques-unes des faveurs passées, mais sans pouvoir en retracer la plus faible image; elle se souvenait seulement, mais d'une manière confuse, qu'autrefois elle avait connu et aimé son Dieu, dont elle avait ensuite perdu l'amour et la connaissance, en sorte qu'elle ne savait ce qu'il était devenu. Toujours occupée de lui cependant, elle le cherchait dans les créatures, mais sans réussir à l'y reconnaître; alors elle lui criait d'une voix douloureuse : « Mon Dieu, mon Dieu, pour» quoi m'avez-vous délaissée? » Mais cette voix se perdait dans le vide de son âme anéantie, en sorte que ni son Dieu ne lui répondait, ni l'écho même ne répétait ses plaintes douloureuses.

Se repliant alors sur elle-même, elle faisait de nouveaux efforts pour recouvrer sa raison, ranimer sa foi et réchauffer son cœur; mais inutilement : tout sentiment avait disparu, toute lumière était éteinte, et ce qui achevait de la rendre inconsolable, c'est que tout cela lui semblait perdu pour toujours. Dans cette espèce de désespoir elle crut pouvoir trouver un triste soulagement à penser que la mort viendrait bientôt terminer ses peines; car elles lui semblaient de nature à ne pouvoir être supportées long-temps :

mais le souvenir de l'immortalité de son âme vint lui ôter cete dernière ressource. Dans cette extrémité, elle fut tentée de pousser des cris de détresse, afin d'appeler les créatures à son secours; une simple réflexion suffit pour arrêter ce mouvement de nature. Quelle créature, se dit-elle à elle-même, pourrait me tirer de ce labyrinthe sans issue, de cette prison dont les murs sont infranchissables, me consoler dans cette affliction immense que je ne suis pas même capable d'expliquer.

Pendant quinze ans que dura cette épreuve, il ne se passait pas un seul jour sans que l'aimable vierge fût réduite à cet état d'agonie, pendant une heure et plus. Et que l'on ne croie pas qu'elle dût finir par s'y accoutumer : l'habitude, bien loin de diminuer son tourment, ne servit qu'à le lui rendre de plus en plus intolérable; parce que, ne pouvant rendre compte de ses victoires, chaque nouvel assaut lui faisait craindre d'être vaincue; cependant Dieu, pour la soutenir, lui envoyait parfois une petite lueur d'esperance qui lui donnait comme un soupçon que ce supplice ne durerait pas toujours. Ce soulagement se réduisait à bien peu de chose; mais enfin il suffisait pour lui persuader qu'elle était en purgatoire et non en enfer. Toutefois cela ne pouvait la consoler de l'éloignement de son Epoux

dont l'absence lui était insupportable ; et ce qui achevait de briser son cœur, c'est que n'éprouvant aucun sentiment d'amour, elle croyait avoir cessé de l'aimer.

Enfin, cette torture devint si insupportable, que cette sainte fille, accoutumée depuis son enfance à tout souffrir sans se plaindre, pria Dieu de détourner de ses lèvres ce calice amer. Veuillez, Seigneur, lui dit-elle, me délivrer de ce supplice ; j'aime mieux être conduite par les voies ordinaires où marchent vos élus que d'acheter si cher vos faveurs. Elle se trompait sans doute ; mais son erreur était bien excusable. En effet, si une âme a tant de peine à se séparer de son corps, combien plus doit-il lui être pénible de vivre séparée de son Dieu, après avoir vécu avec lui dans une douce union et joui de ses embrassements ineffables. Dieu, dit saint Augustin, est à une âme qui l'aime, ce qu'elle-même est à son corps ; mais elle renoncera bien plus volontiers à animer celui-ci qu'à aimer celui-là. Néanmoins, Rose ayant reconnu que Dieu trouvait son bon plaisir à la voir supporter cette épreuve, elle se soumit en disant : « Que ce ne soit pas ma volonté qui se » fasse, mais la vôtre. » Cette soumission ne la quitta plus désormais, et il y trouva ce double avantage qu'en lui aidant à supporter la peine du jour, elle la préparait à celle du lendemain.

Cependant cette épreuve avait quelque chose de si étrange, de si extraordinaire, que les théologiens les plus habiles ne savaient qu'inventer pour en adoucir les rigueurs. La sainte, au commencement, recourut à plusieurs confesseurs pour leur demander conseil à ce sujet : mais elle eut le désagrément de ne pas même pouvoir se faire comprendre. Ce sont de purs songes, disait l'un ; ce sont des fantômes qui vous obsèdent, disait l'autre : il y en eut qui osèrent lui dire que c'étaient des niaiseries dont elle amusait son imagination ; quelques-uns encore attribuèrent, avec aussi peu de fondement, cette épreuve à un affaiblissement de tête causé par ses jeûnes, ou aux paroxismes d'un tempérament mélancolique et même atrabilaire. Rose, qui savait fort bien que son tempérament n'était pour rien dans cette affaire, gémissait en secret de ne rencontrer personne qui pût comprendre sa maladie et y porter remède ; mais, en cela, elle n'accusait qu'elle-même, persuadée que son ignorance et l'obscurité de son langage étaient les seules causes qui égaraient le jugement de ces docteurs.

Au milieu de ses peines, il lui restait une petite consolation, c'était de penser que sa mère n'en soupçonnait pas même l'existence ; mais elle se trompait. Sa mère s'était aperçue, depuis quel-

que temps, que son visage changeait fréquemment de couleur, qu'elle éprouvait des palpitations, des convulsions nerveuses et des sueurs abondantes ; et son silence à ce sujet lui attira un orage nouveau. « Ma fille, lui dit-elle un jour, » vous souffrez, et cependant vous ne me dites » rien de l'infirmité qui vous tourmente. Ce » n'est rien, ma mère, répondit la servante de » Dieu. C'est quelque chose, ma fille, reprit- » elle, c'est même un mal assez grave, si les » symptômes ne me trompent pas. Dites-moi » franchement quelle est votre souffrance, je » veux la connaître pour y porter remède, et je » vous supplie de me dire ce que vous en sa- » vez. » La jeune fille s'excusant sur ce qu'elle était incapable de rendre compte de ce qui se passait en elle, la mère, réduite à ses conjectures, crut que son mal était une épilepsie, et sur-le-champ elle fit appeler le médecin, qu'elle pria de ne rien négliger pour la guérir. Rose eut beau protester que le médecin allait perdre son temps et sa mère son argent, parce que sa maladie n'était point corporelle, mais spirituelle, elle ne fut point écoutée. Voyant donc l'inutilité de ses réclamations, elle prit le parti de se taire et se soumit aux ordonnances du docteur qui ne devaient servir qu'à la tourmenter en pure perte.

Cependant elle retournait sans cesse à ses mé-

decins spirituels, et, ne pouvant leur expliquer son état, elle cherchait des comparaisons propres à leur en donner une connaissance approximative. N'ayant pu réussir à se faire comprendre, elle finit par leur dire que le tourment du feu lui semblerait peu de chose auprès des peines intérieures qu'elle endurait. Il paraît que cette assertion ne fut pas plus comprise que le reste, tant il est vrai que, pour compatir aux souffrances d'autrui, il faut en avoir fait soi-même l'expérience. Un de ses directeurs crut que cette épreuve ressemblait à celles de saint Antoine, si cruellement tourmenté par les démons; mais il se trompait. La situation de ce grand saint était un combat et non une affliction intérieure; il déployait un courage magnanime et triomphait par la force de son ennemi; tandis que notre sainte était en proie à la douleur et aux alarmes. Son état ressemblait plutôt à celui de saint Augustin, lorsque, recherchant son Dieu, il se vit si loin de lui, et à celui du Roi-Prophète tel que nous le trouvons dépeint dans le neuvième verset du psaume 54, sous les noms de tempête et de pusillanimité d'esprit, ou à celui que désignait emphatiquement l'Apôtre sous le nom d'anathème. Il paraît, d'après l'histoire, que sainte Catherine-de-Sienne et le bienheureux Suson furent éprouvés par une semblable tribulation. Je crois que la comparaison la

plus propre à donner une idée de cette triste situation, serait celle d'une âme scrupuleuse qui se persuade que le ciel est fermé pour elle, que Dieu est devenu son ennemi, et que sa place est déjà marquée au fond des enfers. « Les visions » qui m'apparaissent, disait notre vierge, et » les terreurs que j'éprouve sont si horribles, » qu'elles suffiraient pour m'arracher mille fois » la vie, si Dieu ne me la conservait par des » moyens miraculeux. Il me semble parfois que, » présente au jugement de Dieu, parmi les ré- » prouvés, je vois le Juge souverain lancer sur » nous des regards irrités, et que je l'entends » prononcer ces paroles foudroyantes : « Allez, » maudits, au feu éternel. » Enfin, je puis bien » dire, comme le Roi-Prophète : Les douleurs » de l'enfer m'ont environnée, et je suis prise » dans les filets de la mort. »

Tous ceux qui connaissent bien le cœur de Jésus devineront sans peine les consolations qui durent suivre cette affreuse tempête. C'était pour éprouver son amour qu'il l'avait si profondément affligée : il ne pouvait se dispenser de la combler des bénédictions de sa douceur. L'Ecriture nous donne à ce sujet des assurances formelles : « Quiconque vous sert bien, ô mon Dieu ! » disait le saint homme Tobie, regarde comme » une vérité indubitable qu'après la tempête qui

» l'agite, le calme reviendra, et qu'après lui » avoir fait répandre des larmes vous verserez la » joie dans son cœur. » — « Vos consolations, » Seigneur, disait le Psalmiste, ont inondé mon » âme en proportion de la grandeur de mes » peines. » Les directeurs de la servante de Dieu, bien persuadés de cette vérité, lui demandèrent deux fois ce que son Epoux faisait pour elle en ce genre. L'humble vierge eût bien voulu pouvoir se taire ou détourner adroitement le discours; mais ne pouvant faire ni l'un ni l'autre, elle avoua ingénument les faveurs insignes qui succédaient à ses tristes épreuves. Je les passe ici sous silence, parce qu'elles trouveront plus convenablement leur place dans le chapitre suivant.



## CHAPITRE XIII.

**Son esprit et ses visions sont soumis à un examen sévère.**

---

LA lumière de la grâce, qui l'éclairait depuis ses plus jeunes années, lui donnait une telle assurance de l'attrait divin, qu'elle ne pouvait douter de la rectitude de la voie dans laquelle elle marchait, quoiqu'elle fût d'ailleurs fort extraordinaire. Trop humble cependant pour prétendre imposer sa conviction à ses directeurs, elle se soumit à tous les examens qu'ils jugèrent à propos de lui faire subir en cette matière. Chaque confesseur nouveau auquel elle s'adressait, après avoir perdu le dépositaire de sa confiance, ne manquait pas de lui faire subir un interrogatoire sur les voies qu'elle

suivait; mais en outre, deux docteurs célèbres qui furent chargés de la diriger, chacun à sa manière, l'obligèrent à répondre à l'interrogatoire le plus complet qui se puisse imaginer. Très-certainement, le choix de ces deux hommes fut ménagé par la divine Providence, afin que leurs lumières et leur sainteté rendissent plus indubitable celle de sa servante. Ce n'est donc pas m'écarter de mon sujet que de placer ici un court éloge de ces deux habiles maîtres.

Le docteur Jean de Castille, séculier et médecin de profession, mais véritable religieux par l'esprit et la conduite, était regardé comme l'homme le plus saint qu'il y eût alors à Lima. Doué d'un jugement aussi vaste que profond et fort laborieux, il était devenu non-seulement un très-habile médecin, mais un homme supérieur dans tous les genres de connaissances. Aussi était-il célèbre dans les écoles, et les savants le consultaient-ils comme un oracle sur les questions obscures et les points litigieux qui les embarrassaient. Cependant ses études savantes, contre l'ordinaire, n'avaient ni nui à son humilité, ni desséché son cœur, ni mis obstacle à la lumière de la grâce. Sa vie était un vrai miroir de perfection, au point que la renommée lui donnait toutes les vertus dans un degré héroïque. Il avait appris la théologie mystique plutôt par expé-

rience que par des études spéculatives. Cependant il la possédait avec une exactitude qui ne laissait rien à désirer, connaissant tous ses principes, toutes ses règles et la classification de ses chapitres. Je puis citer, en confirmation de cet éloge, un témoin de grande autorité, le P. Alvarez de Paz, alors provincial de la compagnie de Jésus dans le Pérou. Ce pieux et savant religieux, qui écrivait à cette époque sur la méditation, l'oraison et la contemplation, eut souvent recours aux lumières de cet homme extraordinaire, et c'est lui dont il parle comme d'un grand maître dans son 3e tome de la Contemplation, livre 3e, à l'endroit où il examine si la volonté peut s'exercer sur l'inconnu. Seulement il ne le nomme pas, parce que ce pieux médecin vivait encore.

Ce fut à la prière du même P. Alvarez que ce grand homme écrivit un traité des visions qu'il avait eues à la faveur des rayons et des lumières contemplatives. Ce livre étant venu aux mains de l'archevêque de Myre, très-versé lui-même dans cette matière, il en fut dans l'admiration et en fit faire une copie pour l'envoyer au Souverain Pontife. Tel fut le docteur Jean de Castille, un des examinateurs de la servante de Dieu. Passons à l'autre.

Le P. Jean de Lorenzana, dominicain, était l'émule de Jean de Castille, et jouissait à peu près

d'une égale renommée. On ne savait ce qui l'emportait en lui ou de sa haute perfection, ou de sa profonde science théologique, ou de son amour pour la contemplation, ou de sa dextérité à conduire les affaires et les âmes qui lui étaient confiées, ou de la perspicacité de son esprit, ou de la maturité de son jugement. De là les emplois de confiance qui lui furent donnés, car il était presque toujours ou préfet des études ou supérieur dans quelque couvent de son ordre. Il professa long-temps la théologie à l'Université royale de Lima, et fut qualificateur de la sainte Inquisition dans le Pérou. Après avoir exercé la charge de prieur dans le couvent de Lima, il devint vicaire général de la province de Saint-Jean-Baptiste, puis provincial, et enfin visiteur. Aussi versé dans les affaires civiles qu'ecclésiastiques, il avait la confiance des hommes de toutes classes. On venait le consulter sur toutes les affaires difficiles qui se présentaient, non-seulement dans les familles, mais encore dans le sénat, dans les tribunaux divers et même dans les conseils des évêques. Ensuite on suivait ses avis, parce qu'on avait reconnu par expérience que ce pieux docteur avait reçu de Dieu un don éminent de conseil. Mais c'était surtout dans la science des saints que ce religieux était admirable. La théorie, l'expérience, la connaissance du cœur humain, le discernement

des esprits se trouvaient réunis en lui dans un degré éminent; aussi était-il regardé comme un guide aussi habile que sage. Voilà quels furent les deux hommes chargés par le ciel, je ne dis pas d'examiner seulement, mais de constater la haute sainteté de notre vierge. Venons-en aux examens sévères qu'ils lui firent subir.

Le docteur Jean de Castille ayant reçu mission de procéder à cet examen, prit avec lui, par bienséance, la propre mère de cette sainte fille et la dame Marie de Usategui, dont nous avons déjà souvent parlé. Ainsi accompagné, il fut la trouver dans sa cellule et la soumit à un interrogatoire qui dura trois heures. Je vais le rapporter ici textuellement pour lui conserver sa clarté et fournir un modèle à ceux qui seraient chargés d'une pareille enquête.

*Première question.* — Depuis quel temps Dieu vous a-t-il donné l'esprit d'oraison avec la paix surnaturelle si précieuse dans cet exercice?

*Réponse.* — Je ne saurais vous dire à quelle époque Dieu m'a fait cette grâce; car, dès mes plus jeunes années, je me suis sentie attirée à la méditation ainsi qu'aux oraisons jaculatoires; en sorte que rien ne m'était plus doux que de penser à Dieu, de converser avec lui et de m'occuper des choses du ciel.

*Deuxième question.* — Avez-vous toujours fait ce saint exercice avec la même application

d'esprit, la même facilité, le même recueillement, et une constante tranquillité d'âme?

*Réponse.* — Jusqu'à l'âge de douze ans, j'éprouvai, dans mes oraisons, quelques vicissitudes. Quoique mon âme fût habituellement libre et paisible, cependant je rencontrais parfois quelques difficultés qui, du reste, n'étaient ni bien longues ni bien sérieuses. C'était de la lassitude de corps, de l'assoupissement et des distractions passagères; mais, depuis l'âge de douze ans, il ne m'est rien arrivé de pareil. Cet exercice, au contraire, m'est devenu fort facile. Sitôt que je me mets en oraison, je sens mon âme puissamment attirée au dedans d'elle-même, et mes facultés tellement captivées par un goût indicible, qu'aucune distraction ni du dedans ni du dehors ne saurait troubler mon attention amoureuse à la beauté de Dieu présent en moi.

*Troisième question.* — Pendant cette suspension des puissances de votre âme, quels sont ses appuis? Fait-elle quelques efforts? Lui en coûte-t-il quelque travail?

*Réponse.* — Je ne sens nul besoin d'appui; j ne fais aucun effort et n'éprouve aucune résis tance. Mes facultés vont à leur centre comme par un attrait magnétique, et se trouvent enivrées d'une telle suavité, que tout sentiment de peine devient impossible. Mon cœur bouillonne sous

l'action d'un feu dont les opérations sont si douces que je ne saurais les exprimer. Ensuite, il reste au fond de mon âme une présence de la divi qu'il me semble voir sereine, gracieuse, toute bienveillante, et le bonheur que j'en éprouve fait qu'il m'est impossible de trouver de la consolation dans tout autre objet.

*Quatrième question.* — Avez-vous lu des livres de théologie mystique qui enseignent la méthode et l'art de ce sublime recueillement, ou, tout au moins, dissertent sur ses effets, ses signes, ses propriétés et sa nature?

*Réponse.* — Je n'ai jamais eu à ma disposition ni lu de semblables livres. Ma seule maîtresse en ce genre a été mon expérience pratique; c'est pourquoi j'ai tant de peine à faire comprendre ce qui se passe en moi. J'ignore même si mon genre d'oraison a un nom qui lui soit propre.

Ici le docteur, qui était très-habile théologien mystique, entreprit d'expliquer à Rose, par ses notions techniques, la science sacrée des célestes illustrations. La contemplation que vous faites, lui dit-il, est appelée par les maîtres l'oraison d'union. Votre entendement s'y applique, non par une espèce acquise, mais par une espèce infuse qui vient de l'Esprit-Saint. C'est pour cela qu'il ne peut rien se représenter de corporel et qu'il est vide de toute image sensible. Une pureté

lumineuse d'une forme spirituelle le pénètre de telle sorte qu'il en est comme imprégné. Dieu descend par une chute subite et intime dans le sanctuaire de votre âme. La partie affective est mise en feu par une flamme qui provient de l'amour incréé; et il se forme dans le palais de votre volonté un avant-goût délicieux de la fruition bienheureuse. Il ajouta, d'après les aphorismes de cette sublime théologie, divers enseignements sur la simplification du cœur, sur le vif éclat de l'intention purifiée, sur la nudité des affections, sur l'indifférence résignée, sur les introductions secrètes, sur l'abîme de lumière, sur la saveur de tout discours qui a pour sujet les choses célestes, sur la fontaine de vie, et plusieurs autres choses qui plurent beaucoup à la servante de Dieu, et lui servirent, dans la suite, de vocabulaire pour expliquer plus clairement et plus exactement ce qui se passait en elle. Après cette instruction, que Rose comprit à merveille, le docteur, revenant à dessein sur ses pas, entra dans le domaine de la voie purgative et continua son examen.

*Cinquième question.* — Pendant combien de temps, par quelles industries, et avec quelles fatigues avez-vous combattu les mauvaises inclinations de la nature, les vices et les passions?

*Réponse.* — Je me souviens à peine d'avoir eu à soutenir de semblables combats. Par une faveur

de Dieu dont je ne saurais jamais être assez reconnaissante, je trouvai en moi, dès ma plus tendre enfance, une propension comme naturelle à la vertu, et je pus la pratiquer sans que mes passions y missent un grand obstacle. Sitôt que je connus Dieu, je craignis de lui déplaire et conçus une vive horreur du péché. Si quelque mouvement indélibéré s'élevait en moi, contre ma raison, je n'avais besoin, pour l'arrêter, que d'un simple souvenir de la divine présence.

*Sixième question.* — Quelle consolation trouvez-vous dans les créatures, lorsque vous donnez à votre esprit, fatigué du travail de la contemplation, quelque relâche ou quelque innocente satisfaction ?

*Réponse.* — Aucune chose créée ne saurait me réjouir. Mon unique satisfaction est de savoir, avec une pleine certitude, que Dieu est avec moi, et de sentir sa divine présence. Son souvenir fait mon bonheur ; aussi préférerais-je tout perdre et tout souffrir que de cesser un seul instant de penser à lui.

*Septième question.* — Parce qu'il est indubitable qu'une âme ne monte à ce degré qu'en passant à travers les tribulations, je dois vous demander si, du moins, vous avez éprouvé des contradictions, des persécutions de la part des hommes ?

*Réponse affirmative.* — Mais par respect pour sa mère, qui était présente, elle n'entra dans aucun détail, se contentant de dire en général que la singularité de sa vie lui avait attiré, parfois des vexations et des insultes. Du reste, ajouta-t-elle, il m'a fallu supporter des tribulations bien plus terribles, et là-dessus, elle fit l'historique de la cruelle épreuve que nous avons racontée dans le chapitre précédent. Puis, profitant de l'occasion, elle supplia le docteur de lui en expliquer la nature, l'origine, etc. Le docteur consentit volontiers à la satisfaire, et lui dit ce qui suit :

Lorsque vous viviez dans ces épaisses ténèbres, conservant l'espérance de les voir finir, vous souffriez les cruelles désolations des âmes enfermées dans les prisons du purgatoire. Lorsqu'au contraire, il ne vous restait aucun espoir d'en sortir, vous expérimentiez quelque chose des peines de l'enfer. Ces peines sont nécessaires à l'âme pour lui faire acquérir une parfaite connaissance d'elle-même. En passant ainsi des ténèbres à la lumière, et de la lumière aux ténèbres, elle ne peut plus méconnaître son néant et distinguer très-clairement ce qu'elle tient de Dieu et ce qu'elle possède en propre ; ce contre-poids maintient l'esprit dans son équilibre et l'empêche de s'enorgueillir des dons du Très-Haut. L'âme apprend encore, dans

cette soustraction de la lumière, à estimer davantage la faveur purement gratuite de la divine familiarité, ce qui lui inspire une crainte de Dieu aussi juste que salutaire. Dans cette fournaise, l'or de la charité s'épure et devient resplendissant. L'amour perd sa délicatesse et devient robuste au point de préférer Dieu aux délices qui viennent de lui. Je me souviens avoir lu dans les vies de plusieurs saints canonisés qu'ils passèrent par le creuset où vous avez été jetée vous-même. Or, ils demandaient à Dieu la cessation de cette rude épreuve, s'offrant à subir toute autre tribulation plutôt que celle-là. Après cette courte digression, le docteur reprit son interrogatoire.

*Huitième question.* — Que vous est-il arrivé au sortir de cette nuit infernale? Ici Rose frémit, comme si elle eût foulé un serpent sous ses pieds, et le docteur put juger de son embarras par sa pâleur et son silence; mais il n'en devina probablement pas la raison. En vain la pressa-t-il, en répétant jusqu'à trois fois sa question ; la sainte fille resta muette. Voici quelle était la cause de son silence. C'est qu'il fallait, pour répondre, expliquer des choses très-relevées, et qu'elle ne savait où prendre les mots dont elle avait besoin pour cela. Le docteur, étonné de ce qu'il croyait être un entêtement, fronça le sourcil et lui dit d'un ton sévère : Rose, faites attention que ce

n'est pas ici le temps de tergiverser et de vous taire ; il s'agit d'une affaire qui vous regarde personnellement. Si, dans cet examen, vous cachez ou dissimulez quelque chose, vous refusez de rendre gloire à Dieu pour les bienfaits que vous en avez reçus. De plus, vous m'ôtez les moyens de vous comprendre, et vous vous condamnez à ne rien entendre aux instructions que j'ai commencé et que je désire continuer à vous donner. Rose, effrayée et toute confuse, comme l'indiquait assez la rougeur de son visage, se mit en devoir d'obéir, en priant son juge de lui pardonner l'obscurité du langage qu'il allait entendre.

*Réponse.* — Lorsqu'il me semble que je suis descendue au fond des enfers, à cause de l'état d'abandon où je me trouve et des ténèbres qui m'environnent, que tout à coup je suis transportée au plein midi de mon ancienne union avec Dieu et comme dans les bras de cet Epoux divin ; alors ma joie est aussi complète que si elle n'avait éprouvé aucune éclipse. Je sens les impétueux désirs d'un très-libre amour qui se précipite comme un fleuve après avoir renversé l'obstacle que l'on avait mis à son cours naturel. Le doux vent de la grâce souffle de nouveau, et l'air est embaumé de parfums ineffables ; mon âme est submergée dans la profonde mer de la divine bonté, et se transforme, par une métamorphose

indicible, en son bien-aimé, au point de ne plus faire qu'un avec lui. Rose, à ces mots, cessa de parler, mais avec un air d'embarras qui laissait voir qu'elle avait encore d'autres choses à dire. Le docteur, qui s'en aperçut, lui ayant dit de continuer, elle rougit de nouveau et ne put cacher son trouble; cependant elle obéit. Dans ces moments heureux, ajouta-t-elle, il me semble que mon union avec Dieu est inséparable, que je suis assurée de ne jamais perdre son amour, et qu'il m'a confirmée en grâce. Je sens en moi un certain don inexplicable, fondamental, solide, qui me persuade que je ne puis plus pécher, et m'autorise à dire avec l'Apôtre : « Qui me séparera de la » charité de Jésus-Christ? Je suis certaine que ce » ne sera ni la mort ni la vie, etc. »

Ici la sainte protesta qu'elle n'avait jamais osé avouer ces choses à personne, et qu'elle ne les découvrait dans cette circonstance que parce qu'elle y était contrainte par la rigueur de cet examen. Ensuite elle pria le docteur de censurer sans ménagement l'ineptie de son langage. Jusqu'ici, lui dit-il, il ne vous est rien échappé de répréhensible. Soyez donc sans crainte et continuez. Il m'arrive assez souvent, ajouta-t-elle, mais d'une voix faible et entrecoupée qui décélait bien la violence qu'elle se faisait par obéissance de voir l'humanité de Jésus-Christ dans les différents

âges de sa vie, et toujours avec un visage charmant, affable et même caressant. La Reine des cieux daigne aussi me favoriser de sa douce et aimable présence.

*Neuvième question.* — Je désirerais savoir, dit le docteur en l'interrompant, si ces visions sont imaginaires ou intellectuelles, longues ou momentanées, si elles ont lieu face à face ou obliquement par transparitions.

*Réponse.* — Je ne comprends pas la valeur de ces mots distinctifs des différentes visions; ce que je puis dire, c'est que je vois passer près de moi mon Sauveur d'une manière très-claire, quoique fugitive; car ce passage s'effectue à peu près comme celui d'une étoile filante. Il ne se découvre pas à moi des pieds à la tête; je vois son buste seulement. Les apparitions de la divine Marie durent un peu plus long-temps, du moins pour l'ordinaire.

*Dixième question.* — Le docteur, comprenant que ces visions étaient imaginaires, lui demanda sous quelle forme Jésus-Christ lui apparaissait. La sainte parut de nouveau embarrassée de trouver des termes propres à rendre ce qu'elle voulait dire; mais enfin, avec les seuls termes d'éloignement, d'élévation et de causalité, elle vint à bout de s'expliquer suffisamment. Ce qu'il y eut de plus clair dans sa réponse, c'est qu'elle ne voyait qu'une

lumière sans figure, sans dimensions et sans fin. Cette circonstance fit voir à son juge que sa vision, sous ce rapport, était purement intellectuelle, et qu'il s'agissait d'une lumière incompréhensible, subtile, stable, très-pure, souverainement une et souverainement multiple, souverainement distante et souverainement proche, intime et contenante, noble, élevée, incomparable à quoi que ce soit dans la nature, insaisissable par l'esprit dans sa substance, et ne lui donnant prise que par ses effets immédiats.

*Onzième question.* — Pourriez-vous me dire quels sont ces effets dont vous parlez?

*Réponse.* — La tendreté d'une joie robuste et supérieure à toute joie imaginable, la connaissance de la filiation divine dont nous sommes honorés, la rénovation intérieure du vieil homme dans l'essence même de son âme, l'implétion de tous les désirs de la volonté, un tressaillement de toutes les affections, une vie constante dans la sainteté et de tout point ineffable.

Le docteur ne jugea pas à propos de pousser plus loin ses questions en cette matière, sachant bien qu'en ce qui regarde l'union, on dit d'autant moins qu'on veut dire davantage. C'est pour cela qu'il s'était borné à demander à notre sainte ce qui lui était important de savoir, et elle l'avait pleinement satisfait. Laissant donc là ce sujet

trop élevé, il se mit à l'interroger sur ses pratiques de mortification et de pénitence. Rose, persuadée qu'elle ne faisait en ce genre que peu de choses et fort vulgaires, parla, sans répugnance, de ses jeûnes, de son cilice, de ses disciplines et autres austérités; mais en ajoutant qu'elle se conformait dans tout cela aux prescriptions de son confesseur, qui, lui-même, en avait fixé le mode et la mesure.

Enfin, après avoir satisfait aux questions du docteur sur la défiance d'elle-même, l'ardeur de sa foi, la sécurité de son espérance et la ferveur de son amour, celui-ci conclut que la voie qu'elle suivait était droite et sûre, et que rien dans sa conduite ne faisait craindre qu'elle fût dupe des fourberies du démon. L'examen que lui fit subir le P. de Lorenzana ne fut pas moins sévère, et se termina d'une manière aussi favorable. Cet examen n'étant point différent du premier, quant au fond, je le passe sous silence pour éviter les redites. Je me permettrai néanmoins d'en rapporter une particularité qui mérite d'être connue.

Dans l'interrogatoire sur la voie illuminative, Rose, questionnée sur les points les plus difficiles de la théologie, étonna son docte examinateur par des réponses qu'il était loin d'attendre d'une jeune fille simple et sans lettres. Il s'agissait du mystère de la sainte Trinité, de l'union hypos-

tatique du Verbe, du sacrement de l'autel, de la prédestination et du livre de vie, de la gloire des bienheureux, de la nature, de la grâce, etc. Or, elle établit dans ses réponses des exercices si profonds et si solides, des conceptions si hautes, des sentences si lumineuses, des expressions si propres, si claires et si succinctes, qu'il avoua ingénument n'avoir jamais rien entendu d'aussi satisfaisant. Voilà bien, s'écria-t-il, une de ces occasions où il faut louer le Père des lumières, en disant avec son Fils : « Je vous rends grâce, ô » mon Père! de ce qu'en cachant ces choses aux » prudents et aux sages, vous les avez révélées » aux humbles et aux petits. » Son étonnement ne fut pas moindre, lorsque, par son ordre, cette sainte fille rendit compte de la méthode qu'elle suivait dans ses confessions. Son langage là-dessus fut si exact et si sage, qu'il lui semblait entendre, non une femme, mais un vieux professeur de théologie. Ses confesseurs et tous les hommes spirituels qui la connurent, s'accordant à lui rendre le même témoignage, elle fut bientôt universellement regardée comme une âme remplie de l'esprit de Dieu, douée du don de sagesse à un éminent degré, et gouvernée par une science divinement infuse. De là la haute estime et la profonde vénération qu'avaient pour elle toutes les personnes engagées dans les voies spirituelles; mais

es deux principaux admirateurs étaient les deux célèbres docteurs dont je viens de parler. Ils admiraient surtout deux choses en elle : la première, qu'elle eût été élevée à l'état unitif sans avoir traversé, pour ainsi dire, la voie purgative; la deuxième, qu'elle eût supporté avec tant de force et de courage l'épreuve la plus accablante qui se puisse imaginer. Mais venons-en aux fruits que lui rapporta sa noble et généreuse conduite



## CHAPITRE XIV.

Son admirable familiarité avec Jésus-Christ et la sainte Vierge Marie.

---

Une âme à qui les choses terrestres sont devenues amères, trouve dans les choses célestes une douceur qui l'invite à s'en nourrir et les lui rend délicieuses ; c'est ce que nous voyons dans l'exemple de Rose dont on peut dire que sa conversation était dans le ciel. Outre les longues heures qu'elle donnait chaque jour au saint exercice de l'oraison, elle employait aussi un temps déterminé à la lecture des livres spirituels, choisissant les chapitres les mieux accommodés, soit au temps religieux, soit à ses affections présentes. Il lui fallait peu de lignes pour la satisfaire, surtout quand le doux

nom de Jésus venait à s'y rencontrer. Les cinq lettres de ce nom étaient comme cinq traits de feu qui pénétraient jusqu'à son cœur, et y faisaient naître les sentiments les plus amoureux et les plus tendres. De là résultèrent les douces faveurs que je vais raconter (1).

Il arriva souvent, tandis qu'elle savourait la douceur de ce nom chéri, les yeux fixés sur le livre où il était écrit, que l'Enfant Jésus venait se placer sur l'écriture sous la forme la plus séduisante. Sa taille égalait à peine la longueur d'un doigt, et, dans un si petit corps, il laissait voir

---

(1) Avant d'aller plus oin, je crois à propos de faire une observation qui pourra servir à diriger l'esprit du lecteur dans les faits suivants et une foule d'autres semblables.

Il y a des visions réelles et des visions imaginaires. Dans les premières, ce sont les objets eux-mêmes qui apparaissent aux yeux du corps ou à l'entendement. Dans les secondes, il n'y a pas présence des objets : ils sont seulement représentés à l'imagination par des espèces. Ces dernières, pour être moins sublimes que les autres, n'en doivent pas moins être comptées parmi les faveurs de Dieu; car c'est lui qui les donne, et les âmes qui les reçoivent y trouvent des jouissances qui les persuadent de leur réalité. Mais la grandeur de Dieu a moins à descendre dans les faveurs de ce genre, parce qu'alors il ne se familiarise qu'en apparence; ce qui ne laisse pas que d'étonner encore de la part d'une Majesté infinie, et d'indiquer l'amour spécial qu'il a pour les âmes favorisées de ces visites. Or, il est plus probable que les visions dont je vais parler se passaient uniquement dans l'imagination de la servante de Dieu.

une beauté et une bonne grâce incomparables. En arrivant, il demeurait un instant immobile, puis se promenait gravement entre les lignes du livre, ensuite se tournait vers son épouse bien-aimée qu'il enivrait d'amour par ses regards pleins de bonté, de douceur et de tendresse. Enfin, il lui disait intérieurement : Lis-moi, car je suis le Verbe, ou la parole; lis-moi avec toute l'attention dont je suis digne, car, si petit que tu me vois, je n'en renferme pas moins tous les trésors de la sagesse et de la science de Dieu.

Voici quelque chose de plus familier encore. Pendant que Rose s'occupait à son travail manuel, ce divin Enfant venait s'asseoir sur la table devant elle, parlait en silence à son cœur, lui souriait et tendait vers elle ses petits bras, comme pour lui donner un signe de tendresse, et ne négligeait rien de ce qui pouvait la provoquer à lui rendre amour pour amour. Et ce n'était pas seulement une fois en passant que ce divin Sauveur lui accordait des faveurs semblables; il les renouvelait à peu près tous les jours. Ce qui le prouve, à mon sens, ce sont les plaintes amoureuses qu'elle lui adressait lorsqu'il tardait à lui apparaître : « Voilà l'heure à laquelle il vient d'ordi-
» naire me visiter et me réjouir, et cependant il
» ne paraît pas. La douzième heure a sonné, et
» je suis encore privée de son aimable présence.

» Que je suis à plaindre d'être ainsi sevrée du
» plaisir de le voir ! Qu'elle est heureuse, au con-
» traire, l'âme qui le retient actuellement auprès
» d'elle ! »

Étant un jour affligée d'un violent mal de tête, Jésus vint la visiter, et, pour charmer son ennui, lui fit une proposition dictée par la plus étonnante familiarité. Nous allons faire ensemble, lui dit-il, une partie de jeu, et celui de nous deux qui sera vainqueur prescrira le prix de sa victoire. La partie eut lieu, en effet, et fut gagnée par Rose, qui demanda et obtint pour récompense une mitigation de la souffrance qu'elle endurait. J'espère, lui dit alors le divin visiteur, que vous allez me donner ma revanche. Volontiers, répondit-elle. Là-dessus une nouvelle partie s'engage, et la victoire reste à Jésus. Quelle récompense me demandez-vous, Seigneur, lui dit la jeune vierge? C'est votre patience que j'exige, répondit-il, et, sur-le-champ, sa douleur devint si violente qu'elle passa la nuit suivante sans dormir. Pour ne pas demeurer oisive, elle rechercha laquelle de ces deux parties lui avait été plus fructueuse, et son bon esprit lui suggéra qu'elle avait plus gagné dans la seconde, où Jésus avait triomphé. Sa mère étant venue la voir de grand matin, et l'ayant trouvée beaucoup plus souffrante que la veille, conçut des inquiétudes et parut vivement affectée;

mais elle s'empressa de la rassurer en lui racontant naïvement son aventure, qui trouva d'autant mieux créance, que sa mère voyait je ne sais quoi d'angélique dans sa physionomie pendant qu'elle parlait.

Une autre fois, Rose étant demeurée jusqu'au milieu de la nuit dans sa cellule solitaire, éprouva tout à coup une faiblesse léthargique que la fatigue d'une trop longue oraison avait occasionnée. Elle crut d'abord que ce malaise allait être passager, comme plusieurs autres dont elle avait déjà fait l'expérience; mais il se prolongea beaucoup plus qu'à l'ordinaire, et, d'instant en instant, elle le sentait croître au lieu de diminuer. Que faire dans cette position fâcheuse? En vain eût-elle appelé du secours, la maison était trop éloignée pour y faire parvenir sa voix défaillante. D'ailleurs, ses parents devaient être profondément endormis à cette heure avancée. La pensée lui vint de s'y traîner comme elle pourrait; mais la chose était difficile, car la nuit était profonde, et d'ailleurs elle courait le risque d'épuiser le peu de forces qui lui restait et de demeurer étendue au milieu du jardin. Elle allait cependant tenter l'entreprise, lorsqu'une réflexion subite vint l'embarrasser. Ce qui m'attire à la maison, se dit-elle à elle-même, c'est cet élixir dont je connais la puissance, et qui rétablirait à l'instant mes forces

épuisées ; mais c'est demain dimanche, et je dois communier. Ferai-je, pour me soulager, le sacrifice d'une si grande grâce? D'un autre côté, si je refuse à mon corps le secours qu'il réclame, sa faiblesse ne me permettra pas d'aller à l'église pour participer à ce banquet sacré. Ne sachant quel parti prendre, elle recourut à son Epoux avec sa confiance accoutumée, le suppliant de faire cesser cette débilitation intempestive. Ce céleste médecin, sensible à son chagrin, exauça sa prière. A peine l'eut-elle appelé qu'il accourut près d'elle et la fit boire, non de bouche comme sainte Catherine-de-Sienne, mais de cœur dans son sacré côté. Il parut bien que cette vision n'était pas purement imaginaire, car à l'instant même elle se trouva guérie, si bien que quelques heures après, elle put aller sans peine entendre la messe et manger le pain des anges.

Etant allée un jour faire visite à une dame d'un rang illustre qui voulut la garder le reste du jour, après une conversation édifiante, elle demanda la permission de se retirer à l'écart pour faire un peu d'oraison. Cette dame la fit conduire dans une chambre éloignée par une petite fille de sept ans qui appartenait à l'une de ses domestiques. Lorsque l'enfant la vit en prière, elle sortit et fut trouver sa mère qui travaillait dans une chambre à côté. Une heure après étant retournée pour voir

si la sainte priait encore, elle aperçut près d'elle l'Enfant Jésus couvert d'une robe où la pourpre se mêlait au bleu de ciel, le visage éclatant d'une céleste splendeur, et lançant de toutes les parties de son corps des rayons de lumière. Saisie de respect à la vue de cette gloire, elle n'osa pénétrer dans la chambre; mais elle s'arrêta pour jouir d'un spectacle si extraordinaire, et dont son jeune âge ne lui permettait pas de deviner le secret.

Pareille chose arriva encore à notre sainte dans la maison d'Isabelle de Mexia. La petite fille de cette dame entendant dire un jour que Rose se promenait dans une galerie éloignée, voulut aller la voir; mais quel fut son étonnement lorsque, en approchant d'elle, elle vit Jésus sous la forme d'un enfant de huit ans, couvert d'un vêtement de lumières, marcher auprès d'elle en lui donnant la main. Ils se promenaient gravement et conversaient à voix basse, les yeux fixés l'un sur l'autre; mais la démarche de Jésus avait une majesté non pareille, et le feu jaillissait sous chacun de ses pas.

Il est dit dans l'Ecriture que le Seigneur est un Dieu jaloux. Il l'est, en effet, jusqu'à la délicatesse; en sorte que toute rivalité lui déplaît, n'existât-elle que dans une fleur. Voici un exemple qui en donnera la preuve. Rose, pour contribuer à l'ornement des autels et avoir toujours de

quoi fournir à leur parure, conservait dans des vases les fleurs les plus belles et les arbustes les plus odoriférants. Elle en prenait un très-grand soin; mais sa plus grande sollicitude avait pour objet une plante qui, à cause de son parfum délicieux, lui semblait plus digne que les autres d'être offerte au Roi éternel des siècles : c'était un basilic d'une grande beauté. Un matin, elle trouva cette plante chérie déracinée et entièrement morte. Sensible à cette perte, elle se retirait en gémissant, lorsque Jésus vint à sa rencontre, et l'abordant d'un air gracieux, lui dit : « Pourquoi
» vous affligez-vous? moi qui suis la fleur des
» champs, je vous reste. N'êtes-vous pas plus
» heureuse de me posséder que votre basilic et
» toutes vos plantes parfumées dont la vie ne
» dure qu'un instant? Je veux être votre basilic,
» et c'est pour cela que j'ai détruit l'autre. Re-
» versez donc sur moi l'amour que vous lui por-
» tiez. » Rose comprit, dans cette circonstance, que son Epoux l'aimait jusqu'à la jalousie, et, pour ne plus la provoquer, toutes ses fleurs lui devinrent indifférentes. Dès lors, Jésus-Christ ne trouvant plus en elle aucune rivalité, l'aima plus tendrement que jamais, comme il le fit connaître à une pieuse femme de Lima dans un ravissement. « Je porte ma Rose, lui dit-il, dans l'en-
» droit le plus intime de mon cœur, parce que le

» sien est tout à moi, et que j'en ai seul la pos-
» session tranquille. »

Une âme que Jésus-Christ comblait de tant de faveurs ne pouvait manquer d'en recevoir de son auguste Mère. Aussi, depuis sa plus tendre enfance jusqu'à son trépas, ne cessa-t-elle d'être honorée de ses visites et de sa familiarité. Comment, d'ailleurs, cette divine Vierge, si clémente, si fidèle, eût-elle pu se soustraire aux désirs, aux empressements d'une servante si dévouée? Rose, dès l'âge de onze ans, avait en quelque sorte établi son domicile dans la chapelle du saint Rosaire. Elle y passait les jours entiers entretenant la propreté de ce saint lieu, ornant son autel aussi richement, ou, pour mieux dire, aussi agréablement qu'il lui était possible ; après quoi elle conversait avec la Reine des cieux comme si elle eût été présente à ses yeux. Lorsque le soir était venu, elle la quittait à regret, mais en se promettant bien de venir le lendemain reprendre son joyeux service. Il n'en fallait pas tant pour toucher le cœur de cette bonne Mère. Aussi l'honora-t-elle de sa familiarité au point de faire auprès d'elle un office de servante. Voici comment et à quelle occasion.

Cette sainte fille était depuis long-temps affligée d'une insomnie qui détruisait ses forces et pouvait, à la longue, lui ôter la vie. Pour arrêter

les progrès du mal, il eût fallu employer des remèdes, et c'est à quoi elle ne voulait pas entendre. Elle dut céder cependant aux ordres de son confesseur, qui lui prescrivit l'usage des soporifiques, et fixa l'heure à laquelle elle devrait se lever chaque matin. Son obéissance ne fut pas d'abord couronnée de succès, car le sommeil ne venait que fort tard et se prolongeait ensuite au-delà du temps fixé par l'ordonnance. Ce désordre la tourmentait beaucoup, mais sans qu'elle pût venir à bout de le faire cesser. Désolée de son impuissance et dévorée de scrupules, elle recourut à la sainte Vierge, que l'Eglise appelle l'étoile du matin, lui confia sa peine et la pria d'y porter remède. Elle la secourut, en effet, mais d'une manière qu'elle était loin de prévoir, et à laquelle elle dut être bien sensible. Sitôt que l'heure de son réveil était arrivée, cette divine Vierge venait elle-même près de son lit, et lui disait d'une voix gracieuse : « Allons, ma fille, levez-vous pour l'oraison, » l'heure de la faire va sonner. » Excitée par cette voix maternelle, la jeune fille ouvrait les yeux, et reconnaissant cette grande Reine à son port majestueux, à sa beauté incomparable, elle l'honorait en silence et se disait au fond de son cœur : « D'où me vient cette grâce que la Mère de mon » Seigneur daigne venir vers moi ? »

» Il arriva un jour qu'elle ne faisait que commen-

cer à dormir, lorsque la divine Marie vint la réveiller à l'ordinaire. Elle entendit néanmoins son appel et répondit : « Je me lève, ma souveraine ; » je me lève tout de suite. » Elle se mit, en effet, en mouvement et s'assit sur son lit ; mais le sommeil était si impérieux qu'à l'instant même ses yeux se refermèrent et sa tête retomba sur l'oreiller. Marie se rapprocha, et la touchant amicalement, contre son ordinaire, elle lui dit : « Levez-vous, ma petite fille, il ne faut pas cé- » der à la paresse qui veut vous retenir. L'heure » est déjà passée, ne différez pas davantage. » A ce titre enfantin, qui la flattait beaucoup plus que son nom propre, Rose ouvrit les yeux ; mais déjà son auguste excitatrice se retirait, et elle ne put la voir que par derrière. Oh ! combien le sommeil peut être dommageable à l'âme quand elle s'y abandonne plus qu'elle ne le devrait ! Les faveurs du ciel passent vite ; si l'on ne s'empresse de les saisir elles s'échappent. C'est ainsi que Rose, pour avoir ouvert les yeux un instant trop tard, fut privée du bonheur de voir, pour cette fois, les traits chéris de la Reine des vierges.



## CHAPITRE XV

**Sa familiarité avec les anges gardiens et ses divers combats contre les démons.**

---

L'Ange de notre sainte n'était pas seulement son fidèle gardien, mais son officieux ami. Aussi usait-elle à son égard d'une confiance toute familière, quoique respectueuse. Faisons ici parler les faits.

Un soir qu'elle était dans son petit ermitage, au fond du jardin, dont la porte était exactement fermée et la clef entre les mains de sa mère, sentant une défaillance qui lui faisait craindre un évanouissement complet, elle consulta son ange sur ce qu'elle devait faire, et celui-ci, ouvrant toutes les portes, l'introduisit dans la maison de ses pa-

rents. Sa mère, la voyant pâle et si languissante qu'elle avait peine à se soutenir, dit à la servante en lui donnant deux deniers : Allez vite acheter du chocolat dans la pharmacie la plus proche. Rose, ne voulant pas qu'elle fît cette dépense à cause d'elle, lui dit : Gardez cet argent, ma mère, je saurai bien sans cela me procurer du chocolat. Vous croyez peut-être que j'en ai dans ma maison, reprit sa mère. Je sais que vous n'en avez pas, répondit Rose ; mais on va bientôt m'en apporter de la maison du questeur. Vous dormez sans doute, lui dit sa mère impatientée, ou bien vous perdez la tête. Qui peut penser à vous apporter cette nourriture à l'heure qu'il est? Sait-on seulement chez le questeur qu'une défaillance subite vous la rend nécessaire? Seule dans le jardin, vous n'aviez personne à envoyer vers lui, et nul n'a pu pénétrer jusqu'à vous pour lui porter de vos nouvelles. Partez donc, dit-elle à la servante, et faites ce que je vous ai commandé. Je vous supplie, ma mère, reprit la sainte fille, d'attendre un instant encore, et vous allez voir qu'on va m'apporter du chocolat tout prêt. La mère, que ce langage impatientait de plus en plus, réitérait ses ordres à la servante, lorsqu'entendant frapper à la porte elle fit ouvrir et vit entrer un domestique du questeur qui portait quelque chose de couvert dans ses mains. Je viens, dit-il, de la part de ma maîtresse

apporter ceci à dona Rose; et il déposa sur la table un vase d'argent plein de chocolat tout préparé. Sa mère, à cette vue, resta toute stupéfaite, et Rose, congédiant le serviteur, le chargea de remercier pour elle sa maîtresse et de lui dire que ce présent ne pouvait lui venir plus à propos.

Cependant la mère ne pouvait revenir de sa surprise, et cherchait en vain à s'expliquer comment la femme du questeur avait pu savoir ce qui arrivait à sa fille si loin de sa maison et au milieu de la nuit, ou, si elle ignorait son indisposition, quel motif avait pu la déterminer à lui envoyer cette nourriture. Enfin, désespérant de trouver le nœud de cette énigme, elle ordonna à Rose de lui dire qui l'avait prévenue de l'envoi si peu probable de ce secours. Ne soyez pas étonnée de cela, ma mère, répondit en souriant cette fille obéissante; mon ange gardien a la bonté de me rendre souvent des services pareils. Au fait, sitôt que j'ai senti mes forces m'abandonner, je l'ai prié de suggérer à ma bienfaitrice le service qu'elle vient de me rendre, et j'étais bien sûre qu'il allait faire cette commission avec succès. C'est pour cela que je vous disais d'attendre ce bienfait que je veux partager avec vous, ma mère.

Une autre fois que, préoccupée d'autres affaires, elle oublia de rendre à cette chère fille la li-

berté ; déjà minuit était passé depuis long-temps, lorsque Rose, qui ne conservait plus aucun espoir et ne savait quel parti prendre, mettant machinalement la tête à la fenêtre, aperçut une ombre animée, blanche et gracieuse, qui s'avançait vers la porte du jardin, en lui faisant signe de la suivre. Ne doutant pas que ce fût son bon ange, non-seulement elle n'eut aucune frayeur, mais sans hésitation elle le suivit ; aussitôt que cette ombre eut touché la porte du jardin, elle s'ouvrit à l'instant. Celle de la maison s'ouvrit de même ; et lorsque la servante de Dieu fut dans sa chambre, son guide officieux disparut.

Ce n'était pas seulement son ange tutélaire qui l'honorait ainsi de ses complaisances ; les anges d'autrui en faisaient tout autant. En voici un trait entre plusieurs autres : Un religieux devant faire un voyage aussi long que périlleux, eut la dévotion de se recommander à ses prières. Rose, toujours prête à rendre service au prochain, promit son intercession, et le religieux, connaissant son crédit auprès de Dieu et de ses anges, partit avec une confiance assurée. Effectivement, de Lima à Potosi, il courut mille dangers sans qu'il lui arrivât une seule mauvaise aventure : mais de Potosi à Truxillo, il en fut tout autrement, et il sentit parfaitement que la sainte avait cessé de le recommander à son bon ange. L'histoire ne dé-

taille pas ce qu'il eut à souffrir ; mais il paraît que plusieurs accidents fâcheux lui arrivèrent, et que peu s'en fallut qu'il n'y perdît la vie. De retour à Lima, il se plaignit amèrement, et à elle-même, de ce qu'elle l'avait destitué de ses prières, au milieu de son voyage, et lorsqu'il en éprouvait un besoin plus pressant. Ce qu'il disait était vrai ; aussi la vierge ne le nia pas : elle lui demanda seulement comment il avait connu la cessation de ses prières. Les maux que j'ai soufferts, répondit le religieux, ne me l'ont que trop appris. Ce n'était pourtant là qu'une conjecture, reprit Rose ; mais j'avoue qu'elle était juste. J'ai cessé de vous recommander à votre bon ange ; et si vous voulez en savoir la raison, c'est que vous étiez tombé dans un relâchement fâcheux. Là-dessus, elle se mit à lui détailler sa conduite avec une telle vérité, qu'il ne put douter des relations qu'elle avait eues avec son bon ange.

Mais autant les esprits célestes aimaient, favorisaient et protégeaient cette fille angélique, autant les démons la détestaient et s'acharnaient à la tourmenter. C'était surtout dans la solitude qu'ils lui faisaient la plus rude guerre : apparitions effrayantes, mauvais traitements, tout fut employé de leur part pour l'en dégoûter ; parce qu'ils ne pouvaient souffrir la paix profonde et les délices célestes qu'elle y goûtait. Citons ici quelques

faits pour la confusion de ces monstres infernaux et la gloire de notre sainte.

Un soir, pendant qu'elle s'occupait à la contemplation, dans sa cellule du jardin, un de ces esprits maudits entreprit de l'en chasser à force d'épouvante. A la faveur d'une nuit ténébreuse, il vint à elle sous la forme d'un chien monstrueux éclairé par les flammes qui sortaient de ses yeux, de ses oreilles et de ses narines. Ses hurlements étaient effroyables. Une odeur de soufre insupportable s'exhalait de sa gueule béante et armée d'horribles dents. Long-temps il se promena autour d'elle, la regardant d'un air féroce, dans l'intention de la terrorifier; mais se voyant méprisé, sa rage ne connut plus de bornes. Il se jette sur elle pour la déchirer et la dévorer, et ne pouvant exécuter son dessein, du moins il la jeta par terre, la roula, la traîna jusqu'à ce que la sainte fille, exténuée, fit à Dieu cette prière : « Ne livrez pas aux bêtes les âmes qui vous connaissent et sont soumises à votre autorité. » Il ne fallut pas d'autre bâton pour mettre en fuite ce Cerbère; il disparut; et Rose, étonnée de se voir sans aucune blessure, reprit tranquillement son oraison.

Sortant un jour de l'oratoire domestique du questeur pour se retirer dans sa chambre, un démon qui l'attendait au passage, la souffleta aussi rudement que Dieu le permit; mais, toutefois,

avec plus de bruit que de dommage. L'intrépide vierge se mit à sourire, en disant qu'elle tendrait l'autre joue si elle voyait son aggresseur.

Une autre fois, pendant qu'elle se promenait chez la dame Isabelle de Mexia, son lâche ennemi n'osant l'attaquer en face, lui jeta par derrière une grosse pierre avec tant de violence qu'elle tomba sous le coup : mais se relevant aussitôt, sans peur comme sans blessure, elle reprocha à ce vil ennemi sa honteuse impuissance d'un air moqueur qui le remplit de confusion. Celui-ci, furieux d'une injure aussi sanglante qu'il ne pouvait venger sur elle-même, s'en prit à un livre qu'elle tenait à la main. C'était un volume du P. Louis de Grenade dont elle se servait pour préparer ses méditations. Il le lui arracha, le mit en pièces, selon les apparences, et fut en jeter les débris dans une fosse qui n'était pas éloignée. Mais incontinent il fut rapporté à la jeune vierge entier et sans aucune souillure, ce qui lui donna lieu d'insulter de nouveau à la malice impuissante de ce monstre infernal. Ces défaites ne lui firent pourtant pas abandonner la guerre qu'il faisait avec tant de fureur à la servante de Dieu.

Se trouvant seule un soir, dans la maison du questeur, la pensée lui vint de profiter de son isolement en s'appliquant à l'oraison. En consé-

quence, elle fut se cacher dans un grenier dont elle ferma la porte et commença son exercice : mais ses ennemis veillaient à l'empêcher de s'y livrer en paix. Une troupe nombreuse de chats se mirent en mouvement et firent un vacarme horrible Ils se jetaient les uns sur les autres, se mordaient, se poursuivaient, renversant tout ce qui se trouvait sur leur passage et poussant des cris effrayants. Rose n'eut pourtant pas peur; mais, n'espérant pas voir cesser ce tumulte incommode, elle prit le parti d'aller chercher dans la cave la paix dont elle avait besoin. En approchant de ce lieu souterrain, elle éprouva un saisissement qui lui fit dresser les cheveux sur la tête et pressentir quelque rude combat contre les démons. Ayant par hasard rencontré l'une des servantes sur son passage, elle la pria de lui apporter une lampe, et, quand cela fut fait, lui recommanda de ne dire à personne où elle était et de ne point l'appeler pour souper, parce qu'elle voulait faire oraison plus long-temps qu'à l'ordinaire. A peine la servante était-elle sortie que la sainte fille entendit le démon fermer la porte à clef, et aussitôt elle aperçut son ennemi à demi-caché au fond d'un grand vase où il s'agitait avec violence. Au lieu de trembler, cette vierge intrépide rougit d'avoir besoin d'une lumière pour se rassurer. Elle étei-

gnit donc la lampe, et dit à son adversaire, en le provoquant au combat :

« Pourquoi te caches-tu, bête féroce? je t'at-
» tends ici. Sors, si tu l'oses, de ton repaire, et
» viens déployer contre moi ta force et ton pou-
» voir! Tu triompheras facilement de mon corps,
» car Dieu te l'abandonne; mais tu ne pourras
» rien sur mon âme; c'est ce que mon Epoux
» m'assure intérieurement. Viens donc, bête cor-
» nue, viens, et ne te fais pas attendre davan-
» tage! » A ces mots, le monstre s'élança, et de son poids fit trembler le sol, sans pourtant effrayer notre courageuse athlète. Il la saisit par les épaules, la secoua et la contourna avec une telle violence qu'elle crut tous ses os brisés, ou tout au moins disloqués. Ensuite l'ayant jetée par terre, il la traîna, la heurta contre les murailles, la pressa sous le poids de son corps comme pour l'étouffer, et lui fit souffrir en un mot tous les mauvais traitements imaginables. Cependant Rose riait de ses vains efforts qui, par la grâce de Dieu, ne lui faisaient aucun mal. Elle l'humiliait par ses plaisanteries, et lui prouvait son mépris en lui crachant au visage. Voilà donc, lui disait-elle, à quoi se réduit ta puissance, esprit orgueilleux? A un vain bruit, à des combats sans résultat, à des démonstrations qui ne peuvent nuire. Enfin, après une lutte de plusieurs heures, le monstre

fut forcé à battre en retraite sans avoir pu lui arracher ni un gémissement, ni le moindre signe de frayeur.

Pendant ce temps-là, la femme du questeur ayant demandé où était Rose, la servante répondit qu'elle était dans la cave avec une lampe allumée, et qu'elle lui avait recommandé de ne point l'appeler pour se mettre à table. Là-dessus, cette dame descendit pour voir ce qui se passait; mais trouvant la porte fermée et n'apercevant aucune lumière, elle remonta sans faire le moindre bruit, résolue à attendre la fin d'une retraite aussi extraordinaire. Il était minuit lorsque la sainte vint rejoindre la famille, mais avec un air de joie et de bonheur qui fit croire que quelque chose de grand s'était passé dans cet exercice ténébreux. La femme du questeur contraignit pour le moment sa curiosité; mais, le lendemain, l'ayant prise à part, elle la força à lui raconter tout ce que nous venons de dire. Elle lui fit même avouer qu'elle essuyait souvent de semblables combats, mais sans jamais en être effrayée.

Etant allée un jour dans le jardin de ses parents, pour y retrouver la solitude de son ancien ermitage, elle rencontra dans un bosquet son éternel ennemi, non point sous une forme effrayante comme à l'ordinaire, mais transformé en cavalier jeune, élégant et plein d'urbanité. Ce déguise-

ment inusité l'empêcha de le reconnaître. Elle crut que c'était un homme, d'autant mieux qu'il ne perdit pas un instant pour la solliciter au mal. Saisie d'horreur elle prit la fuite, en volant plutôt qu'en courant, et ne s'arrêta que sous le portique de la maison, prête à y pénétrer si le tentateur eût osé la suivre. Ne le voyant pas paraître, elle saisit une chaîne de fer, qui se trouvait là et se flagella jusqu'au sang en répandant un torrent de larmes : ensuite elle se plaignit à son Epoux de ce qu'il avait permis qu'elle courût un si grand danger. Jésus lui apparut aussitôt sous une forme sensible, et lui dit : « Si je n'eusse été là, vous » étiez vaincue; mais j'étais présent, comme je » le suis toujours, et ma grâce vous a rendue victorieuse. Fiez-vous en moi et ne pleurez plus. » Ces paroles furent pour elles d'une grande consolation, et sont bien propres à consoler les âmes qui se trouvent engagées dans des tentations semblables. Que peuvent-elles craindre en effet, puisque Jésus est avec elles pour les défendre contre leurs ennemis.

Rose, au jugement de ses confesseurs, avait reçu à un haut degré le don de discerner les véritables visions des illusions et les saintes inspirations des suggestions de l'esprit de ténèbres, ce que l'Apôtre appelle la discrétion des esprits : il est vrai qu'elle eut cela de commun avec beaucoup

de saintes âmes ; mais on en citerait peu qui aient reçu d'aussi bonne heure cette importante faveur. Il paraît, en effet, qu'elle en fut gratifiée dès l'âge le plus tendre, et elle en recueillit ce grand bien que jamais le démon ne put réussir à la tromper. Quelque insidieuse que fût une tentation, elle la reconnaissait dès le premier instant, et se conduisait de manière à la rendre inutile. Pour faire connaître son habileté en ce genre, je n'aurai besoin que de citer un fait. Elle était toute jeune encore, lorsqu'interrogée sur cette matière par son confesseur, elle lui signala, avec une exactitude remarquable, les règles du discernement des esprits par leurs effets. « Les illuminations, lui disait-elle, sont vraiment divines, » quand elles laissent dans l'âme l'humilité, la » connaissance de son néant, une disposition » d'obéissance, l'ordre et l'unité du cœur et la » joie en Dieu. Eprouve-t-elle des impressions » contraires, telles que l'enflure, la confusion » d'un cœur divisé, la complaisance en elle-même, » l'inquiétude à l'égard de Dieu, elle peut re» connaître en cela les artifices de l'esprit trom» peur. » Or, elle savait tout cela sans l'avoir lu nulle part et sans l'avoir appris d'aucun maître.

## CHAPITRE XVI.

Rose éprouvée par des persécutions, des maladies et d'autres adversités. Ses prévisions à ce sujet. Son admirable patience.

---

Je ne répéterai point ici tout ce que j'ai dit, au commencement de cette histoire, des mauvais traitements, des vexations de différents genres qu'elle eut à souffrir de la part de ses parents : mais il est certains faits, certaines circonstances, qui m'ont échappé alors, et que je ne puis passer sous silence. Les épines naissent et croissent avec les roses des jardins, surtout avec les plus belles et les plus précieuses; c'est ce que l'on put remarquer dans notre Rose de Sainte-Marie; elle n'avait pas encore neuf mois, lorsqu'elle fut réduite

à sucer inutilement les mamelles desséchées de sa mère. Celle-ci aurait dû se substituer une nourrice ; mais, par raison d'économie, elle aima mieux employer des bouillies et des potages à son alimentation. Elle apprenait donc à souffrir avant de savoir s'exprimer par des vagissements ou des paroles. Lorsqu'elle fut assez forte pour commencer à marcher, de nouveaux chagrins vinrent l'assaillir ; le nom de Rose qu'on venait de lui donner était une cause de dissensions fréquentes entre sa mère et son aïeule qui, en définitive, déchargeaient sur elle leur mauvaise humeur. Courait-elle à sa mère ou à la servante appelée sous le nom de Rose, l'aïeule prenait une verge et la frappait rudement. Répondait-elle à l'appel de celle-ci, sous le nom d'Isabelle, la cruelle verge ne faisait que changer de main ; ainsi, quelque chose qu'elle fit, elle était châtiée, sans pourtant être coupable.

Autant la jeune fille était douce, autant la mère était violente et emportée ; en sorte que celle-ci semblait ne l'avoir mise au jour que pour exercer sa patience. Sa modestie, sa sobriété, sa dévotion, son éloignement du monde, son silence, ses veilles, ses mortifications étaient envisagés par cette femme colérique comme des crimes qu'elle ne pouvait lui pardonner. De là des cris, des injures, des invectives, que dis-je? des soufflets,

des coups de pieds, des flagellations, enfin, appliquées avec une verge de cognassier. Ses frères, autorisés par la conduite de leur mère, ne l'épargnaient pas davantage: ils ne l'abordaient que pour l'injurier, la traitant de fourbe, de dissimulée, d'hypocrite, de dévote orgueilleuse et pourtant dépourvue de toute bonne qualité. Dans leur aveugle fureur, ils s'oublièrent jusqu'à lui dire qu'elle tomberait dans les mains de l'Inquisition, et ferait le déshonneur de sa famille.

Trouvait-elle du moins quelque consolation dans ses rapports avec les pères de son âme? Hélas! tout au contraire, ils semblaient prendre à tâche de mettre le comble à ses tribulations. Quelques-uns, moins dépourvus de science et d'expérience, ne cessaient de blâmer sa conduite, et voulaient absolument lui faire suivre leurs fausses idées. Où allez-vous, lui disaient-ils? la voie dans laquelle vous marchez n'est assurément ni droite ni sûre: vos conceptions sont celles d'un cerveau timbré, et vous prenez pour de divines illustrations des illusions pitoyables. Dans une semblable position, toute autre âme se serait désespérée; mais cette sainte fille, appuyée sur son inépuisable patience, n'en concevait ni chagrin ni trouble; au contraire, tant de chagrins et de persécutions ne servaient qu'à la convaincre davantage qu'elle marchait dans la voie des saints, qui ne pouvait

manquer de la conduire à l'univers bienheureux avec son Epoux immortel. Une dame de qualité lui demandant un jour pourquoi elle ne priait pas sainte Catherine-de-Sienne de faire cesser cette horrible tempête; elle répondit héroïquement : « Si j'adressais une semblable prière à ma mère » séraphique, elle me demanderait assurément » si je désire une autre voie que celle qu'elle a si » glorieusement parcourue; et que lui dirais-je? » Oh! à Dieu ne plaise, que je me rende cou- » pable d'une semblable lâcheté! »

Dans son amour généreux pour Jésus-Christ, son Epoux, elle eût rougi de se voir un seul instant sans croix et sans souffrance : aussi ce bien-aimé de son cœur ne le permit jamais. Lorsque les tribulations extérieures venaient à lui manquer, il les remplaçait par des infirmités plus ou moins pénibles et douloureuses. Ainsi, tandis que sa famille demeurait à Canta, des contractions de nerfs la retinrent trois années entières sur le lit, dans un état de torture presque insupportable, sans qu'il lui arrivât de gémir un seul instant, si ce n'est sur la peine qu'elle causait aux personnes dont le ministère lui était indispensable. « Oh! que mon sort » serait heureux, disait-elle, et que j'aurais de » joie de mes souffrances, si je ne procurais pas » aux autres tant d'incommodités! » Elle fut souvent dans le cas d'exprimer ce gémissement;

car Dieu ne cessa, pour ainsi dire, de lui envoyer des maladies aussi variées qu'intolérables : tantôt c'était un mal de gorge fort aigu causé par l'inflammation des muscles inférieurs, tantôt un asthme qui lui rendait la respiration extrêmement difficile; tantôt une toux sèche et opiniâtre accompagnée d'une fièvre brûlante et d'une vive douleur de côté, ce que l'on appelle pleurésie. Il faut ajouter à cela des maux d'estomac, des battements de cœur, des douleurs sans nombre et de fréquentes convulsions. Il suffirait d'un seul de ces maux pour abattre les forces d'une personne robuste, et cette vierge délicate en portait jusqu'à trois et quatre à la fois. Les médecins ne pouvaient comprendre comment un corps si frêle et si desséché suffisait à alimenter tant de maladies différentes; mais la sainte ne partageait pas leur surprise, sentant très-bien qu'elles venaient de la main de son Epoux, et non de l'abondance ou du dérangement des humeurs.

Les fièvres, soit éphémères, soit opiniâtres, n'étaient pour elle qu'un jeu, si j'ose parler de la sorte, tant elle y était accoutumée. Il n'en était pas de même des douleurs qui se formaient dans les articulations de ses mains et de ses pieds : cette maladie, que les médecins nomment arthritique, fatiguait beaucoup plus sa patience, d'autant mieux qu'elle n'y pouvait trouver ni remède,

ni soulagement. Cependant, dans ses fréquentes invasions, elle ne lui arracha jamais un gémissement ni une larme. Lui demandait-on comment elle se trouvait, sa réponse était qu'elle se trouvait bien, ou qu'elle souffrait trop peu en comparaison de ses péchés. Du reste, on la voyait toujours douce, paisible, sereine, ne laissant pas échapper un soupir, un geste qui pût faire soupçonner le tourment qu'elle endurait; souvent il lui arrivait de se tourner vers son Epoux, et de lui dire : « Augmentez, Seigneur, augmentez ma peine, » pourvu qu'en même temps vous augmentiez » mon amour. » Parlant un jour de ses maux à une amie intime, elle s'en expliqua de manière à la ravir d'admiration : Je n'aurais jamais cru, lui dit-elle, avant d'en avoir fait l'expérience, qu'un corps humain aussi faible que le mien, pût supporter tant et de si atroces douleurs; car je ne crois pas qu'il y ait un tourment que je n'aie éprouvé; mais qu'est-ce que cela en comparaison des flammes éternelles? qu'est-ce que cela auprès des souffrances endurées par mon Rédempteur? D'ailleurs, tout ce qui vient de la main d'un si aimable Epoux, n'a point d'amertume : le cœur y trouve des consolations pleines de suavité. Il fallait bien, en effet, qu'il en fût ainsi, puisqu'au milieu de tant de souffrances, jamais il ne lui échappa un seul mouvement d'impatience, ni rien qui pût

altérer le moins du monde sa conformité à la volonté de Dieu. Cependant, loin d'être contente d'elle-même, elle ne cessait de se reprocher son ingratitude et l'abus qu'elle croyait faire de si grands bienfaits. Dieu me traite, disait-elle, comme il a traité ses meilleurs amis. Il me tient auprès de lui sur la croix, pour me prouver sa tendresse ; et moi je souffre si mal et je l'aime si peu ! En vérité, je ne puis croire qu'il y ait dans l'univers une créature aussi sotte et aussi ingrate.

Quelque temps avant ses grandes afflictions, elles lui furent annoncées dans une célèbre vision que ses directeurs ont regardée comme un des faits de sa vie les plus merveilleux. Il me semble que c'est ici le lieu de la rapporter : mais laissons-la parler elle-même. Peu de jours avant sa mort, conversant sur les grâces qu'elles avait reçues de Dieu avec le docteur Jean de Castille, elle lui dit : « Un jour, pendant que mon âme, suspen- » due dans la lumière unitive, était dans le repos » de la contemplation, je vis une clarté d'une » excellence, d'une beauté, d'une majesté ad- » mirable, et qui me semblait infinie. Sur son » centre reposait un arc-en-ciel dont les couleurs » étaient éblouissantes, et au-dessus un second » arc tout aussi majestueux et resplendissant. Au » milieu de l'espace enfermé sous cette double » voûte, parut la croix de Jésus-Christ empour-

» prée de son sang, portant encore l'empreinte
» des clous qui l'avaient percée, et ornée de son
» titre de gloire. La sainte humanité du Verbe
» remplissait tout l'intervalle et formait, pour
» ainsi dire, le fond du tableau. Jamais je ne l'a-
» vais vue si radieuse et revêtue d'une telle
» gloire. Or, il plut à sa bonté de me conférer
» des forces extraordinaires pour me rendre ca-
» pable de contempler tout à mon aise et long-
» temps mon divin Roi dans tout son éclat. Jus-
» qu'à ce jour, je ne l'avais vu qu'obliquement et
» en buste; mais, dans cette circonstance, il me
» fut donné de le voir face à face. »

Ici le docteur l'interrompit pour lui demander quelles étaient les couleurs du double arc dont elle venait de parler; et la sainte répondit qu'elles étaient si différentes de celles qui existent dans ce monde visible, que celles-ci ne pouvaient servir d'objets de comparaison; ensuite, reprenant son discours, elle continua de la sorte : « La sainte
» humanité de Jésus-Christ, dont je me trouvais
» si rapprochée, opérait en moi des effets déli-
» cieux. Je sentais couler jusqu'au fond de mon
» âme des flammes inexplicables et comme des
» liens de gloire; en sorte que je me crus délivrée
» de ce monde corruptible et transférée dans le
» ciel; ensuite, ce Dieu fait homme prenant une
» balance et je ne sais quels poids, les disposa

» en sa présence. Alors les nombreuses phalanges
» des célestes esprits vinrent s'incliner profondé-
» ment devant sa majesté : une foule d'âmes,
» venues comme moi de la terre, firent de
» même; après quoi les uns et les autres se
» retirèrent à l'écart : aussitôt quelques anges
» s'étant avancés de nouveau, prirent la balance,
» placèrent les poids dans un des bassins et char-
» gèrent l'autre d'afflictions autant qu'il le fallait
» pour établir l'équilibre ; mais le Roi du ciel ne
» voulut pas s'en rapporter là-dessus à leur ju-
» gement ; il vint lui-même soulever la balance
» et s'assurer que les poids étaient égaux ; cela
» fait, il distribua les afflictions aux âmes pré-
» sentes, et j'en reçus une des plus grosses parts.
» Lorsque le bassin fut vide, il y mit grâces sur
» grâces, jusqu'à former un poids égal à celui des
» afflictions ; puis les distribua dans une juste
» proportion, me faisant par conséquent une part
» abondante. Je remarquai que toutes les âmes
» en étaient si pleines, qu'elles ressemblaient à
» des vases redondants, malgré l'inégalité des
» distributions, ce qui me fit voir que leur capa-
» cité n'était pas la même.

» Ces distributions étant achevées, le Sei-
» gneur dit d'une voix sonore : Que tous mes
» disciples sachent que la grâce est la conséquence
» de la tribulation ; que sans le comble des af-

» flictions ils ne sauraient obtenir le comble de la
» grâce; que la mesure de mes dons augmente
» en proportion de celle des épreuves. Il ne faut
» pas qu'ils s'abusent sur un point si important
» La croix est la véritable et unique échelle du
» paradis; sans la croix, cette ascension est tout-
» à-fait impossible. A ces mots, continua notre
» sainte, je sentis un désir, dont je ne saurais
» exprimer l'ardeur, de parcourir les places pu-
» bliques, et de crier d'une voix de tonnerre aux
» chrétiens des deux sexes, de tout âge et de
» toute condition : Peuples, écoutez-moi; en-
» fants de l'Eglise, prêtez l'oreille à mes paroles.
» Je vous annonce, comme chose que je tiens
» de la bouche même de Jésus-Christ, que la
» tribulation est le chemin de la perfection; qu'il
» est besoin d'épreuves accumulées les unes sur
» les autres pour arriver à la parfaite beauté de
» l'âme, et être admis à participer à la gloire des
» enfants de Dieu. J'aurais voulu aussi prêcher
» les charmes de la divine grâce, et ce désir était
» si impétueux qu'il me rendait toute haletante;
» en sorte que j'avais peine à respirer : il me
» semblait que mon âme allait sortir de sa mai-
» son de boue et courir le monde, en criant de
» toutes ses forces : Oh! si la grâce était connue
» des mortels! oh! s'ils savaient combien elle est
» belle, noble, précieuse; quelles richesses elle

» renferme, quelles délices elle procure, quelles
» joies ineffables elle répand dans les cœurs! per-
» sonne ne se plaindrait plus de la croix ; tous
» courraient, au contraire, au-devant des per-
» sécutions, des maladies, des peines de tout
» genre, puisque les fruits de la grâce et la grâce
» elle-même sont les conséquences de la tribu-
» lation. »

Il paraît, lui dit le docteur, que vous avez vu la grâce ; veuillez me dire sous quelle figure ou sous quelle espèce elle vous a été montrée. La grâce, répondit Rose, n'a rien de commun avec les figures ou espèces corporelles, les couleurs et les beautés créées. Sa nature est toute divine, et par conséquent spirituelle. Cependant, j'ai bien remarqué qu'elle est une chose toute différente de Dieu, quoiqu'il soit vrai de dire qu'elle lui ressemble beaucoup, et rend l'âme admirablement difforme. Lorsque Jésus-Christ, reprit le docteur, proféra les paroles que vous me citiez tout à l'heure, pourriez-vous me dire si son langage était vocal ou simplement intellectuel ? Je ne sais, répondit la sainte, de quel nom il faut appeler ce genre de locution ; tout ce que je puis dire, c'est que de la bouche de mon Sauveur sortait une claire et très-pure conception de sagesse qui, pénétrant jusqu'au fond de l'âme, signifiait intérieurement tout ce qu'il voulait qu'elle comprît.

Cette vision remarquable précéda immédiatement la paralysie qui causa la mort prématurée de notre sainte; d'où il est à croire qu'elle lui fut envoyée pour la préparer à ce dernier combat. Tant il est vrai que les afflictions que Dieu envoie à ses amis ne sont pas de sa part des hostilités, mais bien des moyens d'accroître leurs mérites et de les sanctifier toujours davantage, pour avoir occasion de les récompenser plus généreusement.



## CHAPITRE XVII.

**L'amour ardent de Rose envers Jésus son Epoux.**

---

Le cœur de cette sainte fille était une fournaise embrasée, je ferais mieux de dire un volcan d'où s'échappaient des flammes que Dieu se plut souvent à rendre visibles pour l'honneur de sa servante. Je vais le prouver par quelques faits. Ayant été obligée une fois, je ne sais pourquoi et contre son ordinaire, de permettre à sa compagne de dormir dans sa chambre, celle-ci fut témoin d'un événement merveilleux. S'étant réveillée vers le milieu de la nuit, et voyant fréquemment des rayons lumineux se projeter au milieu des ténèbres, elle fut curieuse, malgré sa frayeur, d'examiner d'où ils

partaient. Or, elle remarqua qu'ils venaient du visage même de la sainte. Elle s'était levée sans bruit pour faire oraison, et s'était mise à genoux dans un coin de la chambre où elle se croyait bien cachée, à la faveur de la nuit; mais le feu de son amour la trahit en se manifestant au dehors. Ses soupirs et ses paroles embrasées ne révélaient pas moins l'incendie allumé dans son âme. Souvent, dans la ferveur de ses saints exercices, on l'entendait s'écrier : « Qui ne céderait, Seigneur, au » puissant attrait de vos charmes incomparables! » mais moi, malheureuse, quand donc commen- » cerai-je à vous aimer dignement? Hélas! je » suis bien loin d'avoir pour vous une dilection » robuste, intime, parfaite. Je ne sais pas même » ce que c'est que vous aimer en Dieu. Quelle » honte! que me sert-il d'avoir un cœur, s'il ne » se fond au feu de votre charité? »

Se croyant donc dépourvue du saint amour dont son cœur abondait, elle s'était fait une formule de prière évidemment dictée par le don même qu'elle sollicitait de la divine miséricorde. Cette formule a été si utile à plusieurs, que je crois devoir l'inscrire ici littéralement : « Mon Seigneur » Jésus-Christ, vrai Dieu et vrai homme, créa- » teur et rédempteur du genre humain, j'ai le » plus vif regret de vous avoir offensé, parce que » vous êtes celui qui est, et que je vous aime

» par-dessus toutes choses. O mon vrai Dieu, » l'Epoux de mon âme et toute la joie de mon » cœur, très-bienfaisant Jésus, je désire vous » aimer de cet amour très-parfait, très-efficace, » très-sincère, ineffable, très-intense, très-in- » vincible, dont vous entourent tous les heureux » habitants du ciel. Il me faut plus encore : je » souhaite vous aimer, ô Dieu de ma vie et de » mon cœur, autant que vous aime votre très- » sainte Mère et ma souveraine, la glorieuse » Vierge Marie ; cela même est trop peu pour me » satisfaire : j'ai soif de vous aimer, ô ma joie et » mon salut, comme vous vous aimez vous- » même. Oh oui ! que je sois brûlée, détruite, » consumée par le feu de votre divin amour, ô » Jésus, mon bien-aimé ! »

Cette vierge ingénieuse savait fort bien cacher ses vertus aux yeux des hommes. Son amour seul se trahissait, en jetant des flammes qu'elle ne pouvait retenir. Toutes ses actions en étaient imprégnées ; et, dans tous ses discours, on était assuré de le voir paraître. Abordait-elle ses compagnes, sa première parole était : « Aimons notre Dieu. » Parlait-on en sa présence de quelque bonne personne absente, elle concluait la conversation en disant : « Elle aime Dieu sérieusement et forte- » ment. » Arrivait-elle aux pieds de son confesseur, dans le saint tribunal, elle commençait par

dire : « Que le Seigneur soit avec vous, mon » père ; que Dieu soit notre amour. Oh ! qui nous » donnera de l'aimer parfaitement ! Sans doute » ceux qui ne l'aiment pas, ignorent combien il » est aimable. » Dans tous ses rapports avec les créatures, son unique contentement était de parler ou d'entendre parler de l'amour divin. Elle ne manquait pas alors d'inculquer l'obligation suprême d'aimer un Dieu qui nous a tant aimés et ne cesse de nous combler des bienfaits de son amour ; et, à ce sujet, elle se plaisait à détailler ses titres à notre tendresse, et les différents modes de manifestation dont nous pouvons user. Lorsque la conversation roulait sur autre chose, elle avait l'art de la ramener sur son objet chéri, et faisait en sorte qu'elle devînt intéressante. Les auditeurs, en effet, ne revenaient pas de leur surprise, en entendant cette vierge, si taciturne ordinairement, traiter ce beau sujet avec une justesse d'expression, une chaleur de style et une profondeur de jugement tout à fait remarquable : aussi, pas un d'eux n'osait élever la voix, et tous se sentaient embrasés du feu qui la consumait.

Ce n'était pourtant pas en pareille circonstance que l'on pouvait juger de l'intensité de son amour : l'humilité comprimait ses transports, et ne lui permettait d'exprimer sa tendresse qu'avec une sage réserve : il eût fallu la suivre dans son petit ermi-

tage et dans les autres lieux où elle croyait n'avoir pas de témoins. C'est alors que, libre de toute gêne, elle lâchait la bride à ses sentiments, les exprimant en vers, en prose, par des discours et par des chants que j'oserais dire passionnés. Le questeur Gonzalve, sa femme et ses enfants l'entendirent un jour, dans un lieu solitaire, célébrer ainsi ses divins amours. Elle ne chantait pas alors, mais elle invitait par ordre toutes les créatures à aimer leur auteur. « Eléments, disait-elle, cieux, » anges, animaux, plantes et fleurs, venez à mon » aide : aimons Dieu, aimons Dieu; Dieu est » amour, l'amour est Dieu. » Ce ne fut pas de sa part une exclamation en passant; elle continua pendant deux ou trois heures à répéter ces paroles avec une ferveur incomparable, les yeux fixés au ciel et sans changer de lieu. Il lui arrivait quelquefois de saisir une guitare, quoiqu'elle n'eût jamais appris à en faire usage, et de s'en servir pour accompagner les chants plaintifs de son amour. Du reste, plus attentive à l'harmonie de ses sentiments qu'à celle de ses accords, il lui importait peu que l'instrument rendît des sons ou demeurât muet : elle s'en servait même lorsqu'il n'avait pas de cordes. Tous ces faits ne manquèrent pas de témoins, car, dans ces moments d'ivresse, elle était tellement hors d'elle-même, que les personnes de la maison pouvaient entrer dans

le lieu de sa retraite et en sortir sans être aperçues.

Il n'y a pas de plus sûr témoin d'une ardente dilection que le zèle. Or, celui de notre sainte pour les intérêts de Dieu éclatait en toute occasion. J'en citerai quelques traits. Les nobles de Lima avaient contracté l'habitude grossière de parler à l'Eglise, comme ils auraient pu le faire dans un autre lieu, et c'était un des grands sujets de peine de notre sainte. Elle ne pouvait comprendre ni souffrir que l'on vînt offenser Dieu jusque dans sa maison. Aussi, surmontant sa timidité naturelle, laissait-elle éclater, chaque fois, sa juste indignation, en reprochant aux coupables ce manque d'égards à la Majesté sainte. Seulement, parce qu'elle était fort humble et fort douce, elle donnait à ses paroles le ton de la supplication plutôt que celui d'une véritable correction. A la maison, ses frères se gardaient bien de laisser échapper devant elle la moindre parole inconvenante; ils savaient que cette fille, qui souffrait si patiemment leurs grossières injures, ne leur passerait quoi que ce soit d'opposé à l'honneur de Dieu. Dès sa plus tendre enfance elle leur avait donné des preuves de sa délicatesse de conscience à cet égard. Lorsqu'il leur arrivait de chanter des chansons ou de proférer des paroles peu modestes dont ils ne comprenaient peut-être pas la portée.

sans les comprendre elle-même, mais avertie par je ne sais quel instinct intérieur, la jeune vierge éclatait en pleurs, fuyait précipitamment et allait les dénoncer à leur mère.

Les mensonges, si communs dans le jeune âge, étaient pour elle des objets d'exécration. Aussi leur opposait-elle, en toute occasion, cette sage maxime : « Qu'il ne faut mentir ni pour le ciel, » ni pour la terre, parce que Dieu est vérité. » Si l'un de ses frères racontait aux autres quelques faits inventés ou exagérés, elle ne manquait pas de le reprendre en niant le fait, ou en le rétablissant dans la vérité. Dans une de ses maladies, un religieux qui avait pour elle une vénération toute particulière, étant venu lui faire visite, la servante crut bien faire de lui dire en le recevant : Vous venez bien à propos, mon père; car dona Rose m'avait commandé d'aller vous chercher. Celle-ci ayant entendu ces paroles inexactes, sortit de son assoupissement, et, recueillant ses forces, dit au religieux : « Il est vrai, mon père, que j'ai ex- » primé le désir de vous voir avant de mourir, » mais je n'ai rien dit de plus. »

On ne devinerait jamais jusqu'où s'étendait sa sollicitude pour les intérêts de son divin Maître. Persuadée que les larmes appartiennent à Dieu seul, tout autre usage qu'elle en voyait faire lui paraissait une injustice, et elle ne manquait pas,

dans l'occasion, d'exprimer ce qu'elle en pensait. Ainsi, par exemple, sa mère pleurant un jour devant elle, pour je ne sais quoi qui l'affligeait, elle ne put s'empêcher de lui dire : « Que faites-vous » là, ma mère ; vous dépensez un bien qui doit » être mis dans le trésor de Dieu : car ne savez-» vous pas que cette précieuse liqueur doit être » employée à lui témoigner notre amour ou à le » satisfaire pour nos offenses ? »

Par un autre effet du même zèle, la sainte fille n'avait pas de plus grand plaisir que d'entendre dire ce qui se faisait à la gloire et à la satisfaction de son Dieu. Une religieuse espagnole, sortie de son couvent je ne sais pourquoi, était venue se cacher au Pérou où elle vivait déguisée sous un habit d'homme. Cette triste aventure, connue de tout Lima, était parvenue aux oreilles de notre sainte qui en avait été sensiblement affligée. Mais quelle ne fut pas sa joie, lorsqu'on vint lui dire que cette brebis, poursuivie par le divin Pasteur, était enfin rentrée dans le bercail, où elle pleurait amèrement son égarement coupable ! La royauté du Pérou n'eût pas été accueillie par elle avec autant de bonheur. Elle riait, tressaillait, donnait à Dieu mille louanges, le félicitait de la victoire qu'il venait de remporter sur le démon, prenait la part la plus vive au retour heureux de cette pauvre âme. Cependant, il lui restait une inquié-

tude sur sa persévérance ; mais elle ne dura pas, car Dieu lui fit connaître, par révélation, que non-seulement elle persévérerait, mais qu'elle parviendrait à une sainteté fort éminente.

Cependant, Rose n'était jamais contente des témoignages d'amour qu'elle donnait à son Epoux divin. C'est pourquoi elle ne cessait de se plaindre à ses confesseurs de ses ingratitudes envers l'infinie bonté, et de son ignorance des moyens propres à entretenir une amitié si douce et si honorable. Tel est l'amour ardent; quelque chose qu'il fasse, il ne croit jamais en faire assez : c'est pour cela qu'il ne laisse passer aucune occasion de rendre à son objet quelque nouveau service. Voici un exemple de cette vérité. Il arriva qu'un de ses confesseurs fut pris d'une fièvre assez violente et dans une circonstance fort inopportune, car c'était la veille d'une fête où il devait faire un sermon solennel. Lorsqu'on vint annoncer à Rose cette fâcheuse nouvelle, elle en fut profondément affligée, tant à cause du détriment qu'en souffrirait la solennité, que de la privation du bien que cette prédication aurait pu faire à un nombreux auditoire. Après avoir réfléchi un instant, elle dit à la personne envoyée par le père : « Il s'agit ici
» de l'honneur et du service de Dieu. Allez donc
» annoncer au malade qu'il prêchera certainement

» au jour fixé. Dieu lui donnera pour cela les forces » suffisantes. Il est vrai qu'il faut acheter cette » grâce; mais une autre en supportera les frais. » Pendant le court moment de réflexion qui avait précédé sa réponse, elle s'était offerte à prendre la fièvre qui affligeait le père, et Dieu l'avait prise au mot, lui donnant ainsi un nouveau trait de ressemblance avec sainte Catherine-de-Sienne, sa chère maîtresse. L'événement arriva comme elle l'avait prédit, peu d'heures avant la prédication qu'il fit avec une force et une onction extraordinaires. Pendant ce temps-là, la sainte endurait une fièvre brûlante qui ne l'empêcha pourtant pas d'assister au sermon, parce que cette chaleur était pour ainsi dire absorbée par la chaleur plus intense de son zèle pour la divine gloire.

Son amour industrieux inventait sans cesse de nouveaux moyens de rendre service à son bien-aimé. Se rappelant un jour que sainte Catherine-de-Sienne avait donné une robe à Jésus-Christ, caché sous la forme d'un pauvre, elle forma le dessein de l'habiller à son tour, mais d'une autre façon, car ce fut un vêtement spirituel qu'elle projeta de lui faire et par un procédé fort laborieux. Pour ne rien oublier dans l'exécution de son ouvrage, elle prit note de tout ce qui devait le composer, et c'est à cet écrit précieux que nous devons

la connaissance de cette industrie toute nouvelle. Le voici tel qu'on le trouva parmi ses papiers après sa mort :

Jésus,

L'an 1616, avec le secours et la faveur de mon Sauveur et de sa bénie mère, je prépare un vêtement à mon très-doux Jésus qui doit bientôt naître pauvre, nu et tout tremblant dans l'étable de Bethléem. J'emploierai à tisser sa chemise cinquante litanies, neuf rosaires et cinq jours de jeûnes en mémoire de son incarnation. Je composerai ses langes de neuf stations au pied du Saint-Sacrement, de neuf divisions du *Psautier rosairien* et de neuf jours de jeûnes pour honorer les neuf mois qu'il passa dans le sein de sa très-pure Mère. Je formerai ses liens de cinq jours d'abstinence, de cinq rosaires et de cinq stations en l'honneur de sa nativité. Je ferai sa couverture de cinq couronnes du Seigneur, de cinq jeûnes absolus et d'autant de stations, en mémoire de sa circoncision. Quant aux franges destinées à border ses vêtements et la couverture de sa niche, je les formerai de trente-trois communions, de trente-trois assistances à la messe, de trente-trois heures d'oraison mentale, de trente-trois *Pater*, *Ave* et *Credo*, avec autant de *Gloria Patri* et de *Salve Regina*, de trente-trois rosaires, de trente-trois

jours de jeûnes et de trois mille coups de discipline, par vénération pour les trente-trois années qu'il vécut ici-bas. Enfin, je lui offrirai pour aliments mes larmes, mes soupirs, mes affections et même mon cœur et mon âme, parce qu'il convient que je ne possède plus rien ici-bas. Non contente d'exercer seule cette dévotion touchante, elle se recommandait à ses compagnes et les aidait à composer ce petit trousseau de l'Enfant-Dieu. Jésus fut si sensible à ces inventions amoureuses, qu'il voulut la récompenser par un prodige qui va faire le sujet du chapitre suivant.



## CHAPITRE XVIII.

**Sueur abondante d'une image du Sauveur, accordée aux prières de Rose.**

---

PARMI les tableaux qui décoraient l'oratoire domestique du questeur Gonzalve, il y avait une tête de Christ d'une ravissante beauté. Les connaisseurs venaient la voir par curiosité, et tous la regardaient comme un parfait modèle. Cette image était un objet de dévotion spéciale pour la servante de Dieu. Aussi quand, aux jours de fêtes, on tirait le rideau qui la couvrait habituellement, sa joie était au comble. A deux genoux devant elle, ses yeux la fixaient avec une sainte avidité, et cette vue donnait lieu à une exaltation d'amour qui la faisait entrer dans la contemplation la plus haute et

10.

la plus délicieuse. Le 25 avril de l'année 1617, qui était un samedi, Rose se rendit vers le soir, avec la femme et les filles du questeur, dans l'oratoire où la sainte image était découverte et éclairée de deux bougies qui brûlaient à ses côtés; mais à peine eut-elle jeté les yeux sur cette face chérie, que, transportée d'une ferveur extraordinaire, elle se dressa sur ses pieds et se mit à parler tout haut, comme si elle eût été seule dans la chapelle. Voici ce qu'elle disait :

« Seigneur, oh ! quand donc tous les hommes » vous aimeront-ils comme vous méritez d'être » aimé? Jusques à quand souffrirez-vous que les » pécheurs vous offensent et vous outragent? Oh ! » qui fera savoir à tous combien vous êtes grand, » combien vous êtes aimable, afin qu'ils com- » prennent que ce n'est ni par la crainte servile » des peines, ni par l'attrait d'une espérance » mercenaire, mais pour vous seul qu'ils doivent » vous aimer? Allons, Seigneur, tendez votre arc; » lancez de toutes parts vos flèches brûlantes; » mettez-en sur tous les cœurs, afin qu'ils vous » aiment comme il convient. Que tous les hommes » s'épuisent à votre service; que le feu de votre » charité les consume; que toutes leurs affections » se concentrent en vous, très-aimable Jésus, » qui avez si ardemment aimé le genre hu- » main ! »

Pendant que la jeune vierge parlait ainsi, la femme du questeur sortit doucement de l'oratoire avec ses filles, de peur que leur présence mît obstacle à ce colloque amoureux. Cependant une d'elles ne tarda pas à rentrer, sans le consentement de sa mère, sous prétexte de moucher les bougies qui brûlaient sur l'autel. Mais à peine eut-elle levé les yeux sur la sainte image, qu'étonnée ou peut-être effrayée du changement qui s'était fait en elle, elle s'écria : Rose, Rose, que vois-je ? voilà que la face de Jésus est tout en sueur. Rose n'entendit point cette interpellation, parce qu'en ce moment elle était hors d'elle-même ; mais elle fut entendue de la femme du questeur qui, rentrant aussitôt, vit que sa fille ne se trompait pas. De nombreuses gouttes de sueur roulaient sur le visage du Sauveur, et faisaient place à d'autres qui se succédaient en abondance. Etonnée de ce spectacle et n'osant approcher de plus près, elle fit partir un domestique en toute hâte pour aller chercher son mari alors absent de la maison. Celui-ci, prévenu que sa femme le demandait, revint avec un de ses amis du port de Callao, que ses affaires avaient amené dans la ville. A leur entrée dans la cour, apercevant toute la famille dans l'oratoire, dont la porte était ouverte, ils y pénétrèrent sans savoir ce dont il s'agissait. Mais quelle fut leur surprise lorsque, re-

gardant le tableau sur lequel tous les yeux étaient fixés, ils remarquèrent des ruisseaux de sueur qui sortaient de la tête et coulaient jusque sur l'encadrement qui en était tout mouillé.

Une crédulité trop prompte nuit plus qu'elle ne sert à la foi des miracles. Un doute circonspect est ce qu'il y a de mieux en pareil cas, parce qu'il donne lieu à un examen sévère dont le résultat est de rendre le fait incontestable, quand il n'est pas une illusion. C'est précisément ce qui arriva dans cette circonstance. Gonzalve envoya chercher sur-le-champ le peintre qui avait fait le tableau, pour voir ce qu'il penserait de cette humidité extraordinaire. Le peintre étant venu, Gonzalve lui dit d'examiner si cette sueur ne provenait point d'une décomposition naturelle des couleurs. L'artiste, sans répondre, s'approcha du tableau, mouilla son doigt de cette eau, et s'assura qu'elle ne tenait rien des couleurs ni de l'huile employées dans la confection de cet ouvrage. Ayant ensuite trouvé fort sec le mur auquel il était attaché : Il n'y a rien là de naturel, s'écria-t-il : ce que je vois est un vrai miracle. Cependant le questeur, ne regardant pas la chose comme suffisamment constatée par ce jugement, pria André Lopez, son ami, qui se trouvait présent, d'aller au collége de Jésus chercher les PP. Martinez et de Pennaloza, mais sans rien leur dire de cette af-

faire. Le P. Pennaloza étant venu avec un frère coadjuteur, parce que le P. Martinez était malade, il se mit à genoux pour prier un instant ; ensuite il s'approcha de l'autel, et contempla long-temps et fort attentivement cette figure couverte d'une sueur abondante ; puis, s'étant fait apporter une éponge, il l'imbiba doucement de cette humidité qui fut bientôt remplacée par une autre. L'ayant appliquée de nouveau, cette seconde opération eut le même résultat. La pensée lui vint alors d'essuyer l'image avec une feuille de papier blanc, pour voir si cette sueur ne serait pas colorée ou tout au moins huileuse ; mais le papier ne prit aucune couleur, et la promptitude avec laquelle il sécha, fit voir que ce n'était que de l'eau. Après avoir coulé pendant plus de quatre heures, sans que les couleurs eussent rien perdu de leur vivacité, ce que les témoins remarquèrent avec admiration, elle cessa enfin de se reproduire ; mais on voyait encore, plusieurs années après, des traces de son passage sur la barbe et sur le cadre dont cette toile était entourée. Il ne restait plus, pour constater le miracle, qu'à provoquer une enquête de l'autorité ecclésiastique ; elle fut demandée à l'archevêque qui chargea le docteur Jean de la Rocca, archidiacre du diocèse, d'informer juridiquement. En conséquence, il fit paraître devant lui tous les témoins oculaires, et

Jacques de Blanca, prêtre qui faisait les fonctions de notaire, rédigea un procès-verbal de leurs dépositions.

Cependant, Gonzalve et sa famille s'imaginèrent que cet événement prodigieux pourrait bien être un signe de la colère céleste et un pronostic de quelque malheur dont ils étaient menacés, en punition de leurs péchés. Mais Rose qui avait la clef du mystère, n'eut pas de peine à calmer leur inquiétude. Soyez sans crainte, leur dit-elle : ce miracle n'a rien de sinistre, ni d'effrayant. Le Seigneur, en le faisant, a seulement voulu rappeler aux hommes l'ardent amour qu'il leur porte, afin de les exciter à le payer de retour. La femme et les filles de Gonzalve crurent facilement ce qu'elle disait; car elles se rappelèrent que la merveille n'avait eu lieu qu'à la suite du colloque amoureux de la sainte fille, et les autres témoins avouèrent qu'en regardant cette sueur, ils éprouvaient une chaleur inaccoutumée du divin amour.

Quoique cette merveille n'eût laissé aucun doute dans les esprits, il plut à Dieu de la constater encore mieux par un nouveau prodige. Quelques jours avant l'événement, Rose ayant fait une chute, avait blessé grièvement un de ses bras. Le chirurgien qui fut appelé, après avoir examiné la blessure, la jugea beaucoup plus dan-

gereuse qu'une fracture, et prononça que la cure serait longue et difficile, si même elle ne restait pas estropiée de ce bras le reste de sa vie. Rose, accoutumée à souffrir et amie des souffrances, entendit cette sentence aussi tranquillement que s'il se fût agi d'un bras étranger. Néanmoins, lorsque le miracle eut eu lieu, s'entretenant un jour familièrement de ce fait avec la femme de Gonzalve, elle sentit naître en elle une vive confiance de guérir son mal, en lui appliquant l'éponge qui avait servi à essuyer la sueur miraculeuse. Ayant fait part à cette dame du sentiment qu'elle éprouvait, celle-ci, sans perdre de temps, fut chercher l'éponge, et se mit en devoir d'ôter la compresse pour essayer de ce moyen de guérison. Rose se repentit alors de la confidence qu'elle venait de faire, ne voulant pas être délivrée si vite d'un mal qu'elle était heureuse de souffrir pour l'amour de son Epoux : elle refusa d'abord le remède, en disant qu'elle n'osait l'employer sans la permission de son confesseur ; mais ensuite, voyant que ce retard contristait sa maîtresse, elle fut prendre l'avis du père qui lui dit de faire sur-le-champ l'application dont il s'agissait.

Il était midi quand elle rentra dans la maison, et la dame Usateguy, empressée de voir un nouveau miracle, dépouilla son bras et lia l'éponge sur la partie blessée. Rose courut aussitôt s'en-

fermer dans l'oratoire où elle passa deux heures, et quand elle en sortit, son bras était flexible et entièrement guéri. Sa maîtresse, enchantée, voulut savoir comment cette guérison s'était faite, et la sainte fille crut devoir la satisfaire. « A peine,
» lui dit-elle, m'étais-je mise à genoux devant
» le tableau miraculeux, que j'ai senti une attrac-
» tion puissante qui ramenait les nerfs à leur place
» naturelle, et la tumeur se dissiper. Alors, le
» mouvement de mon bras est devenu facile, et
» j'ai bien vu qu'il ne me restait aucun mal. Ce-
» pendant, je n'ai pas voulu quitter l'oratoire,
» avant d'avoir offert à mon céleste médecin les
» actions de grâces qu'il méritait. Maintenant,
» vous pouvez en toute sûreté ôter les ligatures
» et enlever l'éponge. » Un si grand bienfait remplit de joie toute la maison, et le chirurgien déclara qu'une cure aussi prompte n'avait pu se faire sans miracle.

Cet événement fut pour Gonzalve et sa famille le sujet d'une nouvelle frayeur. Le bruit courut dans la ville que l'autorité allait faire enlever l'image miraculeuse de leur oratoire, pour la placer dans une église publique où elle pourrait être mieux honorée; mais ils n'étaient rien moins que disposés à faire ce sacrifice, principalement parce qu'ils avaient entendu dire à Rose que ce tableau était une sauve-garde et une source de bénédictions

abondantes pour toute la maison. Gonzalve ayant manifesté ses craintes à ce sujet, en présence de la vierge, elle lui dit : « Rassurez-vous, mon
» père ; les merveilles qui viennent de se passer
» ici, ne sont pas les adieux de cette sainte
» image ; Jésus est trop bon pour nous priver de
» cette douce consolation. Elle continuera à de-
» meurer avec nous, je vous l'assure : tenez ce
» que je vous dis pour certain. D'ailleurs, si on
» nous l'enlevait à cause du miracle qui vient de
» se faire, il faudrait aussi emporter les autres,
» car nous sommes redevables à plusieurs de
» bienfaits très-importants. »

La famille n'eut pas de peine à croire cette dernière assertion, qui ne faisait que confirmer leurs propres conjectures. Souvent, en effet, en voyant les marques de respect et de dévotion qu'elle prodiguait, tantôt à un tableau, tantôt à un autre, ils avaient pensé qu'elle agissait ainsi pour reconnaître quelques grâces dont ces pieux objets avaient été les instruments. Il y avait, par exemple, dans l'oratoire une fort jolie peinture de Jésus enfant, sur laquelle la sainte fille jetait fréquemment des regards embrasés, en laissant échapper des soupirs du fond de sa poitrine. La femme du questeur, à laquelle cette dévotion particulière n'avait point échappé, fut curieuse d'en connaître la cause, et sonda Rose avec tant d'adresse, qu'elle

la lui fit avouer. Chaque fois que cette chère épouse de Jésus jetait les yeux sur l'image dont je parle, le divin Enfant semblait la saluer avec un doux sourire, ou décocher contre elle des flèches enflammées qui blessaient délicieusement son cœur, ou lui tendre les bras, comme pour l'inviter à le prendre. En me faisant ce récit, disait cette pieuse femme, elle éprouva un tel transport d'amour, qu'elle ne put s'empêcher de s'écrier : « Allons, ma mère, estimez cet Enfant céleste ; » servez bien ce doux Sauveur ; honorez, vénérez, » aimez de tout votre cœur ce Roi de gloire qui, » de cette image, ne cesse de verser sur nous ses » bienfaits, prêt à nous en accorder de plus » grands, pourvu que nous consentions à les » prendre. » Ensuite, elle se plaignit amèrement de ce qu'il y avait si peu d'âmes qui eussent pour ce doux Maître une pure affection, ajoutant que c'était pour elle un supplice intolérable, et que, si son sexe ne s'y opposait, elle voudrait courir le monde pour y allumer le feu de l'amour de Jésus-Christ. Puis elle finissait par se lamenter, en s'accusant de l'aimer trop peu elle-même.

## CHAPITRE XIX.

**Sa tendre affection pour deux images de la Mère de Dieu.**

---

Il y avait à Lima une fort belle statue de la sainte Vierge, dont l'origine remontait aux premiers prédicateurs de la Foi, et regardée dans tout le Pérou comme la sauve-garde du royaume; cette statue, faite d'un bois inconnu et de grandeur naturelle, représentait la divine Marie, portant sur un de ses bras l'Enfant Jésus, et tenant dans l'autre main son Rosaire qu'elle semblait présenter au peuple. Elle était placée dans l'église des Dominicains, dont le monastère portait le nom du Saint-Rosaire ainsi que la paroisse que ces religieux desservaient. Il paraît que cette église et ce

couvent furent bâtis par les conquérants espagnols en même temps qu'ils jetaient les fondements de cette illustre métropole, et que de là partirent les hommes apostoliques qui firent entrer les Péruviens dans le bercail de Jésus-Christ. Les faits que nous allons raconter prouveront que la confiance des Espagnols était principalement dans la Vierge du saint Rosaire, et que cette confiance ne fut pas vaine.

L'an 1553, les Espagnols, après avoir franchi des montagnes fort hautes, descendirent dans une profonde et étroite vallée, où ils trouvèrent l'armée des Indiens rangée en bataille. Elle était forte de 200,000 combattants, tandis qu'eux avaient à peine 600 hommes. Dans une telle inégalité, les Indiens pouvaient vaincre leurs ennemis sans combattre. En se jetant sur eux, ils les eussent écrasés sous leurs pieds. Au moment où le choc allait commencer, quelques Dominicains, qui marchaient à la tête de la phalange chrétienne, ayant imploré le secours de Notre-Dame du saint Rosaire, furent sur-le-champ exaucés. En effet, la divine Marie apparut dans les airs à la vue des deux armées, tenant à la main une verge qu'elle agitait contre les infidèles, comme pour leur faire entendre qu'ils allaient être exterminés s'ils osaient engager le combat. Les Indiens effrayés laissèrent tomber leurs armes, et, demandant la paix, se soumirent de grand cœur au joug de Jésus-Christ.

Les Espagnols qui avaient remarqué que la Vierge avait pris, dans cette apparition, la forme de la statue de Lima, ayant publié partout cette nouvelle, cette image devint plus célèbre et plus chère au peuple que jamais.

Le mois de mai de l'année 1643 fut témoin d'une solennité qui servit beaucoup à renouveler cette dévotion populaire. Le roi catholique voulant mettre son royaume du Pérou à l'abri des malheurs dont il était menacé, prescrivit aux habitants de prendre la divine Marie pour leur protectrice, par un acte public et solennel qui serait déposé aux pieds de la plus célèbre de ses images. En exécution de ce décret, l'archevêque et le vice-roi, le clergé et le sénat, s'étant concertés ensemble, arrêtèrent trois choses : la première, que la Vierge de Lima serait choisie pour image patronale; la seconde, qu'il y aurait chaque année, le lendemain de la Quasimodo, une supplication publique dans son église, où se réuniraient pour cela la magistrature et les corps du clergé tant régulier que séculier; la troisième, qu'une procession solennelle se ferait tous les ans à perpétuité, le dernier jour de l'octave du saint Rosaire. Elle se fit en effet ce jour-là avec une pompe qui mérite d'être signalée. A l'heure indiquée par le son de toutes les cloches de la ville, le vice-roi, à la tête des différents corps de l'Etat, se rendit à

l'église du saint Rosaire où se trouvaient l'archevêque avec son chapitre, le clergé des paroisses et les religieux de toutes les communautés. La statue vénérée fut enlevée de son autel et portée en triomphe par les rues de la ville, au bruit du canon, au son des trompettes guerrières, et à travers les bataillons dont les étendards déployés portaient son image et son nom. Du reste, pendant toute l'année, le concours ne cessa pas dans son temple, et il devint immense lorsque des tremblements de terre, des épidémies ou d'autres nécessités publiques firent mieux sentir le besoin de sa protection.

Mais revenons à notre sainte. Dès sa plus tendre enfance, cette statue eut pour elle un attrait tout particulier, qui lui fit choisir sa chapelle pour le lieu de ses dévotions, on pourrait presque dire pour son domicile. Elle y reçut de bien grandes faveurs, qui malheureusement ne nous sont pas toutes connues. Cependant j'en ai déjà rapporté quelques-unes, et je vais encore en raconter d'autres. Lorsqu'elle reçut dans cette chapelle, aux pieds de cette image chérie, l'habit de Saint-Dominique, sa mère assistait éplorée à la cérémonie; mais Dieu l'ayant favorisée d'une vision qui lui montra sa fille élevée au ciel par la Reine des anges, la joie qu'elle en eut sécha ses larmes à l'instant, et ne lui laissa d'autre sentiment que

celui du bonheur. C'était en effet un consolant et favorable augure pour la prédestination de cette jeune vierge, que d'être ainsi élevée par les bontés de cette grande Reine, appelée par l'Eglise l'heureuse porte du ciel. Comment sa mère, qui l'aimait tendrement, eût-elle pu demeurer indifférente à une si grande grâce !

Toutes les fois que Rose avait dessein de demander quelque bienfait, soit pour elle-même, soit pour les autres, elle courait à sa chapelle favorite et priait, en contemplant attentivement le visage de Marie, jusqu'à ce qu'elle y vît une expression favorable. Alors elle se retirait pleine de confiance, et ce sentiment ne la trompait jamais. La femme du questeur, en la voyant rentrer à la maison, s'apercevait très-bien des consolations qu'elle venait de recevoir aux pieds de l'image de sa bonne Mère, malgré ses précautions et ses efforts pour les cacher. Aussi lui disait-elle souvent avec cette hardiesse que l'amitié autorise : « Aujourd'hui, chère Rose, à ce que je » vois, vous avez reçu une nouvelle pluie de fa- » veurs. C'est vrai, répondait la vierge en rou- » gissant et avec un léger sourire : cette bonne » Reine du ciel comble sa misérable pécheresse de » continuels bienfaits. » Du reste, sa maîtresse ayant assisté à l'examen où elle fut obligée de dévoiler ses secrets, elle lui racontait assez libre-

ment ce que Marie faisait pour elle ; et c'est à ces confidences que nous devons la connaissance de quelques-unes des faveurs dont cette divine Mère l'honorait.

Etant un jour interrogée par cette dame sur le mode des communications que la sainte Vierge lui faisait, elle répondit avec sa simplicité ordinaire : Je n'entends aucun son, aucune parole, je ne vois même aucun mouvement des lèvres de cette Reine chérie; mais, accoutumée que je suis à étudier sa physionomie, je lis dans ses traits ce qu'elle veut me dire et le comprends aussi bien que si elle s'exprimait verbalement. Le visage de son divin Fils est pour moi un livre non moins intelligible. Je le regarde en priant, et l'expression de son visage me dit sur quoi je puis compter. C'était une opinion générale à Lima que Rose obtenait à coup sûr toutes les grâces qu'elle demandait aux pieds de cette statue protectrice ; et sa conduite donnait assez lieu de croire que cette opinion était bien fondée. Chaque fois, en effet, qu'on la chargeait de prier Notre-Dame du saint Rosaire pour quelque nécessité publique ou particulière, elle consentait sans peine à se charger de la requête, et, au sortir du saint lieu, elle promettait la grâce sollicitée d'une manière aussi positive que si elle en eût eu le diplôme à la main.

Il arriva, par une permission divine, que le

démon put répandre la zizanie dans une communauté régulière de Lima. Ce ne fut d'abord qu'un conflit d'opinions de peu d'importance : mais les esprits s'échauffèrent dans la discussion, et il en résulta des inimitiés qui, en blessant la charité, troublèrent la paix du monastère. Le confesseur de Rose, sachant ce qui se passait, envoya cette sainte fille dans la chapelle du saint Rosaire recommander cette communauté à la Mère de miséricorde, et lui enjoignit d'insister dans la prière jusqu'à ce qu'elle eût obtenu le rapprochement des esprits et des cœurs. Rose était trop officieuse pour décliner une commission semblable. Elle courut donc sur-le-champ se jeter aux pieds de Marie, et y demeura aussi long-temps qu'il lui fut possible ; mais, contre l'ordinaire, elle n'obtint rien et retourna fort triste dans sa maison. Le lendemain, s'étant rendue de nouveau près de sa bonne Mère, elle pria plus long-temps et avec plus de ferveur, versa beaucoup de larmes, et finit par lui dire qu'elle ne se lèverait pas avant d'avoir vu sur son visage l'assurance que sa prière était exaucée. Après une assez longue attente, on la vit enfin se lever toute joyeuse, faire un geste de remercîment, et sortir en hâte de la chapelle. La femme du questeur, qui l'avait vue la veille rentrer toute triste, la voyant si gaie ce jour-là, lui demanda la cause de ce changement extraordinaire. Rose répon-

dit obligeamment et cependant sans trahir son secret ; mais avec son confesseur, elle n'en fut pas quitte à si bon compte; il fallut par obéissance lui découvrir toute la vérité. Or, voici ce qu'elle lui dit :

« Hier, tandis que je priais, selon votre com-
» mandement, aux pieds de la divine Mère, son
» visage aussi bien que celui de son Fils, me pa-
» rurent constamment sévères, menaçants et pleins
» d'indignation. J'eus beau faire tous mes efforts
» pour les adoucir l'un et l'autre, je n'en pus
» venir à bout, et je retournai à la maison fort
» triste. Aujourd'hui, à force de larmes, je suis
» parvenue à fléchir la Mère qui a daigné joindre
» à ma prière sa puissante intercession ; mais le
» Fils a répondu qu'il ne pouvait pardonner à
» des religieux une discorde aussi opiniâtre. La
» divine Marie a fait des instances pendant les-
» quelles j'étais en proie à la plus vive anxiété,
» ne sachant si la justice allait prévaloir sur la
» clémence, ou la clémence sur la justice. Enfin,
» j'ai vu l'aimable Enfant sourire à sa Mère et
» ensuite abaisser sur moi un regard plein de
» bonté. En conséquence, mon père, tenez pour
» certain que la grâce est accordée, et que bien-
» tôt vous en aurez la preuve indubitable. » La discorde, en effet, ne tarda pas à disparaître, et la paix se rétablit avec le retour de la charité.

Mais il est temps de parler d'une autre image pour laquelle Rose avait aussi une dévotion particulière. Celle-ci était une peinture représentant l'Enfant Jésus couché sur les genoux de l'auguste Marie. Soit que ce tableau eût un vrai mérite, ou que son affection l'embellît à ses yeux, les deux objets de sa tendresse lui semblaient vivre et respirer sur cette toile, et elle ne le regardait jamais sans éprouver les plus douces consolations. Profondément touchée de l'attention amoureuse avec laquelle Marie contemplait Jésus endormi, elle sentait le besoin d'appeler tout haut cette divine Mère, et cependant elle n'osait le faire, de peur de réveiller le saint Enfant. Dans ce conflit d'affections diverses, son âme se liquéfiait, surtout quand elle croyait entendre la voix de son bien-aimé qui lui disait : Je dors, mais mon cœur veille.

Il paraît que l'oratoire du questeur était le rendez-vous de plusieurs personnes pieuses, pour y conférer des choses du salut. Or, un jour que la conversation roulait sur les bontés de la Reine des vierges, la maîtresse de la maison se mit à raconter les merveilles qui s'opéraient dans l'église d'Atocha, où l'image miraculeuse de Marie attirait un concours prodigieux. Rose, dont les yeux étaient fixés sur son tableau chéri, écoutait avec une sainte avidité cette narration

agréable ; et quand elle vit que sa maîtresse passait à autre chose, elle lui dit : « De grâce, ma » mère, continuez à nous dire tout ce que vous » savez sur ce sujet » Cette interpellation fit deviner à la femme du questeur quelque nouveau mystère qu'elle se promit bien d'éclaircir à la première occasion. En effet, les autres femmes s'étant retirées, elle n'eut rien de plus pressé que d'interroger la sainte fille, en disant qu'elle voulait savoir toute la vérité. Je vous la dirai, répondit Rose, d'autant plus volontiers que vous avez eu plus de part que moi à ce que je dois vous dire. (Quelle adroite humilité ! ) « Pendant que vous » racontiez les miracles de la Vierge d'Atocha, » l'auguste Marie manifestait une joie extraor- » dinaire; elle jetait sur nous des regards pleins » de bonté, et semblait s'avancer hors de la toile, » comme pour nous apporter son Fils endormi. » Ne convenait-il pas, ma mère, que je vous » priasse de continuer une conversation qui pa- » raissait lui être si agréable ? »

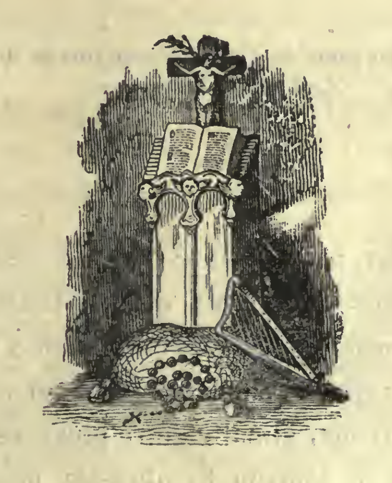
Revenons encore à la chapelle du saint Rosaire que Rose avait toujours tant affectionnée ; nous y recueillerons un nouveau trait de la protection dont l'honorait la Reine des vierges. Rose était dans l'usage de porter ou de faire porter aux pieds de sa statue, chaque samedi de l'année, un bouquet de fleurs qu'elle cultivait à cette intention. Marie,

sensible à cette attention filiale, se chargea de lui fournir les moyens de la continuer. En conséquence, les fleurs ne manquèrent plus à son jardin en toutes saisons, même dans les chaleurs brûlantes de la canicule; c'est un fait qui fut remarqué avec admiration par tous ceux qui fréquentaient la maison de ses parents. Mais ces petits présents étaient loin d'exprimer tout le bien qu'elle voulait à son auguste Mère. Si j'étais riche, disait-elle, je voudrais lui offrir une couronne d'or ornée de pierres précieuses. Ma pauvreté me condamne à ne lui donner que des fleurs. L'humble fille ne disait pas toute la vérité; car son ingénieuse dévotion lui fournit les moyens de lui offrir, deux fois par an, des présents magnifiques. Je veux parler des parures spirituelles qu'elle lui composait, aussi bien qu'à l'Enfant Jésus. Nous avons parlé de ces dernières dans le chapitre précédent; mais ces inventions de l'amour ont quelque chose de si gracieux, que la répétition n'en saurait déplaire.

Voici le projet d'une de ces parures tel qu'on le trouva dans ses papiers après sa mort. « Idée » d'un vêtement que moi, Rose de Sainte-Marie, » j'entreprends de confectionner pour la Reine » des anges, avec le secours du Seigneur. Je lui » ferai une robe de six cents Salutations angéli-

» ques et d'autant de *Salve Regina*, avec quinze
» jours de jeûnes, en mémoire de la très-pure
» joie que lui valut son Annonciation. J'ajouterai
» un manteau composé du même nombre de Sa-
» lutations et de *Salve*, de quinze Rosaires et
» de quinze jours de jeûnes, en mémoire de sa
» gracieuse visite à sainte Elisabeth. Les franges
» et autres ornements de ce manteau seront faits
» de six cents Salutations, d'autant de *Salve*, en
» mémoire des consolations que lui procura la nais-
» sance de son Fils adorable. Je ferai les mêmes
» frais pour lui fournir un voile. Le collier que
» je lui destine aura la même valeur; et mes in-
» tentions en fabriquant ces deux objets, seront
» de célébrer la joie de la présentation et du re-
» couvrement de Jésus dans le Temple. Enfin,
» je mettrai dans sa main royale, un bouquet
» composé de trente-trois Oraisons dominicales
» accompagnées d'un égal nombre de Salutations,
» de *Gloria Patri*, de *Salve* et de Rosaires, pour
» honorer les trente-trois années que mon Jésus
» vécut ici-bas. » On lisait ensuite en post-scrip-
tum sur cette note : « Cette parure est achevée.
» Dieu soit béni. Il ne me reste plus qu'à excu-
» ser les défauts de mon ouvrage, auprès de sa
» sainte Mère, et la hardiesse que j'ai prise de
» le lui offrir. » Si un pareil récit venait jamais

à tomber entre les mains des gens du monde, pas de doute qu'ils riraient de pitié et crieraient à la minutie. Il n'en est pas moins vrai que ceci est plus sérieux et plus important que ce qu'ils appellent leurs grandes affaires.



## CHAPITRE XX.

**Sa dévotion pour la Croix et une image de sainte Catherine-de-Sienne.**

---

ROSE avait planté dans sa cellule solitaire une croix qui en faisait le seul ornement. Cette croix était d'une hauteur qui surpassait sa taille, et elle l'avait voulue telle, afin d'en être plus sensiblement touchée, et de pouvoir l'embrasser plus étroitement, à l'exemple de Magdeleine. Oh! combien de fois elle la couvrit de baisers! combien de fois elle l'arrosa de ses larmes! combien de fois elle la tint enlacée dans ses bras et le jour et la nuit· combien de fois enfin elle reçut ses soupirs, ses profondes adorations et les protestations de sa tendresse! Elle agissait ainsi en toute liberté,

croyant être seule et sans témoins; mais elle se trompait. Souvent les domestiques l'observèrent à travers les fentes de la porte, et c'est par eux que l'on a su ces détails si propres à nous édifier. Chaque fois que dans les églises, les oratoires ou les maisons, le crucifix s'offrait à ses regards, elle ne manquait jamais de le saluer d'un regard affectueux accompagné d'un gémissement sensible. La croix faisait sur elle ce que fait le soleil sur l'héliotrope. Dans toutes les maisons qu'elle fréquentait on était sûr de la voir se placer vis-à-vis de la croix, et jeter sur elle des regards continuels. Le vendredi-saint, jour où l'on expose la croix aux adorations du peuple, elle ne pouvait quitter l'église, et, pendant tout le jour, ne cessait de contempler ce cher objet de ses plus tendres affections. La croix enfin occupait tellement son esprit et son cœur, que tout objet qui, naturellement ou par hasard, lui en rappelait la forme, fixait son attention, et elle ne passait outre qu'après l'avoir salué avec autant de respect que d'amour.

Un jour que son frère Ferdinand l'accompagnait de la maison à l'église, elle trouva la rue couverte de pailles échappées d'un chariot qui venait de passer. S'étant aperçue que ces pailles formaient partout des croix, il lui fut impossible de passer outre. Son frère eut beau gémir et la presser, il lui fallut déranger toutes ces croix, de peur

que les passants foulassent aux pieds ce signe vénérable. Enfin, ce travail fut si long, que Ferdinand lui dit impatienté : « En vérité, ma sœur, » cette dévotion est pourtant par trop ridicule. » Croyez-vous donc qu'il convienne à une jeune » vierge de demeurer si long-temps en public exposée aux yeux des passants ? Que vont-ils » penser et dire d'une occupation aussi puérile ? » S'ils viennent à prendre garde à ce que vous » faites, vous allez être pour eux un objet de » risée. »

« Ah ! mon frère, répondit Rose d'un ton » grave et modeste, j'ai le cœur déchiré lorsque » je vois sous les pieds des hommes et des animaux l'image, quoique informe, de cette croix » adorable sur laquelle l'innocent Agneau de » Dieu est mort pour nous sauver, et je ne puis » m'empêcher de la soustraire à un traitement si » indigne. Ce n'est pas que j'inculpe ceux qui » marchent sur elle ; car je sais bien que cela » peut se faire sans pécher : mais aussi je ne vois » pas pourquoi la simplicité de ma dévotion pourrait leur déplaire. Au surplus, qu'ils se moquent, qu'ils rient et pensent de moi tout ce » qui leur plaira, je n'en continuerai pas moins » à préserver l'image de la croix de mon Jésus » des outrages, même matériels, qu'on pourrait » lui faire. » La sainte fille avoua plus tard

qu'elle se sentait portée à ces actes d'une dévotion que tout le monde appellera puérile, d'une manière si pressante, qu'elle n'eût su comment s'y prendre pour s'en dispenser : d'où il faut conclure, ce me semble, qu'elle ne faisait en cela que suivre le mouvement de la grâce. Cette conclusion cependant n'est qu'une opinion, mais qui deviendrait certaine s'il était vrai, comme elle prétendait l'avoir appris par une révélation obscure, qu'il y a, dans le trésor des indulgences attachées à la croix, une part pour cette pratique en apparence tout enfantine.

Rose avait planté dans son jardin trois pieds de romarins, dont chacun forma une petite montagne de verdure au-dessus de laquelle s'élevait une branche qui, soit par un jeu de la nature, soit par une attention de la Providence, offrait la figure d'une croix chargée de fleurs. Ce fut pour elle une grande consolation de ne pouvoir promener ses regards sur son parterre sans apercevoir, en trois endroits différents, et le calvaire et l'instrument du salut du monde : ce petit phénomène fit bientôt naître des désirs que la sainte fille dut satisfaire. Elle donna donc une de ces plantes à son confesseur, une autre à la vice-reine, et il ne lui resta que le troisième. La vice-reine, enchantée d'avoir un romarin aussi extraordinaire, ne voulut pas le confier à son jardinier : elle se

chargea de le cultiver elle-même ; mais ses soins, quoique fort attentifs, ne furent pas heureux. A peine une semaine s'était-elle écoulée, que la branche crucifère perdit ses fleurs et ses feuilles, et l'arbuste entier se dessécha. Le confesseur, ayant su cette triste aventure et le chagrin qu'elle causait à la vice-reine, fut en faire part à la servante de Dieu, probablement dans l'intention de lui faire donner sa dernière plante. Après avoir écouté le douloureux récit de son père spirituel, Rose lui dit en souriant : « Apparemment que » les croix ne peuvent vivre au milieu des » pompes de la cour et du commerce frivole des » gens du monde. Du reste, faites que l'on me » rapporte ce romarin, et nous verrons. » Elle reçut, en effet, ce tronc desséché, et quatre jours après il était redevenu vert et florissant. Elle prit soin d'y ajouter quelques ornements en moëlle de figuier, des anges, par exemple, qui semblaient voltiger sur ses branches, et une Magdeleine aux pieds de la croix : après quoi, elle le renvoya à la vice-reine.

L'image de sa maîtresse séraphique ornée des sacrés stigmates, fut pour Rose un objet de spéciale dévotion et l'instrument de plusieurs prodiges. Il y avait à Lima, depuis cent ans, une confrérie de personnes séculières, sous le patronage de sainte Catherine-de-Sienne. Cette con-

frérie était dans l'usage de faire, chaque année, trois processions solennelles, dans lesquelles ils portaient en triomphe la statue de leur protectrice, richement parée, couronnée de fleurs, et placée sur un brancard magnifique. Or, ce fut Rose qui, tant qu'elle vécut, fut chargée du soin de parer cette image pour ces grands jours de fêtes, et elle le faisait avec une habileté, un bon goût et une richesse qui ne laissaient rien à désirer. La confiance qu'elle inspirait mettait à sa disposition tout ce que les dames de la ville avaient de plus précieux en fait de parures. Elles lui livraient leurs voiles, leurs colliers, leurs bracelets, leurs diamants, leurs perles fines, et jamais elles n'eurent lieu de s'en repentir; car, entre ses mains bénies par la Providence, rien ne se perdait ni ne s'égarait.

Que dirai-je maintenant de la dévotion avec laquelle elle s'acquittait de ce religieux emploi. En tournant autour de la statue, pour arranger sa parure, elle ne pouvait retenir ses larmes, ni s'empêcher de la couvrir de ses baisers amoureux. Quelquefois même elle lui adressait la parole comme si c'eût été une personne vivante. Un jour entr'autres, on l'entendit lui dire : « O ma très-
» douce mère! cette robe que vous portez com-
» mence à être passée, que ne puis-je vous en
» donner une autre! Si j'avais seulement quinze

» ou seize écus à ma disposition, j'en achèterais
» une aussi blancheque le lait, et vous l'ajusterais
» selon mon goût. Vous le croyez bien, n'est-ce
» pas ma mère? » Ses compagnes, qui entendaient ce discours, n'y virent qu'un désir que sa pauvreté rendait inutile; mais quel fut leur étonnement lorsqu'un instant après Dieu l'accomplit sous leurs yeux. Pendant qu'elles aidaient Rose dans son joyeux ministère, une des servantes de l'illustre dame de Gama s'approche d'elle et lui remet une lettre ainsi conçue. « Je vous salue,
» ma sœur Rose. La solennité qui doit avoir lieu,
» me faisant conjecturer que vous travaillez à
» parer l'image de notre glorieuse mère, sainte
» Catherine-de-Sienne, je vous envoie seize
» écus pour contribuer à l'orner dignement:
» usez-en comme il vous plaira. Adieu. » La servante de Dieu, après avoir lu ces lignes, leva les yeux au ciel et s'écria : « O aimable Jésus!
» que vous êtes un ami fidèle! » Ensuite elle courut toute joyeuse acheter une étoffe convenable, et revint aussitôt pour travailler à son emploi. Ayant eu besoin, dans le cours de l'ouvrage, d'un peloton de fil de soie qui se trouvait dans la chambre voisine, elle pria sa compagne de Montoya d'aller le chercher. Celle-ci, en entrant dans cette chambre où était la sainte image, lui voyant un visage plus gai et plus resplendissant

qu'à l'ordinaire, en éprouva une joyeuse surprise, et retourna bien vite annoncer à Rose ce qui se passait. Celle-ci, sans paraître étonnée et sans lever la tête, lui dit : « Vous voyez, ma sœur, » que notre mère séraphique approuve ce que » nous faisons pour elle, et encore plus les dis- » positions de cœur avec lesquelles nous la ser- » vons. »

Une autre fois, la sainte fille désirait une branche de giroflée pour décorer la statue de sa maîtresse; mais il n'y avait pas d'apparence qu'elle pût satisfaire ce désir; car on était alors au mois de mai, et les giroflées, au Pérou, ne sont point alors en fleur. Cependant, parce que l'amour espère facilement ce qu'il désire, elle descendit dans le jardin, avec deux de ses compagnes, pour voir si elle n'y trouverait pas ce qu'elle cherchait. Les plantes, dont il s'agit, n'y manquaient pas; mais elles n'avaient encore que des feuilles. Trois fois elle réitéra cette visite et toujours inutilement. Lorsque le soir fut venu, le pressentiment de ce qui devait se faire l'ayant conduite de nouveau dans son parterre, où rien n'était changé, elle dit à ses compagnes : « Une nuit nous reste en- » core; c'est plus qu'il ne faut au Tout-Puissant » pour nous accorder ce que nous désirons. Vous » voyez cette giroflée, ajouta-t-elle, en leur mon- » trant du doigt une plante qui n'avait pas un

» seul bouton, demain matin elle portera trois » branches fleuries, en l'honneur de la Trinité » sainte. » Ses compagnes la quittèrent en riant et bien persuadées que sa prophétie demeurerait sans accomplissement. Le lendemain elles revinrent de grand matin, pour aider Rose à décorer la statue que l'on devait porter processionnellement dans la ville. Rose qui n'avait pas encore achevé son oraison, leur dit d'aller au jardin cueillir les fleurs de giroflée dont elle leur avait parlé la veille. C'est une démarche inutile, répondit une d'elles, nommée Catherine : nous avons acquis hier la certitude qu'aucun pied ne fleurira ce mois-ci. « Allez, mes sœurs, reprit » Rose, chercher les fleurs que je vous demande » et apportez-les-moi ; » puis, voyant qu'elles hésitaient encore, elle ajouta : « Qu'attendez-» vous, mes chères sœurs? la foi qui vous manque » sans doute. Allez seulement dans le parterre, » et vous saurez que celui qui fit fleurir la verge » d'Aaron, a fait le même miracle en notre fa-» veur. » Elles partirent et trouvèrent en effet trois superbes rameaux fleuris sur la plante que Rose leur avait signalée la veille. Les ayant coupés, elles les portèrent à la servante de Dieu, lui demandant pardon de leur défiance, et se joignirent à elle pour rendre grâces à leur bienfaiteur. Ce qu'il y eut de plus admirable, c'est que, de-

puis lors, les giroflées fleuries ne manquèrent plus, en toute saison, dans le jardin de la sainte.

Dans une autre occasion semblable, ayant besoin de s'adjoindre une ouvrière de plus, elle fit appel à la bonne volonté d'une pieuse veuve nommée Marie-Euphémie de Parejas. Le moment était peu favorable; car la nourrice de son enfant, qui demeurait chez elle, était malade à l'extrémité. Cependant, après l'avoir bien recommandée aux soins de ses autres domestiques, elle se rendit au désir de Rose, et se mit à l'ouvrage, sans rien dire de son embarras ni de son chagrin. Lorsque tout fut fait, la sainte fille, voyant ses compagnes fatiguées, les pria de descendre au jardin pour s'y promener et respirer plus à leur aise. J'irai, répondit Euphémie, si vous voulez user de votre crédit auprès de notre mère séraphique pour guérir la nourrice de mon fils qui va mourir. Sans cela je n'ai rien de mieux à faire que de m'en retourner bien vite. Rose, touchée de compassion, se tourna vers la statue et lui dit avec une confiance toute familière : « Ah ! ma
» glorieuse mère, ne voyez-vous donc pas le
» profond chagrin dont cette femme est accablée?
» Il me semble que c'est bien là l'occasion de
» vous montrer secourable. Ne différez pas à lui
» rendre le service qu'elle réclame ; je vous en
» supplie par les plaies de mon Sauveur. » Puis,

se tournant vers la veuve affligée, elle lui dit d'avoir confiance et de regarder le miracle comme fait. Euphémie consolée, reprit le chemin de sa maison où elle trouva la nourrice convalescente, si bien que dès le lendemain, sur l'avis du médecin, elle put donner le lait à son enfant.

Une autre fois, Françoise de Montoya, après avoir passé la nuit à aider Rose dans le même travail, s'en retourna pour prendre un peu de repos, en attendant l'heure de la procession solennelle. Rose, avertie d'un danger que cette chère compagne allait courir, la recommanda instamment à sainte Catherine, et ce ne fut pas sans fruit. Pendant la procession, Françoise, se trouvant près d'un feu d'artifice, reçut dans l'œil une étincelle qui, repoussée sur sa voisine, mit sa robe tout en feu. Cependant elle n'en reçut aucun mal, ce qui lui parut inexplicable, autrement que par l'intervention des prières de son amie. Le fait lui parut si certain qu'aussitôt après la cérémonie, elle se hâta d'aller lui en rendre grâces. Je ne vois rien en cela de surprenant, répondit Rose. Comment notre bonne mère aurait-elle pu ne pas vous protéger pendant tout le jour, après que vous aviez passé toute la nuit à la servir? Sainte Catherine, si attentive à récompenser le travail des pieuses compagnes de sa disciple bien-aimée, n'avait garde de l'oublier elle-même. Je

pourrais citer plusieurs traits; je me contenterai d'en rapporter un seul.

Dans le mois d'août de l'année 1616, le jour même de la fête de Saint-Dominique, après la procession d'usage, Rose retourna à la maison du questeur pour y désbahiller la statue. Elle souffrait cruellement, depuis trois jours, d'une goutte à la main droite, accompagnée d'une tumeur monstrueuse dont le médecin était effrayé. Il l'avait fait couvrir d'un cataplasme, et devait revenir le lendemain pour la saigner; mais en attendant, cette main était devenue pour elle un membre inutile, et il n'y avait pas d'apparence qu'elle pût rendre à l'image de sa mère le service accoutumé. Telle était du moins l'opinion du questeur et de sa femme; mais la sainte fille avait peine à croire que sa mère séraphique la laissât sous le poids d'une si pénible privation. Lors donc que les confrères eurent rapporté la statue dans l'oratoire domestique, Rose fut se prosterner à ses pieds où elle pria un instant. Ensuite, se relevant d'un air satisfait, elle demanda des ciseaux à la femme de Gonzalve. Celle-ci ne put s'empêcher de sourire, et lui demanda de quelle main elle espérait s'en servir. De la main droite, répondit Rose. Mais, ma fille, reprit sa maîtresse, je n'en connais pas où vous puissiez mettre les doigts, et en disant cela elle lui offrit, comme par jeu, les

plus petits qu'elle eût à son usage. Pendant ce temps-là Rose, découvrant sa main, y fit facilement entrer ses doigts et fit sa besogne, non-seulement sans difficulté, mais avec une promptitude extraordinaire. La maîtresse à qui son étonnement troublait la vue, ne s'apercevant pas du miracle qui venait de se faire, ne cessait de dire : Mais Rose, que faites-vous? ménagez donc votre main malade : nous nous chargeons de ce travail. Rose continuait en souriant et sans rien répondre. Sur ces entrefaites, le questeur venant à entrer et la voyant travailler des deux mains, ne put en croire ses yeux, et lui dit avec sollicitude : Cessez, ma fille, cessez, et montrez-nous votre main. Elle la lui présenta, et il vit que le mal avait disparu sans laisser aucune trace. Son étonnement le rendit muet; mais la joie se peignait dans tous ses traits, tant était vif l'intérêt qu'il portait à cette sainte fille. Sa femme voulut lui faire le récit de cet événement miraculeux; mais il aima mieux l'entendre de la bouche même de Rose, qui se rendit de bonne grâce à son désir. Le médecin étant venu le lendemain, fut également frappé de cette prompte guérison, et avoua que cela n'avait pu se faire d'une manière naturelle.

## CHAPITRE XXI.

Fervente piété de Rose envers la divine Eucharistie, en preuve de laquelle elle désire souffrir le martyre.

---

Dès sa plus tendre enfance, elle désira participer à ce sacrement adorable; mais Jésus lui dit une fois : « Je suis la » nourriture des grands ; croissez, et vous » me mangerez. » Elle n'eut pourtant pas besoin de croître beaucoup pour obtenir cette grâce inappréciable. Elle n'avait pas douze ans lorsque son confesseur lui trouva assez de maturité pour mériter d'être admise au sacré banquet. Il lui permit dès-lors de communier deux fois chaque semaine. Elle demandait davantage ; mais sa mère s'y refusa, ne pouvant la conduire plus souvent au saint Autel. A l'âge de quatorze ans elle obtint

une troisième communion hebdomadaire indépendamment de celles que les fêtes lui procuraient extraordinairement. Plus ses confesseurs apprenaient à la connaître, et plus ils se montraient faciles à lui concéder cette grâce, reconnaissant en elle, comme ils le témoignèrent dans la suite, une pureté d'âme proportionnée à la ferveur de ses désirs. Bientôt donc elle obtint quatre et cinq communions par semaine et la communion quotidienne pendant les octaves des grandes solennités. Une seule chose diminuait son bonheur, c'était la crainte de fixer l'attention publique; mais elle sut y trouver un remède en variant les heures où elle se rendait à l'église pour cette sainte action.

Ce qu'il est important de remarquer à ce sujet, c'est que, malgré la grande pureté de sa conscience, elle n'approchait jamais de la table sacrée sans avoir fait une confession sacramentelle, préparée avec autant de soin que si elle ne fût pas entrée depuis un an dans le saint tribunal. Outre cela, elle ne négligeait rien de ce que l'amour peut suggérer, en pareil cas, à une âme fervente, jeûnant la veille plus rigoureusement qu'à l'ordinaire, multipliant ses actes de révérence, d'humilité, de désir; réunissant ses puissances, ses pensées, ses affections et tous ses sens pour recevoir avec plus d'honneur le divin Hôte dont elle attendait la

visite. Son zèle allait si loin en ce genre, qu'elle n'eût pu faire davantage dans le cas où cette communion du lendemain aurait dû être la dernière de sa vie. Que dirai-je de ses dispositions prochaines à ce festin céleste : elle cachait, autant que possible, au dedans d'elle-même le feu divin qui la consumait ; mais du moins on voyait la modestie de son maintien et son air de dévotion tout angélique, et les assistants en étaient dans l'admiration. Dieu permit même quelquefois, pour l'honneur de sa servante, que son visage parût tout en feu pendant qu'elle recevait ce sacrement adorable.

Un lundi de la Pentecôte, s'étant placée à la table sainte à la suite de plusieurs personnes qui devaient communier, le prêtre fut bien surpris en arrivant à elle, de voir sa tête environnée de flammes. Ne la connaissant pas encore, il ne savait ce que cela signifiait ; mais quand il sut que c'était Rose que sa sainteté avait rendue si célèbre dans tout le royaume, il comprit que ces jets de flammes sortaient du foyer ardent de son amour. Le P. Louis de Bilbao témoigna que, plusieurs fois en la communiant, il n'avait pu supporter l'éclat du feu qui étincelait sur son visage. Le P. Jean de Lorenzana n'avait jamais vu notre vierge lorsqu'il lui donna, pour la première fois, la communion. Il fut donc bien étonné en voyant, au moment où elle recevait la sainte hostie, le changement mer-

veilleux qui s'opérait sur son visage. Que signifie cela, se dit-il à lui-même? Une figure humaine n'a ni cette beauté ni cet éclat; il y a là quelque chose de surhumain et de vraiment céleste. Il faut que cette âme soit bien agréable au Seigneur. Oh! que je serais content de connaître son état et ses dispositions intérieures! Cette grâce lui fut accordée lorsqu'il y pensait le moins; car la divine Providence la mit sous sa conduite, et il fut son dernier confesseur. Un novice du couvent, qui servait à l'autel le P. Lorenzana, fut témoin d'une autre merveille. C'était lui qui présentait la coupe aux communiants, selon l'usage qui existait alors. Or, chaque fois qu'il arrivait à Rose, il éprouvait une chaleur semblable à celle qui sort d'une fournaise : c'était au point que, dans les commencements, il crut que sa main allait être brûlée. Trop jeune encore pour comprendre les merveilles de la grâce, il ne savait ce que cela voulait dire; mais, plus tard, étant devenu prêtre, il comprit que cette chaleur venait de l'amour divin dont le cœur de cette sainte fille était consumé, et avoua que ce spectacle lui communiquait une ferveur extraordinaire.

C'était bien autre chose encore lorsque celui qui est venu apporter le feu sur la terre était descendu dans son âme. Alors il lui semblait être montée au ciel, et se trouver placée parmi les séra-

phins, tant ce sacrement produisait en elle des effets admirables! Quels étaient donc ces effets merveilleux? Pas d'autres sans doute que ceux qui résultent comme naturellement de la communion dans un cœur parfaitement disposé, mais qu'il faut avoir expérimentés pour s'en faire une juste idée. Il lui arriva quelquefois, pour obéir à ses confesseurs, d'essayer de les décrire : mais elle s'arrêtait presqu'à chaque mot, se plaignant de ne point trouver d'expressions propres à rendre ce qu'elle sentait, et finissant par dire que ce sont des choses ineffables. Cependant, à force de la presser, on parvint à obtenir une fois des explications plus satisfaisantes. « Lorsque j'ai communié, » dit-elle, il se fait en moi un écoulement de la » douceur admirable de l'Agneau céleste pro- » venant de la chair virginale de Jésus-Christ, » et je sens mes forces renouvelées par une cer- » taine transubstantiation de mon âme en cette » divine nourriture pleine de suc, de délices et » d'efficacité. Je jouis d'une sérénité, d'une paix » qui vient du ciel; car il n'y a rien de pareil sur » la terre. Pour ce qui concerne l'immensité de » la joie que procure cette étroite union avec » l'Epoux par excellence, la hauteur de cette » fruition, la saveur spirituelle de la vraie dou- » ceur puisée dans sa source, l'excellence des » fruits produits par ce sacrement, n'attendez

» de moi aucune lumière : les langues de la terre
» n'ont pas de mots pour expliquer ces choses-là,
» ni même pour en donner la plus simple idée.
» Tout ce que je puis dire, c'est qu'il n'y a dans
» ce monde ni plaisir, ni contentement, ni jubi-
» lation, ni jouissance qui puisse mettre en voie
» de comprendre la joie de ce précieux festin où
» l'âme affamée et altérée mange la chair d'un
» Dieu et boit le lait de ses mamelles divines. »

Ce fut le père de Lorenzana qui lui fit faire ces touchants aveux dont il conserva fidèlement la mémoire. C'est pourquoi, dans la dernière maladie de cette sainte fille, ce père, après lui avoir donné le saint Viatique, lui dit : Ma fille, jouissez maintenant de votre Epoux et enivrez-vous de délices seule avec lui seul, car il est vrain ent plein de oouceur. Priez-le de vous remplir saintenant des biens dont il a coutume de vous combler en pareilles circonstances. Un autre con esseur de Rose certifiait lui avoir entendu dire ce qui suit : « Il
» me semble, dans mes communions, qu'un so-
» leil descend du ciel dans ma poitrine; car ce
» qui se passe en moi ressemble tout à fait à ce
» qu'opère le soleil ici-bas. Voyez comme ce so-
» leil visible récrée toutes choses par sa chaleur
» et sa lumière; comme il orne la terre de fleurs
» et de fruits; comme il embellit les mers par
» ses rayons et enrichit les montagnes de trésors

» métalliques ; comme il réjouit les oiseaux du
» ciel ; comme il fait végéter les plantes et les
» animaux ; comme il éclaire, embrase et colore
» tous les objets qui composent ce vaste univers.
» Eh bien, voilà ce que fait dans mon âme la
» chair de Jésus-Christ, par sa présence réelle. »
Qui n'envierait le sort de cette servante de Dieu, surtout si l'on savait, ce qui est prouvé, que les espèces sacramentelles se conservaient dans son estomac pendant sept et huit heures, avant d'être dissoutes par la chaleur naturelle.

Du reste, Dieu ne voulut pas que les effets de ce soleil intérieur dans l'âme de sa servante demeurassent cachés aux yeux des mortels. En conséquence, il les fit éclater au dehors, en communiquant à sa chair une force et une santé miraculeuses. Lorsqu'elle se rendait à l'église pour communier, il arrivait souvent qu'exténuée par ses jeûnes, ses veilles et ses macérations, elle pouvait à peine marcher, et sentait le besoin de s'appuyer de temps en temps contre les murailles pour reprendre haleine ; mais une fois nourrie du pain des forts, elle s'en retournait à la maison, si agile, que sa mère avait peine à la suivre. Puis, au lieu de prendre quelque nourriture, elle se renfermait dans sa chambre et y demeurait jusqu'au soir, occupée à méditer la grandeur du don qu'elle avait reçu, et à remercier son généreux bienfai-

teur. En vain la pressait-on de secourir son corps affaibli par l'abstinence. La table du Seigneur, disait-elle, m'a tellement nourrie, que je ne puis rien prendre de plus. Sa mère eut quelquefois recours à la contrainte; mais elle n'eut pas lieu de s'en applaudir, car il suffisait d'une bouchée de pain ou de quelques gouttes d'eau pour lui causer des étouffements affreux. Corrigée par ces expériences, sa mère finit par la laisser tranquille, et alors elle prolongea son jeûne jusqu'au soir, quelquefois même jusqu'au lendemain. Elle fit plus encore : son confesseur lui ayant permis de communier chaque jour pendant l'octave de je ne sais quelle fête, elle passa la semaine entière sans prendre aucun aliment corporel. C'est ainsi qu'en usait sainte Catherine-de-Sienne, et ce fait est une nouvelle preuve que Rose était animée du même esprit.

Par un effet de sa dévotion pour ce sacrement adorable, elle assistait chaque jour à toutes les messes qui se disaient dans l'église des Dominicains, toujours à genoux, immobile comme une statue, sans détourner un seul instant les yeux de l'autel où s'offrait le saint sacrifice. Dans les jours où la sainte hostie était exposée, elle demeurait en adoration depuis le matin jusqu'au soir, n'ayant d'autre aliment que les délices spirituelles que lui procurait la présence de son Epoux divin. La prolongation de cette faveur ne changeait rien

à son pieux usage. Elle ne quittait pas l'église pendant les quarante heures et l'octave du Saint-Sacrement, et toutefois sans changer de posture et sans prendre aucune nourriture. Ses confesseurs qui connaissaient sa santé débile, ne revenaient pas de leur étonnement, en lui voyant développer une force qu'elle n'avait pas. Il faut avouer, disaient-ils, que cette vierge possède deux choses que Job demandait en vain dans ses souffrances, la force des pierres et une chair d'airain. Pendant les quatre dernières années de son existence, elle s'enfermait, le Jeudi-Saint, dans la chapelle du tombeau où reposait son Sauveur, et on la retrouvait le vendredi dans la posture pénible qu'elle tenait depuis plus de vingt heures.

Mais ce n'était pas seulement dans l'église qu'elle témoignait son respect pour le Saint-Sacrement; toutes les fois qu'on le nommait dans la conversation, elle ne manquait pas d'incliner profondément la tête. Si les cloches annonçaient une consécration, une bénédiction ou un viatique, son visage s'épanouissait aussitôt, et il était facile de voir, qu'à l'exemple du roi-prophète, son cœur et sa chair se réjouissaient dans le Dieu vivant. Un de ses plaisirs les plus doux, était d'entendre les prédicateurs exalter ce mystère ineffable, et sa mémoire était si bien d'accord avec son cœur, qu'elle répétait leurs sermons, presque

mot à mot, plusieurs années après. Il n'était point de travail qui lui fût aussi agréable que celui qu'elle employait à parer les autels et le tombeau du Jeudi-Saint. Personne ne faisait avec autant d'art les ornements sacerdotaux destinés au saint sacrifice, et cette occupation était pour elle un véritable exercice de dévotion. Non contente d'orner les tabernacles des fleurs naturelles qu'elle cultivait dans son jardin, elle en faisait d'artificielles d'une beauté surprenante, comme aussi des arbustes dont l'imitation ne laissait rien à désirer. Cela dura assez long-temps sans que sa mère s'en plaignît; mais celle-ci lui ayant dit un jour, dans un moment d'humeur, qu'elle ferait mieux de travailler pour nourrir sa famille, elle prit le parti de consacrer une partie de ses nuits à cette occupation. Son confesseur prévenu de ce nouvel arrangement, sans doute par sa mère, voulut y mettre obstacle, prétendant qu'un tel travail dépassait ses forces; mais la sainte fille lui demanda grâce en disant : « Ne croyez pas, » mon père, que je sois délicate au point de ne » pouvoir passer une nuit à travailler pour mon » Epoux, sans compromettre ma santé. Une pa» reille crainte de ma part serait honteuse et » inexcusable. Est-il une femme dans le monde, » quelque amie de sa santé qu'on la suppose, qui » trouvât pénible de faire ce que je fais pour

» mettre son mari en état de paraître le lende-
» main en public d'une manière honorable ? Per-
» mettez-moi donc d'imiter leur dévouement. Ce
» sera d'autant plus juste que mon Epoux, outre
» qu'il est Dieu, est incomparablement plus ai-
» mable que les leurs. »

Son amour pour Jésus-Christ lui faisait désirer de verser son sang en témoignage de sa présence réelle, et peu s'en fallut qu'elle n'en trouvât l'occasion. Au mois d'août de l'année 1615, une flotte hollandaise ayant paru dans les eaux du Pérou, les habitants de Lima coururent aux armes, et le Saint-Sacrement fut exposé dans toutes les églises, comme cela se fait dans les calamités publiques, afin de fléchir la colère du ciel. Le lendemain, veille de la fête de sainte Marie-Madeleine, on vit les vaisseaux de ces hérétiques cingler vers le port, en ordre de bataille, et l'on ne douta plus que leur intention fût, ou de bombarder la ville, ou d'opérer un débarquement. Alors l'épouvante fut générale, parce que l'on savait ce qu'il fallait attendre de la fureur impie de ces hommes fanatisés par Calvin. On n'ignorait pas, en effet, au Pérou les sacriléges profanations dont ces hérétiques se rendaient coupables dans toutes les contrées de l'Europe, dépouillant les temples, renversant les autels, jetant le corps de Jésus-Christ aux chiens, brûlant les reliques,

déshonorant les vierges et faisant subir aux catholiques les plus affreux traitements. Pendant ce temps-là Rose, entourée de toutes les femmes pieuses de la ville, priait avec ferveur dans l'église de Saint-Dominique, préoccupée d'une seule crainte, celle de voir profaner par ces soldats impies le très-saint Sacrement de l'autel. Pour comble d'affliction, quelqu'un vint dire que les Hollandais descendaient de leurs vaisseaux et marchaient vers la ville. La nouvelle était fausse; cependant, les pieuses femmes en furent terriblement épouvantées. Rose, seule, n'en conçut aucun effroi : elle parut même plus joyeuse qu'à l'ordinaire, croyant que l'heure approchait où elle allait verser son sang pour la cause de Jésus-Christ. En conséquence, elle fit signe à toutes ces femmes de la suivre dans la chapelle du saint Rosaire, et là, prenant un air réjoui, elle commença à les préparer à la mort, en disant : « Allons, mes » chères sœurs, prenons courage. C'est une belle » occasion que celle-ci. C'est une heure vraiment » fortunée. Quel bonheur de mourir pour Jésus-» Christ, sous ses yeux, en présence de son Saint-» Sacrement! Ne dirait-on pas qu'il n'est sorti » de son tabernacle, que pour être témoin de » notre générosité? Disposons-nous donc à la » gloire du martyre. »

Cela dit d'une voix ferme et avec un visage où

semblait resplendir la gloire, elle prit ses ciseaux et coupa le bas de sa robe qui descendait jusqu'à terre, la resserra autant qu'elle le put avec sa ceinture autour de ses reins, replia ses manches jusqu'au coude et quitta ses souliers. Les femmes lui ayant demandé ce que cela signifiait, elle répondit : « Quand un soldat voit approcher l'en-
» nemi, il se dépouille de ses vêtements inutiles,
» et s'arrange de manière à être libre dans ses
» mouvements. C'est aussi ce que vous me voyez
» faire. Cette robe, trop longue et trop ample,
» m'eût été incommode dans la bataille : main-
» tenant qu'elle me laisse toute mon agilité, je
» puis combattre avantageusement. Lorsque les
» ennemis entreront dans ce temple, je monterai
» sur l'autel, je couvrirai la sainte hostie de mon
» corps, et ne céderai qu'en tombant criblée de
» blessures. Alors encore, je prierai ces héré-
» tiques de ne pas m'achever d'un seul coup,
» mais de me faire mourir d'une mort lente, en
» coupant mon corps par quartiers et ces quar-
» tiers en petits morceaux, afin de différer, autant
» que possible, les outrages qu'ils ne manqueront
» pas de prodiguer à mon Sauveur, quand je ne
» serai plus. » En parlant ainsi, ses yeux lançaient des éclairs; son visage avait pris une expression guerrière : sa voix était forte et ses gestes animés. Ce n'était plus une femme, mais une

lionne pleine de force et de courage. Ses compagnes, accoutumées à sa douceur et à sa modestie, avaient peine à la reconnaître sous cette allure guerrière. En la voyant sans manteau, en robe courte, les pieds nus, les bras dépouillés, les mains armées de son Rosaire qu'elle agitait d'un air menaçant, elles avaient peine à en croire leurs yeux. Cependant, les ennemis ne venaient pas au gré de ses désirs, elle employait ce retard à s'exercer à la manœuvre qu'elle voulait faire; marchant à pas précipités, se rendant à la porte du temple, puis remontant jusqu'au maître-autel, prête à l'escalader pour protéger l'Epoux de son cœur. Sur ces entrefaites, arrive un messager qui annonce que les ennemis se retirent : la nouvelle était vraie. L'amiral qui commandait la flotte, se sentant atteint d'un mal sérieux, avait commandé la retraite. Il était si malade, en effet, qu'il mourut quelques instants après, et fut enterré dans une île, en vue du port dont il venait de s'éloigner.

Lorsque le danger fut passé, Rose commença à rougir de la toilette qu'elle s'était faite. Il lui fut facile de la réparer en partie; mais ne pouvant rallonger sa robe, et n'osant paraître ainsi en public, elle attendit la nuit dans la chapelle où elle se trouvait, le cœur partagé entre la joie de voir les temples sauvés de la dévastation et le regret d'être privée de la couronne du martyre.

## CHAPITRE XXII.

**Son zèle admirable pour le salut des âmes en péril.**

---

Rose aimait trop Jésus-Christ, pour ne pas s'intéresser au salut des âmes rachetées au prix de tout son sang. Chaque fois que ses yeux apercevaient les montagnes de l'Amérique méridionale où le flambeau de la foi n'avait pas encore été porté, elle ne pouvait contenir la douleur que lui causait le triste sort de tant de nations encore idolâtres renfermées dans leurs vallées inaccessibles. L'apostasie des peuples du Chili, redevenus payens par inconstance, l'affligeait encore plus profondément. Les Indes, la Chine, le Japon, la Turquie étaient pour elle un sujet de larmes amères et quoti-

diennes. Elle eût voulu, dans l'ardeur de son zèle, que l'on fît de sa chair un filet pour fermer à tant de millions d'âmes la voie large qui conduit à l'enfer; semblable en cela, comme dans tout le reste, à sainte Catherine-de-Sienne qui désirait que l'on employât son corps, si c'eût été possible, à fermer l'ouverture par laquelle ces peuples malheureux roulaient au fond des abîmes.

Un de ses confesseurs envoyé chez une peuplade barbare du voisinage, pour y prêcher l'Evangile, étant venu lui faire part de sa mission, elle lui dit là-dessus les choses les plus enflammantes. « Partez, mon père, lui dit-elle; allez travailler au » salut de ces âmes rachetées au prix du sang » d'un Dieu. Vous ne pouvez rendre au Seigneur » un service qui lui soit plus agréable. Ne concevez aucune crainte, car la divine assistance est » promise à l'apostolat. Comptez pour rien les » peines attachées à ce saint ministère; ne fissiez-» vous que donner le baptême à un seul enfant » prêt à périr, vous seriez trop dédommagé de » vos fatigues et de vos souffrances. » Le religieux, curieux de savoir si Jésus-Christ parlait par la bouche de sa servante, tint un langage tout opposé à ce qu'elle disait. Je ne sais, lui dit-il, comment on a pu jeter les yeux sur moi pour une fonction semblable, à laquelle l'état de ma santé me rend tout-à-fait impropre. Dépourvu de forces,

comme je le suis, le chemin seul qu'il me faut faire suffirait pour me tuer. Ensuite, je veux vous l'avouer en toute simplicité, les dangers que je dois courir m'épouvantent. Savez-vous qu'il s'agit d'affronter la faim, la soif, la chaleur, d'extrêmes lassitudes, les ennuis d'un isolement complet, la dent des bêtes féroces et le poison dont ces barbares ont coutume de se servir pour expédier les prédicateurs de la foi? En vérité, tout cela n'est pas encourageant. Cependant, je me rassure un peu, en pensant que vous me donnerez part à vos prières et à vos bonnes œuvres.

Quoique la sainte fille eût une assez pauvre idée de ses mérites, elle ne laissa pas, pour encourager le père, que de lui accorder ce qu'il demandait, en le priant, de son côté, de lui donner part au profit de ses travaux apostoliques. Il y consentit volontiers, et tous deux convinrent ensemble de se céder mutuellement la moitié de leurs mérites.

Par un effet du même zèle, elle exhortait à embrasser ce ministère tous ceux qu'elle croyait propres à le bien remplir, spécialement les jeunes religieux de son ordre. « Croyez-moi, leur disait-
» elle, c'est vers ce but qu'il faut diriger vos
» études : c'est à ce noble et important apostolat
» qu'il faut tendre par tous vos efforts : ne serait-
» ce pas une pitié de voir des enfants de saint Do-
» minique perdre leur temps et épuiser leur santé

» à étudier de vaines subtilités et d'inutiles con-
» troverses? Cela peut vous mener au doctorat,
» je le sais, et vous valoir la réputation d'hommes
» habiles; mais ces qualités ne sont pas un but
» ultérieur; ce ne sont que des moyens pour y ar-
» river. Ce qu'il convient que vous vous propo-
» siez dans vos veilles et vos travaux, c'est de
» vous rendre capables de convertir le reste de
» l'Amérique. Dites-moi, est-il une ambition plus
» digne de religieux tels que vous, que le projet
» d'arracher tant de milliers d'âmes à la dam-
» nation éternelle, pour les donner au Seigneur
» et en peupler le ciel? Ah! si Dieu m'eût faite
» homme, ajoutait-elle, assurément j'eusse offert
» à Dieu mes travaux et mes sueurs pour la con-
» version de ces pauvres Américains, sans craindre
» leurs perfidies et leur humeur anthropophage.»
Son sexe ne lui permettant pas d'aller elle-même travailler à leur salut, elle conçut le projet de se faire suppléer par un autre, et la mort seule put l'empêcher de le mettre à exécution. Elle voulait adopter un enfant pauvre, mais intelligent, qu'elle aurait fait élever au moyen des aumônes des pieuses femmes de sa connaissance. Les religieux de son ordre se seraient chargés de son éducation et de son instruction qu'elle aurait elle-même dirigées vers le ministère apostolique, en lui proposant ce noble but dès le commencement, et entre-

tenant en lui ce pieux désir avec grand soin. Devenu prêtre, elle l'eût prié, pour reconnaître ses bienfaits, d'aller planter au milieu des Barbares le drapeau de Jésus-Christ, et d'arracher autant d'âmes que possible à la tyrannie des esprits de ténèbres.

Son zèle n'était pas moins grand pour la conversion des pécheurs. Connaissait-elle quelques chrétiens dans l'état du péché mortel ou exposés au danger prochain de s'en rendre coupables, elle se flagellait de la manière la plus cruelle, pleurait, gémissait devant Dieu pour les faire rentrer ou les maintenir dans la voie du salut. « Que ne » m'est-il donné, disait-elle, de pouvoir faire » l'office de prédicateur? J'irais, les pieds nus, » le corps couvert d'un horrible cilice et le cru- » cifix à la main, prêcher la pénitence dans tous » les quartiers de cette grande ville. Je les par- » courrais encore pendant la nuit, en criant : » Repentez-vous, repentez-vous, pécheurs; » sortez de vos voies criminelles. Vous laisserez- » vous donc conduire, comme de vils troupeaux, » à la boucherie des démons? Fuyez, fuyez les » malheurs éternels que vos ennemis vous pré- » parent; il n'y a qu'un instant de vie entre vous » et l'enfer. De grâce, ouvrez les yeux pour voir » l'abîme ouvert sous vos pas. Ayez pitié de vos » pauvres âmes. Brebis perdues, que le bon Pas-

» teur daigne rechercher encore, malgré le mé-
» pris que vous faites de ses blessures et de son
» sang précieux, ah ! revenez à ce Sauveur tout
» aimable, il en est temps encore ; mais après la
» mort, il n'y aura plus de pardon. »

Elle tenait souvent de semblables discours, mais d'un ton si pénétré que ses auditeurs fondaient en larmes. Dans une de ces occasions, où le P. Antoine Rodriguez, prédicateur général, se trouvait présent ; Rose, se tournant vers lui, osa dire avec autant de modestie que de confiance : « Vous savez, ô mon père ! que Dieu
» vous a confié le ministère de sa parole pour
» convertir les pécheurs. Gardez-vous donc d'em-
» ployer vos talents à faire de l'esprit, à semer
» des fleurs, à remuer des questions subtiles, à
» flatter les oreilles par des mots sonores et des
» phrases prétentieuses : cette vaine ostentation,
» indigne de la vérité, vous ferait manquer le
» but. Ce sont des âmes que Dieu demande de
» vous, et c'est pour cela qu'il vous a fait pê-
» cheur d'hommes. Jetez donc au large vos filets
» pour la capture des pécheurs. Tirez-les habile-
» ment du gouffre où ils s'enfoncent, et venez-
» les déposer sur la grève aux pieds de Jésus-
» Christ, leur Sauveur. Voici le vrai travail des
» prédicateurs. Voici quel doit être le but de leur
» glorieux ministère. »

Pendant que Rose demeurait chez sa mère, un jeune homme, plus noble par le sang que par la conduite, vint établir son domicile dans une maison voisine de celle qu'elle habitait. Lorsqu'il la vit pour la première fois, il fut frappé de sa beauté ravissante; mais, sachant bien qu'il ne pouvait espérer de l'avoir pour épouse, il voulut du moins se procurer le mauvais plaisir de la contempler. Ayant entendu dire qu'elle vendait son travail pour nourrir sa famille, cette circonstance favorisait trop son dessein pour ne pas en profiter. En lui confiant quelque ouvrage, il acquérait le droit d'aller de temps en temps chez elle, et pouvait, tout à son aise, repaître ses yeux de son exquise beauté. Sa résolution fut bientôt prise. Il fut trouver la mère de notre jeune vierge, et lui dit qu'il avait besoin du talent de sa fille pour exécuter un ouvrage de broderies. Là-dessus, cette femme le fit entrer dans la chambre où Rose travaillait avec plusieurs compagnes, et dit à sa fille qu'elle devait écouter la proposition que ce seigneur avait à lui faire et convenir de prix pour l'exécution. Le jeune homme, après lui avoir demandé comment elle se portait, selon l'usage, s'assit devant elle et lui fit part de son dessein.

Pendant qu'il lui adressait des questions qui semblaient prouver que cette affaire était le but sérieux de sa visite, Rose, éclairée d'en haut sur

ce qui se passait dans son cœur, eut pitié de sa folie. « O bon Jésus ! dit-elle en levant les yeux » au ciel, que votre patience est admirable ! mais » vous, noble jeune homme, reconnaissez qu'il » n'y a point de secrets pour le Seigneur. Vous » êtes venu ici, je le sais, pour toute autre chose » que cette affaire, et si je ne craignais pas de » vous faire rougir, je dirais tout haut le vrai » motif qui vous amène près de moi. Votre folie » me fait compassion : compatissez-y vous-même » et déplorez-la dans l'amertume de votre âme. » Ce qui ne mène pas à Dieu n'est que mensonge, » et ce qui flatte la chair compromet le salut. » Ouvrez les yeux sur le danger auquel vous vous » exposez, en accordant à vos yeux la jouissance » qu'ils désirent. Marchez avec plus de précau- » tions dans la voie des divins préceptes, si vous » ne voulez périr. En vain chercheriez-vous à me » tromper sur votre intention : je la connais, par » la révélation que Jésus-Christ, mon Epoux, » m'en a faite. »

Vincent Venégas, car tel était son nom, déconcerté par cette leçon à laquelle il ne s'attendait guère, baissa les yeux et demeura quelques instants en silence, absorbé dans ses pensées. Puis, prenant la parole, il dit à la jeune vierge : Je vois que Jésus-Christ parle en vous, car lui seul a pu vous découvrir mon intérieur et vous faire pénétrer

la mauvaise intention qui m'a conduit en votre présence. Votre touchante exhortation a changé mon cœur. Oui, puisque Dieu m'appelle à une vie chrétienne, je ne résisterai point à sa grâce. Priez-le de m'être propice et d'achever en moi l'œuvre de miséricorde qu'il vient de commencer, comme je le pense, en votre considération. Rose lui promit le secours de ses prières, après quoi il se retira pénétré de componction et bien déterminé à changer de vie. Effectivement, il se fit en lui un tel renouvellement, qu'il n'était plus reconnaissable. Non content de vivre en chrétien, il devint pieux, se confessant tous les huit jours, communiant chaque dimanche, édifiant tout le monde par sa sagesse et sa modestie.

Aucune personne vicieuse n'approchait de cet ange de vertus sans en devenir meilleure; je vais le prouver par quelques faits. Marie de Mesta, femme du peintre Angélini, était tellement dominée par l'appétit irascible, qu'elle se rendait odieuse à tout le monde et avait peine à se supporter elle-même. La moindre contrariété suffisait pour la mettre dans une sorte de fureur; alors elle criait, tempêtait et se servait de sa main comme de sa langue. Ensuite elle se reprochait amèrement ses excès : mais, à la première occasion, elle cédait de nouveau à sa complexion bilieuse fortifiée par une longue habitude. Etant

venu un jour faire visite à Rose, je ne sais pourquoi, la sainte fille saisit cette occasion pour travailler à sa réforme. Après avoir longuement et éloquemment parlé du bien de la paix, elle lui suggéra quelques moyens pratiques de douceur et de patience, et obtint la promesse qu'elle les mettrait à exécution. Cette femme, en effet, à partir de ce jour, devint douce et traitable, supporta sans s'émouvoir les ennuis et les difficultés de son état, et si quelquefois le feu de son tempérament paraissait vouloir s'enflammer, elle n'avait besoin, pour se calmer, que de penser à l'aimable douceur de sa bienfaitrice. Enfin, sa patience prit un tel accroissement, qu'elle ne cessait de demander à Dieu de nouvelles épreuves et de plus grandes tribulations.

Un religieux de Lima s'étant accoutumé à fumer du tabac, en faisait un usage qui le rendait insupportable à tout le monde, et finit par compromettre grièvement sa santé, en nuisant beaucoup à sa perfection. Le médecin de la maison essaya, mais en vain, de le dissuader de cette mauvaise habitude : ses amis joignirent inutilement leurs exhortations à l'autorité du docteur. Il fallut que les supérieurs intervinssent, encore fut-ce en pure perte. Ni leurs défenses, ni leurs censures ne purent remédier à ce vice impérieux qu'il nourrissait depuis trente-trois ans. Ses frères, dé-

solés, prièrent notre sainte d'entreprendre cette conversion difficile, en lui disant, pour la toucher, qu'il ne restait à ce malheureux aucune autre espérance. Rose était trop compatissante pour écouter en pareil cas le sentiment de son humilité. Ce religieux lui inspirait d'ailleurs d'autant plus de pitié, qu'il ne péchait pas par opiniâtreté, mais par pure faiblesse. Elle promit donc de travailler à cette cure avec tout le zèle que son Epoux daignerait lui inspirer. Les intercesseurs se retirèrent pleins de confiance, et elle ne fut pas vaine. A peine cinq jours s'étaient écoulés lorsque le malade conçut une telle horreur du tabac, que son odeur même lui devint insupportable, en sorte qu'il n'eut besoin d'aucun effort pour corriger son habitude invétérée. Ce ne fut pas le seul service que lui rendit cette sainte fille. Elle le guérit de plusieurs infirmités qui, depuis longues années, rendaient son existence fort pénible, et lui obtint des grâces si puissantes, que sa conversion ne se démentit point jusqu'à la mort.

J'ajouterai un dernier fait en finissant ce chapitre. Le P. de Loaysa qui connaissait parfaitement le zèle de Rose pour le salut des âmes, recommanda à ses prières un de ses frères mourant dans un état voisin du désespoir. C'était un assez bon religieux, mais dont la conscience, faussée par les scrupules, lui faisait croire qu'il n'avait fait

aucun bien dans sa vie, et ne pouvait attendre qu'un jugement terrible. Rose, touchée de compassion, répöndit : « Allez, mon père, trouver le » malade, et dites-lui de ma part qu'il doit avoir » une grande confiance dans la miséricorde de » Dieu ; que je vous ai promis de prier pour lui » obtenir une heureuse mort, et que je lui aban- » donne, sur ce que j'ai pu faire de bien dans ma » vie, tout ce qu'il faut pour remplacer les mé- » rites qui lui manquent. » Le père fut en toute hâte porter ces paroles encourageantes au moribond, ajoutant, pour plus grande consolation, qu'il le priait de venir après sa mort demander ses suffrages s'ils lui étaient nécessaires. Le malade, qui connaissait parfaitement les grands mérites de Rose, fut si joyeux du don qu'elle lui faisait, que son cœur aussitôt s'ouvrit à l'espérance. Il reçut les derniers sacrements, et rendit paisiblement son âme au Seigneur, après avoir promis au P. de Loaysa de venir le voir ainsi que Rose, si Dieu voulait le lui permettre. Le père voyant qu'il ne revenait pas, en conçut de l'inquiétude et en fit part à la sainte fille ; mais celle-ci le rassura, en lui disant que le défunt étant au ciel, n'avait désormais nul besoin de leur secours.

## CHAPITRE XXIII.

**Charité de notre sainte envers les pauvres et les malades.**

---

Comment Rose, si pauvre elle-même et obligée de travailler jour et nuit pour subvenir aux besoins de sa famille, pouvait-elle secourir les autres indigents, c'est ce que nous allons exposer pour notre édification et la gloire de notre bienheureuse.

Quelqu'un étant venu lui dire, un jour, qu'un pauvre de Lima était réduit à manquer de pain, sans oser déclarer sa misère à personne, l'excellent cœur de cette sainte fille en fut ému de compassion ; et, n'ayant point d'argent à lui donner, elle lui envoya les aliments dont elle se fût nourrie pendant toute une semaine

Son père ayant acheté un jour une pièce de toile assez considérable, la remit à sa femme afin qu'elle l'employât à ses propres besoins et à ceux de ses enfants. Celle-ci qui savait bien que Rose manquait de tout en ce genre, lui en donna trente-six aunes pour sa part. La jeune vierge, émerveillée d'un présent qui lui semblait magnifique, s'écria : Comment, ma mère, ceci est pour moi seule? Oui, ma fille, c'est pour vous, répondit-elle, et vous pouvez en faire ce qui vous conviendra. Ces paroles furent prises à la lettre par cette fille charitable, et au lieu d'employer cette toile à son propre usage, elle la donna en secret à deux jeunes personnes de famille noble mais pauvre, qu'elle savait manquer de tout. Sa mère, ne la voyant point utiliser cette toile, soupçonna l'usage qu'elle en avait fait, et, pour savoir la vérité, lui demanda pourquoi elle la laissait inutile. Elle est employée, ma mère, répondit-elle, et de telle sorte, que je ne crois pas qu'il fût possible d'en tirer un meilleur parti. Ensuite elle avoua, en rougissant, l'aumône qu'elle en avait faite. Mais, reprit la mère, je vous avais commandé de l'employer à vos propres besoins. Je vous demande pardon, répondit Rose en souriant, vous m'avez permis d'en disposer à ma guise. Du reste, ne soyez pas en peine de ce qui me regarde; si j'éprouve des besoins, Dieu y pourvoira. Il y pourvut

en effet; car, peu de temps après, admise dans la maison du questeur, elle y trouva abondamment tout ce qui lui était nécessaire.

Sa mère avait conservé de son ancienne fortune deux bons manteaux dont elle se couvrait à rechange pour paraître décemment en public. Rose en ayant trouvé un jour un sous sa main, elle le prit et en fit don à une jeune vierge dont on venait de lui faire connaître la misère. La mère, après l'avoir cherché inutilement dans toute la maison, soupçonna qu'il avait été enlevé par quelque personne du voisinage, et fit part à sa fille de cette téméraire pensée. Celle-ci, ne voulant pas laisser planer un doute aussi infamant sur des personnes innocentes, rompit le silence en disant : Ne soupçonnez, ma mère, aucune personne étrangère de ce vol domestique. C'est moi qui l'ai fait, et, si je ne m'abuse, sans aucun péché, car la privation de ce vêtement vous vaudra mieux que sa jouissance. La pauvre demoiselle de Montoya pourra désormais assister à la messe et aux prédications dont elle était privée depuis long-temps, et vous en aurez le mérite devant Dieu. D'ailleurs, vous n'en souffrirez pas, car le manteau qui vous reste est encore bien bon, et je sais qu'avant qu'il soit usé, vous en recevrez plusieurs autres de la bonté divine. L'accomplissement de cette prédiction ne se fit pas attendre. Peu de temps après, un in-

connu étant venu voir sa mère, lui remit quarante pièces d'argent pour s'acheter un manteau. A peine était-il fait, qu'elle reçut d'une amie, Madame de Sala, une étoffe de soie suffisante pour en confectionner un autre, et le lendemain, pareil présent lui arriva sans qu'elle pût savoir à qui elle était redevable de ce bienfait.

Hors des murs de Lima, vivait dans une chaumière Jeanne de Bobadilla, d'une illustre maison, mais orpheline et entièrement dénuée des biens de la fortune. C'était, du reste, un ange de vertus, grâces sans doute à sa pauvreté, et Dieu, pour accroître sa sainteté, voulut y joindre la souffrance. Il lui vint un cancer au sein qui, faute de médicaments, fit en peu de temps des progrès énormes et menaça sa vie. La charité qu'elle se devait à elle-même lui faisait désirer les secours d'un médecin ; mais la chose était difficile, tant à cause de son indigence que de son éloignement de Lima. Cet éloignement, en effet, avait de quoi décourager la charité des médecins, et sa pauvreté ne lui permettait pas d'aller prendre un logement en ville. Il se trouva bien un habitant qui lui offrit de la recevoir dans sa maison; mais la vierge timide, ne le connaissant pas, n'osa profiter de son offre généreuse.

Sur ces entrefaites, Rose faisant oraison dans la chapelle du saint Rosaire, connut par révéla-

tion la triste position de cette vertueuse fille, et comprit que Dieu voulait la confier à ses soins. Toujours prompte à suivre les inspirations d'en haut, elle part de l'église, va voir la malade et lui dit : « Ma sœur, ayez bon courage. Il y a dans » la maison de ma mère une chambre vacante » qu'elle désire donner à louage. Je vais faire ar- » rangement avec elle, et je trouverai moyen de » lui payer le prix qu'elle demandera. » Jeanne fut agréablement surprise d'une proposition si généreuse, et accepta en rougissant ce bienfait inattendu. Rose, que cette acceptation comblait de joie, retourna promptement chez elle pour proposer à sa mère cette nouvelle locataire, obtint son agrément et, dès le même jour, introduisit Jeanne dans son logement. Il ne restait plus qu'à trouver l'argent nécessaire à celle-ci pour payer sa mère : elle le lui fournit en secret tous les mois, et le cinquième durait encore, lorsque cette fille se trouva parfaitement guérie. Alors elle retourna dans son ancien domicile pénétrée de reconnaissance, mais sans pouvoir la manifester, parce que Rose exigeait le secret. Ce ne fut qu'après sa mort que Jeanne, rendue à sa liberté, put raconter le bienfait dont elle était redevable à notre sainte.

Tandis que Rose demeura chez sa mère, une de ses grandes satisfactions était de pouvoir, avec

sa permission, recueillir dans la maison de pauvres malades qu'elle soignait de ses propres mains et auxquelles elle procurait, en mendiant, les médicaments nécessaires. Elle essuya d'abord des refus persévérants, parce que sa mère trouvait que, dans son état de santé, elle eût mieux fait de se soigner elle-même; mais, étant parvenue à vaincre ses résistances, cette bonne œuvre devint pour elle un besoin incessant. Lorsqu'une malade était guérie, elle en cherchait une autre, et adoptait de préférence celle dont les maux lui semblaient plus dégoûtants. A son entrée dans la maison, elle commençait par la laver de la tête aux pieds et panser ses ulcères; puis elle la couvrait de linge blanc et la mettait dans un bon lit. Ensuite elle nettoyait ses vêtements et les réparait avec un soin extrême, afin de les lui rendre en bon état après sa guérison. Enfin, elle la servait, dans tous ses besoins, avec une charité aussi joyeuse que compatissante. Dans l'exercice de ce ministère sacré, elle n'avait égard ni aux convenances ni à la délicatesse. Les autres pieuses femmes de Lima croyaient ne pouvoir rendre de pareils services qu'à leurs compatriotes. Rose, au contraire, soignait indifféremment les Espagnoles et les étrangères, les noires et les mulâtres, sans aucun respect humain. La nature de leurs maux ne la rebutait pas davantage. La puanteur de leurs plaies, l'aspect

hideux de leurs ulcères, leur extérieur sale et dégoûtant semblaient stimuler son zèle au lieu de lui inspirer de l'éloignement et de l'horreur. Le bonheur qu'elle goûtait à leur rendre les services les plus répugnants à la nature, comme de faire leurs lits, d'essuyer la pourriture de leurs corps était si grand, qu'elle ne laissait passer aucune occasion d'aller dans les hôpitaux faire un semblable office, et la pitié qu'elle témoignait à ces malheureux les remplissait de consolation.

Rentrant un jour à la maison, après avoir pansé une vieille femme lépreuse, sa mère sentit une odeur fétide qui s'exhalait de ses vêtements. Les ayant alors considérés plus attentivement qu'à l'ordinaire, elle les vit parsemés de saletés dont le nom seul fait frémir la délicatesse. Son cœur bondit à cette vue, et, tout indignée, elle dit à cette sainte fille : Comment se fait-il que vous preniez si peu de soin de vous-même? Sans doute l'habit blanc que vous portez ne vous a pas été donné pour en faire un si sale emploi, et l'odeur que vous répandez ne ressemble guère à celle d'une rose. Lorsque je voulais vous oindre de délicieux parfums, vous aviez, disiez-vous, de la répugnance pour ces odeurs étrangères. J'en ai aussi, moi, pour le musc fétide que vous respirez, et vous devriez bien m'en épargner la senteur. Rose, à ce propos, ne put s'empêcher de sourire.

et dit à sa mère : « Ce que l'on rapporte du ser-
» vice des malades, c'est la bonne odeur de Jé-
» sus-Christ. Il est vrai que l'infection du mal se
» mêle avec elle ; mais qu'y faire ? Du reste, la
» charité n'est point délicate, et les infirmités du
» prochain ne lui causent aucun dégoût : ne sait-
» elle pas, en effet, que nous sommes tous formés
» du même limon, et que la mortalité étant en
» nous un mal héréditaire, il n'est personne qui
» ne porte en soi un foyer de corruption qui pré-
» pare la dissolution du corps ? C'est donc peu
» de chose, ma chère mère, que de contracter
» par mégarde quelques souillures extérieures,
» puisque la chair est encore plus sale que les
» vêtements. » Ce serait ici le lieu de raconter un fait de mortification héroïque à peine concevable et que l'on trouve rarement dans la vie des plus grands saints ; mais, outre qu'il m'en coûterait beaucoup pour le faire, il me semble que je dois ménager la délicatesse de mes lecteurs, lorsqu'il s'agit de choses qui ne sont nullement imitables. Notre langue, d'ailleurs, se refuse à ces sortes de récits.

Le questeur, qui servait de père à notre sainte, comptait au nombre de ses meilleurs amis Jean de Tinéo, conservateur des chartes de la chambre royale, et homme d'une éminente vertu. En conséquence, il recevait de lui de fréquentes visites

qui fournirent à ce dernier l'occasion de voir Rose quelquefois, et surtout d'entendre parler de sa saintete . aussi avait-il pour elle la vénération la plus profonde, au point de croire sans difficulté les miracles qu'on lui imputait. Ainsi, par exemple, il croyait, sur le rapport de la femme de son ami, que Gonzalve avait été souvent guéri de graves infirmités par les mérites de la jeune vierge, et cette foi avait fait naître en lui une grande confiance en ses intercessions auprès du Tout-Puissant. Etant tombé dangereusement malade, au point qu'il crut devoir demander les derniers Sacrements, il se souvint de la puissance de Rose, et se persuada que si elle daignait lui faire une visite, elle le guérirait certainement. Comptant aussi sur sa charité, il la fit prier par la femme du questeur de lui accorder cette grâce. Rose eut peine à se rendre à cette invitation : il en coûtait à sa modestie de se déterminer à visiter un homme. Cependant, la commisération parlait haut dans son cœur, et sa maîtresse lui ayant commandé de la suivre, elle crut devoir céder à l'obéissance.

Après avoir fait prévenir le malade de sa venue, elle se rendit d'abord, accompagnée de la femme du questeur, à l'église de Saint-Dominique, pour y entendre la messe. La seule annonce d'une visite tant désirée, fit que le malade se trouva beaucoup

mieux, et il ne douta pas que la présence de la sainte ne rendît sa guérison complète. Dans cette confiance, il l'attendait impatiemment, et le moindre bruit qu'il entendait hors de sa chambre, le faisait tressaillir de bonheur. Enfin, Rose entra et le salua avec des paroles si douces et si compatissantes, que les assistants crurent entendre parler, par la bouche de cette modeste vierge, le Dieu de toute consolation; pendant ce temps-là le malade ayant jeté les yeux sur elle, fut frappé de je ne sais quel air de majesté angélique, répandu sur son visage, qui acheva de le persuader qu'il allait être guéri. Il ne se trompait pas; car, au même instant, les douleurs cessèrent, il s'endormit profondément et se réveilla parfaitement guéri. Je pourrais raconter ici bien d'autres guérisons miraculeuses; mais, pour ne pas anticiper, je n'ajouterai qu'un seul fait qui achèvera de prouver la bonté de son cœur.

Parmi les nombreux poulets que nourrissait Marianne dans la basse-cour de la maison paternelle, il se trouva une fois un jeune coq d'une grande beauté. Son cou semblait couvert de pourpre; sa crête majestueuse était surmontée d'une brillante aigrette; des plumes de couleurs éclatantes et variées décoraient ses ailes; sa queue se terminait par un arc-en-ciel; enfin, ce bel oiseau faisait les délices de la famille, qui se réjouissait à la pensée

d'obtenir de lui une race entière de poussins merveilleux. Ce coq, en grandissant, crût en beauté, mais il était si paresseux, qu'il restait perpétuellement couché par terre et ne chantait jamais. La mère de Rose, après une assez longue attente, n'espérant plus le voir se multiplier, dit un jour à son mari et à ses enfants qu'elle allait le tuer pour le servir le lendemain sur la table. Rose, toute jeune encore, eut pitié de ce bel animal, et, se tournant vers lui, dit avec une innocente simplicité, en présence de tout le monde : « Chantez, mon petit, chantez vite, afin de ne » pas mourir. » A peine avait-elle prononcé ces mots, que l'oiseau, se levant sur ses pieds et secouant fortement les ailes, se mit à chanter d'une voix retentissante. Ensuite il parcourut la cour d'un pas ferme et précipité, recommençant à chanter autant de fois que la jeune vierge lui en donnait l'ordre. Tous les assistants se mirent à rire, et l'arrêt de mort fut révoqué. Depuis ce jour, il ne cessa plus de faire entendre sa voix sonore aux heures où les autres coqs ont coutume de chanter, et remplit la basse-cour de poulets de son espèce : mais revenons à des objets plus sérieux.

# CHAPITRE XXIV.

**Confiance en Dieu de notre sainte, et son heureuse efficacité.**

---

Dès sa plus tendre enfance, Jésus l'avait prévenue des bénédictions de sa douceur, lui inspirant une telle confiance en sa miséricorde, qu'elle ne douta jamais un seul instant de sa protection. De là ce goût particulier qu'elle avait pour ces paroles du psaume 69, *Deus in adjutorium*, etc. Elle les proférait sans cesse, les chantait fréquemment en faisant son travail, et cette répétition, bien loin de lui devenir fastidieuse, la consolait toujours davantage. Dans les visites que lui faisaient les religieux, elle ne manquait guère à les prier

de lui paraphraser ce verset, afin qu'elle pût mieux en pénétrer l'esprit et en goûter la douceur savoureuse; ce n'était pourtant pas par défaut d'intelligence qu'elle demandait là-dessus des explications; car personne ne comprenait aussi bien qu'elle cette prière, et n'en parlait plus pertinemment; c'était uniquement par dévotion et pour se procurer une douce jouissance. Quelqu'un l'interrogeant un jour sur les raisons qu'elle avait de préférer ces paroles à tant d'autres de la sainte Ecriture ; c'est, répondit-elle, qu'elles faisaient la consolation de ma mère, sainte Catherine-de-Sienne, et procurent à mon cœur un festin délicieux.

Parmi les objets de sa confiance, il en était trois sur lesquels Dieu lui avait donné une telle assurance, qu'il ne lui restait aucun doute à cet égard; c'était sa béatitude éternelle, la conservation de l'amitié de Dieu et son secours infaillible dans ses besoins et ses dangers. Entrons là-dessus dans quelques détails aussi utiles qu'agréables. Jésus-Christ voulant, par une faveur spéciale, donner à cette vierge chérie une certitude entière de son salut, en fit naître l'occasion en permettant au démon de la tenter contre l'espérance. Voici le fait : Cherchant un jour quelque consolation dans la pensée du ciel, le mystère de la prédestination lui revint à la mémoire et lui fut présenté

sous un aspect qui la fit frémir. Dans son effroi, elle recourut à sa prière favorite, et aussitôt elle entendit la voix de son Epoux qui lui disait : « Ma » fille, je ne condamne que ceux qui veulent être » condamnés. Bannissez donc de votre esprit, » à partir d'aujourd'hui, toute inquiétude sur » cet article. » On ne saurait dire quelle merveilleuse confiance lui inspira ce discours prononcé d'un ton qui lui en apprit beaucoup plus que ne signifiaient les paroles. Aussi n'eut-elle désormais aucune inquiétude sur l'importante affaire de son sort éternel.

Cependant, il plut au Seigneur de lui donner là-dessus une nouvelle assurance. Pendant qu'elle demeurait dans la cellule de son jardin, étant un jour en oraison, elle eut une extase, et vit, quoiqu'on fût alors en hiver, la terre couverte de roses. Etonnée de ce miracle, elle cherchait à le comprendre, lorsque Marie parut tenant dans ses bras l'Enfant Jésus. Cette divine Mère l'appela d'une manière toute caressante, et lui dit de ramasser ces fleurs dans un pan de sa robe. La jeune vierge obéit avec empressement, et quand sa robe en fut remplie, elle courut les offrir à son divin Maître. « Donne-moi la plus belle, lui » dit l'aimable Enfant, je ne veux que celle-là. » Après l'avoir reçue d'un air reconnaissant, il ajouta : « Cette rose est ton image. Je la conser-

» verai précieusement; fais des autres ce qui te » plaira. » Rose comprit parfaitement le sens de ces paroles, et, toute joyeuse de se voir dans la main de Jésus, elle se dit intérieurement : Je suis du nombre de ces âmes dont il est écrit dans l'évangile selon saint Jean : « Personne ne pourra les » arracher de mes mains; je leur donnerai la vie » éternelle. » Maîtresse de disposer des roses qui lui restaient, elle ne fut pas embarrassée de l'usage qu'elle en devait faire. Dans un clin d'œil, elle en eut fait une couronne qu'elle osa placer elle-même sur la tête de Jésus. L'Enfant la regarda avec un doux sourire, lui donna sa bénédiction et disparut.

Le docteur Jean de Castille, lui demandant un jour si Dieu lui avait fait connaître qu'elle fût prédestinée, elle répondit : « Je sais d'en haut que » Dieu m'a élue de toute éternité à la gloire cé- » leste, et ma confiance est si certaine à cet » égard, que toute révélation plus claire serait » superflue. » Elle s'expliqua là-dessus d'une manière plus positive encore dans sa dernière maladie; car, non contente de parler du ciel comme d'un bien qui lui était acquis, elle dit, au moins équivalemment, qu'elle y monterait sans passer par le purgatoire. Voici le fait : Plusieurs personnes de piété étaient venues lui faire visite et s'entretenaient auprès d'elle des vérités du salut. La con-

versation étant tombée sur le purgatoire, quelqu'un dit : C'est une grande grâce d'en être préservé; mais cette exception est assurément fort rare. Dieu se montre déjà bien assez miséricordieux en appelant au ciel, par cette voie, les âmes qui lui sont chères. Quant à moi, je n'espère rien de mieux; aussi le purgatoire est-il l'objet de mes désirs les plus ardents. « Et moi, répondit Rose, » je porte plus loin mes espérances. Jésus-Christ » est mon Epoux. Les grandes et rares faveurs » ne dépassent point les bornes de sa puissance. » Pourquoi donc me bornerai-je à attendre de » lui de petits ou médiocres bienfaits? ce serait » là de la défiance, et si je me la permettais, je » croirais déprécier sa bonté. » La mort, en conséquence, ne lui causait aucun effroi. Elle ne voyait en elle que la portière du ciel, et attendait sa venue avec une sorte d'impatience. Aussi, quand les médecins lui annoncèrent que son mal était sans remède, elle répondit d'un air joyeux : « Que ne me le disiez-vous plus tôt, vous ne » pouviez m'annoncer une plus heureuse nou- » velle. »

La conservation de la grâce et de l'amitié de son Dieu était pour elle une autre faveur également certaine; car, en plusieurs rencontres, Dieu lui avait promis de ne jamais permettre qu'elle fût jamais séparée de son amour, même pour un

instant. Un de ses confesseurs, le P. Pierre de Loaysa, étonné d'une si merveilleuse révélation, voulut voir jusqu'à quel point elle se confiait à cette assurance. Un jour donc qu'elle lui confessait je ne sais quoi de fort minime, il fit semblant d'être inquiet, et dit qu'il désirait savoir si cette faute avait été volontaire; qu'il la priait de faire là-dessus un examen sérieux. Après quelques minutes de silence, il lui adressa une foule de questions propres à effrayer sa conscience délicate. Rose, au premier instant, ne savait que penser de ce langage amphibologique; mais, sûre de n'avoir pas perdu l'amitié de Dieu, elle comprit bien vite le but caché de cette insidieuse exploration. Alors elle lui fit cette réponse modeste : « C'est avec justice, mon père, que vous cher- » chez à m'inspirer la crainte, relativement à » mon salut, et je prie Dieu de me faire la grâce » d'y travailler d'une manière convenable. Je ne » crains pas d'avouer que je suis une pécheresse : » c'est même pour faire cet aveu, que je suis » prosternée en ce moment à vos pieds. Cepen- » dant, par un effet de la bonté de mon Epoux, » je sens en moi des signes si infaillibles de sa » présence, qu'on me persuaderait tout au » monde, plutôt que de me faire croire que j'ai » perdu son amour. Je sais, d'ailleurs, ce qu'il » a daigné promettre à sa servante, quoiqu'in-

» digne. Non, mon père, je ne suis point coupable de péché mortel. Je suis même assurée de n'en jamais commettre. Telle est ma confiance, non en moi, mais dans le Seigneur; non dans mes mérites, mais dans sa fidélité à garder toutes ses paroles. Le ciel et la terre passeront, mais ce qu'il a dit ne passera point en vain. » Le confesseur, convaincu, la consola en lui faisant l'aveu de l'intention qu'il avait eue de mettre à l'épreuve la fermeté de sa confiance.

Elle ne fléchissait pas davantage dans les occasions où son courage aurait pu s'alarmer, ni dans ses détresses de tout genre. C'est ce qu'il m'est facile de prouver par des faits d'ailleurs fort intéressants. Sa mère, par un effet de son tempérament, craignait les spectres et les fantômes à tel point qu'elle n'osait aller seule, la nuit, dans son jardin, ni dans les lieux inhabités de sa maison. Or, elle était elle-même naturellement tout aussi timide. Cependant, entraînée par son attrait pour l'oraison, elle ne fuyait ni les ténèbres ni les lieux déserts, et cela dès sa plus tendre enfance. Un soir, par exemple, se sentant fortement attirée à Dieu, elle fut se cacher dans la partie la plus obscure du jardin pour méditer tout à son aise. La nuit vint et la couvrit de ses épaisses ténèbres; cependant elle continua sa méditation. Sa mère,

étonnée de voir qu'elle ne rentrait pas à la maison, et peut-être un peu inquiète, vint la chercher accompagnée de son mari. Rose, entendant la voix de ses parents, s'avança à leur rencontre, tout occupée d'une pensée sans doute venue du ciel et qui lui inspira une grande et durable assurance. « Voici, se dit-elle à elle-même, ma mère » qui vient à moi au milieu des ténèbres de la » nuit. Je m'aperçois, au ton de sa voix, qu'elle » n'a pas peur comme à l'ordinaire. D'où lui » vient donc cette hardiesse inaccoutumée? Sans » doute de la présence de son époux qui marche » auprès d'elle. Eh bien! et moi aussi j'ai un » Epoux, mais attentif, puissant et fidèle. Je » suis continuellement et partout en sa présence. » Il ne se contente pas de marcher à mes côtés, » il se tient au milieu de mon cœur, comme » pour mieux veiller à ma sécurité. Pourquoi » donc craindrais-je? Que peut-il m'arriver de » fâcheux dans la nuit plus que dans le jour? » Comment! je refuserais à un Dieu la confiance » que ma mère accorde à un homme! » Cette pensée demeura si profondément gravée dans sa mémoire, que désormais rien ne lui fit peur.

Cependant elle rencontra des dangers bien capables d'ébranler son courage. Revenant un jour de la campagne avec sa mère et ses frères, ils virent un taureau qui, échappé de son étable et

traînant ses liens, venait à leur rencontre au galop et furieux. Sa mère et ses frères épouvantés voulaient prendre la fuite ; mais elle les pria de n'en rien faire, de peur d'irriter le terrible animal, et continua son chemin en leur prédisant qu'il passerait sans nuire à personne. Elle parlait encore, les yeux élevés vers le ciel, lorsque le taureau changeant de route se mit à la poursuite d'autres individus qui fuyaient à travers les champs. Voyant ensuite que ses parents, malgré l'éloignement du danger, étaient encore palpitants de crainte, elle les exhorta à compter d'autant plus sur le secours du Tout-Puissant, que les périls leur sembleraient plus pressants et plus inévitables.

Une autre fois, revenant, en voiture, d'un pèlerinage éloigné, avec sa mère et quelques femmes pieuses, elle courut dans la ville même un fort grand danger : il fallait traverser une place publique pour arriver à leur demeure. Il se trouva qu'elle était encombrée d'une foule immense au milieu de laquelle s'agitait un taureau furieux que le peuple irritait de plus en plus par ses clameurs confuses. Effrayé de la multitude et ne trouvant point par où s'échapper, tant les rangs étaient pressés, il courait tantôt à gauche tantôt à droite, la queue haute, les crins hérissés, les narines fumantes, l'écume à la bouche, secouant ses cornes

menaçantes, lançant avec les pieds la poussière en l'air, et poussant d'horribles mugissements. Ayant aperçu la voiture qui se faisait jour à travers le peuple, il courut droit à elle au grand effroi des femmes pieuses qui y étaient renfermées. Toutes sautèrent en bas et se jetèrent dans les maisons voisines. Le cocher descendit aussi et se cacha derrière son cheval. Rose seule demeura tranquille à sa place, et dit tout haut que le taureau ne viendrait pas jusqu'à la voiture. Effectivement, lorsqu'il fut tout près il s'arrêta et prit une marche rétrograde. Qu'est-ce donc qui avait donné, dans un si pressant danger, cette assurance imperturbable à notre sainte? La présence de son Epoux à qui elle adressa ces courtes paroles : « Je ne craindrai point le mal que cette » bête peut me faire, parce que vous êtes avec » moi. »

Si sa confiance ne l'abandonnait pas dans de tels dangers, elle n'avait garde de la perdre dans la pénurie des choses nécessaires à ses besoins ou à ceux de sa famille. Un jour, le pain étant venu à manquer dans la maison, en même temps que la bourse de sa mère était entièrement vide, l'un de ses frères vint lui faire part de ce besoin pressant. A cette nouvelle, au lieu de s'affliger, elle eut recours à son Epoux, comme son frère en put juger par un léger mouvement de ses lèvres;

puis, se levant, elle fut ouvrir le garde-manger qui se trouva plein de pains d'une blancheur éclatante et d'une forme inusitée dans le pays, ce qui rendait le miracle certain.

Dans un autre temps, ce fut le miel qui vint à manquer. Le miel, à Lima, est, après le pain, la nourriture la plus usuelle. La famille s'étant mise à table, Marie d'Olive chargea un de ses fils d'aller puiser dans le vase qui renfermait cet aliment. Mais point de miel, le vase était vide. La mère, ne le pouvant croire, dépêcha son second fils, puis le troisième en pure perte. Alors Rose, touchée de la nécessité de ses parents, et se sentant animée d'une grande confiance, dit à sa mère : « Si vous me l'ordonnez, j'irai à mon tour, » au nom du Seigneur, pour voir s'il est vrai » qu'il ne reste plus de miel. » Sur un signe affirmatif, elle descendit dans la cave, et trouva le vase plein d'un miel nouveau qui regorgeait pardessus les bords. Sur son rapport, tous descendirent et constatèrent de leurs yeux le miracle d'autant plus bienfaisant que la famille eut assez de miel pour se nourrir pendant huit mois. Ainsi, l'on vit pour la première fois, et peut-être pour la dernière, une Rose qui, au lieu de fournir aux abeilles de quoi faire leur miel, faisait elle-même la fonction des abeilles.

Son père, âgé et infirme, avait un chagrin qui

le tourmentait plus que ses maux corporels, c'était l'impuissance d'acquitter une dette de cinquante livres. Sa mère, placée entre les besoins de sa maison et les importunités du créancier, se desséchait de douleur. Témoin de cette double affliction à laquelle son excellent cœur ne pouvait demeurer insensible, elle entreprit d'user de la clef de sa confiance cordiale pour ouvrir le trésor divin, et ce ne fut pas sans succès. Après avoir été prier quelques instants dans l'église, elle revenait à la maison, lorsqu'elle fit la rencontre d'un inconnu qui la salua, lui remit une bourse et continua son chemin. Rose, à son retour, l'ayant ouverte, y trouva précisément les cinquante livres dont son père avait besoin. Aussitôt elle courut, toute joyeuse, au lit de son père et les lui remit en disant qu'il fallait toujours avoir une grande confiance en la bonté de Dieu. Je n'ai pas besoin de dire quelle fut la joie du vieillard et son empressement à payer une dette qui lui rendait la vie si amère. Ce ne fut pas la seule fois qu'elle fut ainsi secourue par des personnes mystérieuses et inconnues. Je pourrais citer plusieurs traits semblables; mais c'est assez sur ce sujet.

## CHAPITRE XXV.

Rose prédit la fondation qui devait se faire plus tard à Lima, d'un monastère de sainte Catherine-de-Sienne ce qui eut lieu effectivement après sa mort.

---

En l'année 1622, c'est-à-dire cinq ans après la mort de notre bienheureuse, une riche veuve établit à Lima un monastère de sainte Catherine-de-Sienne, monastère qui, aujourd'hui (1668), n'est au-dessous des plus fameux de l'Europe sous aucun rapport. Il est situé dans un des plus beaux emplacements de Lima. Ses édifices sont vastes et magnifiques : deux cents religieuses y servent Dieu sous une clôture exacte et dans la plus parfaite régularité. L'office canonial s'y fait le jour et la nuit avec autant de piété que d'édification,

et il serait difficile d'ajouter à la pompe que l'on déploie dans la célébration des fêtes. L'église est aussi remarquable par la beauté de son architecture que par la richesse de ses décorations et son exquise propreté. Voilà ce qui fut montré à notre sainte pendant les dix dernières années de sa vie, tantôt sous des figures et des symboles, tantôt manifestement et dans la réalité. Voilà ce qu'elle ne cessa d'annoncer à sa patrie dans un esprit prophétique avec autant de constance et de fermeté que si elle eût vu de ses yeux cet établissement magnifique. La seule époque de cette fondation lui fut long-temps cachée pour des raisons conformes à la divine sagesse, et ce ne fut que fort tard que Dieu lui fit connaître que cette entreprise ne s'exécuterait pas de son vivant. Du reste, elle assignait le lieu où le monastère serait bâti, en décrivait les édifices, en traçait le plan sur le papier, montrait du doigt ceux qui devaient voir cet établissement utile, indiquait par leurs noms les femmes appelées à s'y consacrer au Seigneur, et parmi elles sa propre mère; elle en désignait aussi la première prieure; mais ne nous contentons pas de ces données générales, ces prévisions offrent trop d'intérêt pour ne pas les raconter en détail.

« L'homme a besoin d'intelligence, disait le » prophète Daniel, pour comprendre les visions

» du Seigneur. » Ce don ne manqua pas à notre sainte dans l'affaire dont il s'agit. Nous allons voir, en effet, qu'elle saisit très-bien le sens des prévisions que Dieu lui donnait d'une manière figurative. Elle s'occupait un jour à effeuiller des roses dans le jardin, et déjà sa robe en était toute couverte, lorsque levant les yeux vers le ciel par un secret instinct qui lui venait de la grâce, elle se mit à soupirer dévotement et à jeter des fleurs en haut, comme pour en faire présent au céleste jardinier. Son frère Ferdinand étant entré sur ces entrefaites, et croyant qu'elle n'avait d'autre but, dans cette action, que de s'amuser innocemment, vint familièrement près d'elle et lui demanda ce qu'elle faisait. Rose, qui ne voulait pas lui confier son secret, répondit : Je fais ce que vous voyez, mon frère, et tout en disant cela, elle continuait à jeter des roses vers le ciel. Ferdinand, ne pouvant voir qu'un jeu dans ce manége, répliqua : Et moi aussi je vais lancer des roses, et je parie que je les jetterai plus haut que vous. Rose garda le silence ; mais les prodiges commencèrent à parler. Les fleurs jetées par son frère retombaient bientôt par terre ; les siennes, au contraire, demeuraient en l'air où elles formaient une croix parfaitement régulière et une couronne artistement composée autour de cette croix. Ferdi nand vit cette merveille sans la comprendre. Il

n'en fut pas de même de sa sœur. Cette jeune vierge comprit, ainsi qu'elle l'avoua depuis à ses compagnes, qu'il s'agissait d'un monastère dans lequel beaucoup d'âmes pieuses, dégoûtées de la terre, viendraient former une couronne à Jésus-Christ, et mener avec lui une vie crucifiée. Elle ajouta même que ce monastère se ferait à Lima, et serait dédié à sainte Catherine-de-Sienne.

Une autre fois, faisant oraison, Dieu lui fit voir une prairie verdoyante toute parsemée de lis blancs et de roses pourprées. Charmée de l'éclat et de la bonne grâce de ces plantes, elle cherchait à deviner ce qu'elles signifiaient, lorsqu'il lui fut dit intérieurement que ces belles fleurs étaient destinées à former une couronne pour son Bien-Aimé qui est blanc et vermeil. Alors, considérant que cette prairie était tout ouverte, et par conséquent exposée aux incursions des hommes et des animaux, elle trembla pour ces fleurs; mais une nouvelle irradiation céleste vint sur-le-champ la rassurer. Elle vit, en effet, à cette lumière que, dans un temps assez prochain, cette prairie deviendrait l'enclos d'un monastère dont les murailles mettraient ces fleurs en sûreté; d'où elle conclut que ces roses et ces lis signifiaient les vierges de Lima actuellement errantes par la ville au danger de leurs âmes, mais qui alors, réunies dans un cloître, ne courraient aucun risque,

puisque, cachées aux yeux des hommes et hors de leurs atteintes, Dieu seul jouirait de la beauté et des parfums de leur virginité. Pendant que Rose savourait avidement la confidence de ces décrets célestes, il lui semblait qu'elle faisait de ses mains une couronne, qu'elle la plaçait sur la tête de son Epoux divin, et que cette marque de son amour lui était fort agréable. Cette vision fut pour elle le sujet d'une grande joie, surtout en ce que Dieu lui donnait à entendre que cette communauté, dont il devait enrichir sa patrie, serait principalement le fruit de ses soins et de ses mérites. Elle y connut aussi que cette maison deviendrait une pépinière de saintes âmes qui exhaleraient au loin le doux parfum de leurs vertus, et cette connaissance lui procura une consolation plus sensible encore.

Ayant dû faire part de ces révélations à son confesseur, le P. Louis de Bilbao; celui-ci, malgré la confiance qu'il donnait d'ordinaire à ses paroles, douta fort du succès de cette prédiction. Il s'agissait d'une entreprise immense, et par conséquent fort dispendieuse, et il ne voyait personne à Lima qui eût assez de zèle pour la concevoir, et d'argent pour l'exécuter. D'ailleurs, cette fondation, à son avis, aurait dû rencontrer des obstacles insurmontables. La ville, assez petite alors, étant déjà pourvue d'un bon nombre de monastères, il n'é-

tait pas probable que le gouvernement voulût donner son adhésion à un pareil établissement. On voit que le bon père considérait la chose humainement; car les desseins de Dieu ne manquent jamais de moyens et se font jour à travers les obstacles. Rose, s'apercevant de son incrédulité, lui dit en souriant : « Pourquoi doutez-vous, mon
» père? Ce monastère dont je vous parle se fera
» dans cette ville de votre vivant, et vous le ver-
» rez de vos yeux. Supposez, tant qu'il vous
» plaira, l'absence de moyens humains et les op-
» positions de l'audience royale; faites plus :
» ajoutez à ces difficultés, qui vous semblent in-
» surmontables, les contradictions de toute
» l'Amérique et celles du monde entier; faites
» intervenir, si cela vous plaît encore, les ruses,
» les forces et toute la puissance des esprits de
» ténèbres; imaginez enfin tous les embarras,
» toutes les difficultés que votre entendement
» pourra concevoir; je le répète, mon père, ce
» monastère se fera, se peuplera et deviendra
» florissant. Il sera construit dans le lieu que je
» vous ai désigné, et la messe sera célébrée par
» vous dans la solennité à laquelle donnera lieu
» la bénédiction de la première pierre. Vous vous
» souviendrez alors que tout cela vous fut prédit
» par une pauvre servante du Seigneur. » L'événement, en effet, vérifia cette prophétie dans tous

ses détails, en 1622, et le P. Louis, se souvenant des détails dans lesquels je viens d'entrer, en fit part au peuple assemblé pour être témoin de la bénédiction de la première pierre du monastère de sainte Catherine.

Un jour qu'elle conversait avec ses parents et d'autres personnes sur des matières de piété, le discours étant tombé sur la gloire de sainte Catherine, Rose en prit occasion de parler de ce monastère qui lui tenait tant au cœur. Je ne le verrai pas, leur dit-elle; mais vous le verrez vous tous, sans aucune exception. Cette prédiction fut accueillie avec des éclats de rire; car ses auditeurs pensaient que son amour pour cette vierge séraphique allait jusqu'à la folie. Quoi! lui dirent-ils, vous pensez encore à votre monastère! nous croyions que l'inutilité de la démarche que vous avez fait faire à Madrid, dans cet intérêt, vous avait guérie, car nous savons qu'un envoyé de votre part est allé demander les secours du roi pour cet objet, et ne vous a pas même rapporté le droit de procéder à cette entreprise. Ne nous parlez plus désormais d'un projet purement chimérique, puisque vous n'avez ni le pouvoir ni même l'espérance de le mettre à exécution. Toute autre personne, à la place de Rose, eût été terrassée et réduite au silence par une pareille invective; mais la certitude de la révélation divine

ne lui permettait ni de manquer de confiance ni de se taire sur ce sujet. Non contente d'en parler, elle saisit un crayon et traça sur le papier un plan architectural de ce vaste édifice, avec les détails les plus circonstanciés et les mesures les plus minutieuses, ce qui étonna beaucoup ses contradicteurs.

Cette idée fixe, dénuée de toute preuve, dépourvue même de vraisemblance, n'obtenait l'assentiment de personne et déplaisait à ses meilleurs amis. Quand cesserez-vous donc, lui disait sa mère, de parler de cette chimère partout et en toute occasion? Ne voyez-vous pas que vous ennuyez tout le monde, et que vous vous couvrez de ridicule? Comment pouvez-vous tracer avec tant d'assurance le plan d'un monastère qui n'existe pas, et que vous ne serez pas appelée assurément à édifier; car, sans autorisation et sans moyens, la chose est évidemment impossible. On ne peut donc que penser qu'il entre de la folie dans cette affaire, et une opiniâtreté qui ne saurait s'accorder avec l'humilité. Le jugement du docteur Jean de Castille, tout prévenu qu'il était en faveur de Rose, dont la sainteté lui était si bien connue, celui du questeur royal, qui pourtant lui était si affectionné, celui même de son confesseur n'était pas plus favorable à cet objet de son zèle. Tous regardaient son espérance comme

illusoire, et lui conseillaient de n'y plus penser. Mais personne ne la reprenait aussi fortement que sa mère, qui, croyant voir le jour où elle serait regardée comme une fausse prophétesse, ne pouvait se résigner à la honte qui lui en reviendrait.

Rose, enchantée de tant de contradictions, essuyait ces tempêtes sans se défendre. Cependant, une fois sa mère la pressant plus vivement encore qu'à l'ordinaire, elle lui répondit : « Pa-
» tience, ma bonne mère le temps vient où
» vous ferez l'heureuse expérience de la vérité de
» mes paroles ; car vous serez une des premières
» à prendre le voile dans le couvent que je vous
» annonce ; vous y ferez profession et persévére-
» rez dans ce saint état jusqu'à la mort. » Cette prédiction produisit un effet tout contraire à celui qu'en attendait la sainte. Sa mère, persuadée qu'elle disait cela pour l'irriter, la chassa de sa présence en criant à tue-tête : Je serai religieuse, moi qui n'ai jamais pensé une seule fois dans ma vie à prendre un tel état ! moi qui suis incapable d'amasser la dot qu'il me faudrait avoir pour entrer dans un monastère ! moi qui n'ai jamais su ni chanter ni psalmodier ! moi qui ai vécu jusqu'ici dans les sollicitudes mondaines ! moi femme mariée, chargée d'enfants qui m'occupent plus que Dieu ! J'irais me renfermer dans un couvent, moi qui ne puis tenir en place et déteste la clô-

ture! Je demanderais un voile à l'âge où je suis! Je m'engagerais à suivre une règle austère et difficile! Va, va, ma fille, raconter ces niaiseries à d'autres. Les Grecs auront des calendes avant que cette prophétie reçoive son accomplissement. Le commencement de l'année 1629 ne vit pas les calendes grecques; mais il vit Marie d'Olive, veuve et sexagénaire, prendre le voile dans le nouveau monastère de sainte Catherine-de-Sienne, à Lima. L'année suivante, elle y fit profession, sous le nom de Sœur Marie de Sainte-Marie, et y mourut long-temps après, en bonne et fervente religieuse, heureuse d'avoir donné le jour à une vierge aussi puissante auprès de Dieu.

Pour terminer l'histoire de cette célèbre prédiction, il ne me reste plus qu'à décrire ce qui concernait la fondatrice et la première prieure du monastère. La dame Isabelle de Mexia, grande amie de notre sainte, avait une servante nommée Marianne, qui, dans le temps dont il s'agit, essuya une grande et dangereuse maladie. Rose lui donna ses soins, selon sa charitable coutume, et vit, à cette occasion, plusieurs femmes nobles amies de la maîtresse de la maison. Parmi ces femmes, il en était une aussi distinguée par ses vertus que par sa noblesse et sa fortune, qui se nommait Lucie Guerra de la Daga. Cette dame, qui avait entendu dire de Rose des choses admi-

rables, voyant les soins affectueux qu'elle prodiguait à Marianne, en fut si touchée, qu'elle conçut pour elle une tendre affection, et lui demanda instamment le secours journalier de ses prières. Rose, de son côté, se sentant spirituellement attirée vers elle, promit d'employer un jour chaque semaine à la recommander à Dieu. Cette grâce obtenue, Lucie se retira toute joyeuse; mais à peine put-elle attendre le lendemain pour voir de nouveau la servante de Dieu. Afin d'avoir un prétexte, elle lui dit en l'abordant que son mari et sa fille avaient un pressant besoin de ses prières, et qu'ayant oublié de les lui recommander la veille, elle venait réparer cette omission. Rose, comme si elle eût lu dans le cœur de sa nouvelle amie, ne lui répondit rien sur son époux et sa fille, mais se montra contente de la revoir, se mit en frais d'affection, et, pour se l'attacher plus étroitement, s'engagea à lui donner part au mérite de ses prières et de ses bonnes œuvres.

Elle suivait en cela l'impulsion de la grâce sans savoir pourquoi elle agissait ainsi; mais le moment était venu de préparer la fondation du monastère. Ayant, comme par instinct et contre sa coutume, jeté les yeux sur le visage de cette dame, tout à coup elle change de couleur, et, transportée de joie, l'embrasse, la presse sur son cœur en disant : « Dieu soit loué, ma mère;

» c'est à vous qu'il réserve son importante entre-
» prise. » Lucie ne comprend rien à son exclamation; mais elle reçoit volontiers ses caresses qui produisent dans son cœur un effet inconnu. C'est un changement prodigieux qui s'opère dans son âme; c'est un embrasement d'amour extraordinaire accompagné d'ineffables douceurs; c'est comme un appel de la grâce auquel elle répond, sans connaître son objet : « Seigneur, que vou-
» lez-vous que je fasse? » Ainsi affectée, elle quitte la sainte et s'en retourne disant à Dieu le long du chemin : « Seigneur, convient-il à votre bon plaisir et à votre gloire que j'échange ma vie séculière pour l'état religieux? J'y consens; achevez en moi l'œuvre que vous venez de commencer d'une manière si étonnante à la fois et si admirable. Je m'offre à vous de grand cœur avec mon mari, mes enfants et tous mes biens; mais vous vous chargerez de rompre les liens qui me captivent, et de renverser les obstacles que vous savez s'opposer à vos desseins sur moi. »

Depuis ce moment, elle sentit son cœur plein d'un vif désir de l'état religieux, accompagné d'une ferme espérance et d'une pleine certitude d'arriver à ce but, malgré les innombrables empêchements qui semblaient rendre la chose impossible. A cette époque, elle n'avait que trente ans. Son époux n'était guère plus âgé qu'elle. quatre

fils et une fille encore enfants réclamaient ses soins maternels, et la mort, en brisant son union, lui eût laissé le fardeau d'une fortune considérable. Avec tout cela, néanmoins, elle parlait à ses amis de son entrée en religion, comme si elle eût dû prendre le voile le lendemain.

Quelques jours après, le P. de Villalobos, recteur du noviciat des Jésuites, à Lima, étant allé chez la malade où Rose se trouvait, celle-ci l'entretint de l'établissement projeté dont il avait déjà une entière connaissance avec une foi ferme dans l'accomplissement de la prédiction. Eh bien! lui dit le père, avez-vous quelque nouvelle donnée sur le succès de cette affaire? Oui, répondit Rose. J'ai vu dernièrement la dame Lucie de la Daga. C'est une toute jeune personne encore, mais d'une grande maturité. Elle n'ajouta rien de plus; mais le Père devina ce qu'elle voulait dire.

Après la mort de Rose, Lucie ayant choisi ce père pour confesseur, lui confia son secret important. Je roule dans mon esprit un grand dessein, lui dit-elle. Il s'agirait de fonder un monastère de sainte Catherine-de-Sienne, à Lima, et je m'y sens si fortement poussée, qu'en m'y refusant je croirais résister à la grâce. Aussi est-ce l'objet de toutes mes pensées et le plus vif désir de mon cœur. Je suis déterminée à me jeter dans cette affaire et à en supporter toutes les dépenses. Le

confesseur, se rappelant alors la demi-confidence que Rose lui avait faite à ce sujet, répondit qu'il ne doutait pas que Dieu voulait d'elle cette œuvre importante ; qu'en conséquence, elle devait espérer qu'il la mettrait en position de l'exécuter. Cette entreprise, ajouta-t-il, d'un si haut intérêt pour la gloire de Dieu, rencontrera bien des difficultés et des obstacles ; mais la sainte, actuellement bienheureuse et puissante auprès de son Epoux, saura vous protéger et vous faire triompher. Comptez donc sur le secours d'en haut, et demeurez confiante même au milieu des plus furieuses tempêtes. Vous aurez d'avance une preuve de son concours dans la rupture des liens qui vous retiennent actuellement. Jusque-là demeurez en paix.

Ces événements ne se firent pas long-temps attendre. La mort vint enlever successivement à Lucie son époux et ses enfants, lui laissant ainsi la libre disposition d'une fortune considérable. Sa famille, qui la voyait jeune encore, n'omit rien pour l'engager à prendre un second époux ; mais ce fut en vain. Fidèle aux promesses qu'elle avait faites à Dieu, elle fit construire un superbe monastère en l'honneur de sainte Catherine-de-Sienne, le dota richement, s'y fit religieuse sous le nom de sœur Lucie de la Sainte-Trinité, en devint la première prieure et y mourut long-temps après en odeur de sainteté.

## CHAPITRE XXVI.

**Autres prédictions de Rose, vérifiées par leur accomplissement.**

---

Le P. de Villalobos lui demandait un jour le secours de ses prières pour obtenir l'heureuse issue d'une affaire importante, mais difficile, que la prudence ne lui permettait pas de désigner. Rose, levant les yeux, lut sur son visage, comme dans un livre ouvert, ce dont il s'agissait, et le témoigna par un sourire. Elle répondit ensuite favorablement, mais de manière à convaincre le père que toute la suite de cette affaire venait de lui être divinement manifestée. Le religieux, étonné d'une révélation si extraordinaire, raconta la chose au P. de la Vega, qui lui dit que la sainte

avait donné une pareille preuve de son esprit prophétique au P. Philippe de Tappia, recteur du collège de Calla.

Michelle de la Massa, fille du questeur Gonzalve, roulait dans son esprit une pensée secrète qu'elle avait résolu de ne communiquer à qui que ce fût. Rose, l'ayant prise à part, lui révéla ce qui se passait dans son âme, à sa grande surprise, et lui donna là-dessus de salutaires conseils dont son inexpérience avait un vrai besoin. Marie de Mesta, femme du peintre Angelini, au sortir d'une délibération qu'elle venait d'avoir avec son mari sur le projet de retourner en Espagne, et sur la somme d'argent qui leur serait nécessaire pour y vivre commodément, fut trouver Rose et la consulta sur d'autres affaires. La sainte, après avoir satisfait à ses questions, amena finement la conversation sur ce que cette femme croyait lui être caché, et répondant là-dessus comme si elle eût été interrogée, dit qu'elle était de leur sentiment sur le retour dans leur patrie, et que la somme convenue entre elle et son mari serait suffisante. En vérité, s'écria cette femme dans son étonnement, vous ne diriez pas mieux si vous eussiez assisté à notre conseil en tierce personne. Sortie de là, elle raconta le fait à d'autres qui bientôt le rendirent public.

Un religieux dominicain fut bien plus surpris

encore, lorsqu'au retour d'un voyage en pays fort éloigné, il entendit la sainte lui raconter par ordre toutes ses aventures qu'elle n'avait pu apprendre humainement; mais ce qui mit le comble à son étonnement, ce fut de voir qu'elle connaissait exactement tout ce qui s'était passé dans l'intérieur de son âme. S'étant un jour rendue dans l'église de Saint-Dominique, avec sa mère et plusieurs pieuses femmes pour recommander à Dieu une de leurs amies qui se mourait, quelqu'un vint leur dire qu'elle était morte. A cette nouvelle, les compagnes de Rose jetèrent sur elle un regard douloureux. Rose, de son côté, leva les yeux au ciel; après quoi, les reportant sur ces femmes, elle leur dit : « Ne pleurez plus, notre » amie n'est pas morte; prions seulement Dieu » de lui rendre la santé. » Elle vivait, en effet, et ne tarda pas à recouvrer une santé prospère.

Un religieux de la compagnie de Jésus, homme éminemment vertueux et d'un zèle tout apostolique, avait la ferme persuasion qu'il mourrait avant la fin de l'année commencée. Du reste, il ne désirait rien plus que sa dissolution, afin de vivre avec Jésus-Christ. Etant venu voir un jour la femme du questeur, dont il était le confesseur, il lui fit part, ainsi qu'à Rose, de cette nouvelle qu'il disait être certaine, et se recommanda à leurs prières pour obtenir une heureuse mort. Ce

propos fit frémir Marie Usateguy. Rose, au contraire, se mit à rire et dit au père : « Vous ne » nous quitterez pas sitôt que cela, je le sais » certainement. » Et moi, reprit le père, je suis certain de ce que je vous annonce. Que peut-il, du reste, m'arriver de plus heureux que de rendre mon âme à Dieu, au sortir de l'autel, après avoir offert l'auguste sacrifice. C'est tout mon désir, et, grâce à Dieu, c'est aussi mon espérance. Cette opinion se fortifia tellement dans son esprit, qu'un jour il s'en fut du collége à la maison du noviciat, et dit à ses frères le dernier adieu.

La femme de Gonzalve, qui ne craignait rien tant que de perdre son habile et pieux confesseur, ne pensait plus qu'à cela et, cent fois par jour, elle demandait à Rose s'il était bien vrai qu'il dût survivre à l'année présente. Rose répondait toujours affirmativement, et la priait d'être tranquille sur ce point. Elle se rassurait en effet pour l'instant, mais retombait bientôt dans ses inquiétudes, surtout en assistant à sa messe à la fin de laquelle elle craignait de le voir expirer, selon son désir et sa prédiction. Enfin, la veille de Noël, cette femme se disposant à aller à confesse, Rose lui dit : « Recommandez, de ma part, à votre confesseur » de déposer cette vaine persuasion de sa mort » prochaine, et dites-lui qu'avant de quitter ce

» monde, il lui reste beaucoup de pécheurs à
» convertir, parmi lesquels il y en a cinq princi-
» paux que Dieu veut recouvrer par son minis-
» tère. » L'événement prouva plus tard la vérité de cette prophétie; car le père survécut de neuf ans à la bienheureuse ; convertit un grand nombre de pécheurs et porta, le premier, l'Evangile dans la province de Santa-Cruz de la Sierra, jusque-là toute payenne.

Le P. Martinez, confesseur de la bienheureuse, fut affligé d'une maladie si grave, que les médecins perdirent tout espoir de le guérir. En conséquence, il demanda les derniers sacrements et ne pensa plus qu'à se préparer saintement à sa dernière heure. Les choses en étaient là, lorsque le P. Jean de Lorenzana, entrant dans sa chambre, lui dit : Prenez confiance, mon frère ; je viens de voir en ce moment, au pied du tabernacle, un cierge précieux qui brûle pour votre guérison. C'était de Rose qu'il parlait sous cette figure. A peine avait-il proféré ce peu de mots, que le sacristain vint auprès du malade, et lui dit : Rose m'envoie vous apprendre, comme une chose certaine, que vous guérirez de cette maladie, avec une promptitude qui surprendra tout le monde. Le père, qui connaissait si bien la sainteté de sa fille, ne douta nullement du miracle qu'elle lui promettait, et il se fit au même instant.

Le P. Louis de Bilbao qui, pendant quatorze ans, avait confessé Rose, après avoir été gravement malade, se croyait guéri, lorsqu'il fit une rechute qui le conduisit en peu de jours aux portes du tombeau. Dans cette extrémité, il dépêcha l'un de ses frères pour savoir de la bienheureuse ce qu'elle pensait de son état, et le supplia de lui rapporter textuellement la réponse. Les ménagements en pareil cas, lui dit-il, seraient une véritable cruauté; car, si la mort est menaçante, il est urgent que je m'y prépare, puisque de ce moment décisif dépend mon éternité. Du reste, ajouta-t-il, si ses paroles me condamnent, vous me recommanderez à ses prières. La vierge, consultée, répondit d'un air joyeux : « Il est tou-
» jours louable et salutaire de se préparer sain-
» tement à la mort. Le père fera donc bien de
» disposer son âme comme si elle devait paraître
» au tribunal suprême. Cependant, je sais qu'il
» ne mourra pas de cette maladie. Il va même se
» guérir assez promptement pour nous faire un
» beau sermon le jour de la fête du Saint-Ro-
» saire. Dites-lui que je lui enverrai aujourd'hui
» même mon médecin dont l'aspect seul le gué-
» rira, s'il le contemple dévotement et avec une
» douce confiance. » Elle lui envoya en effet une petite image de l'Enfant Jésus qu'elle affectionnait beaucoup : aussi la lui redemanda-t-elle après sa

guérison, en disant que, sans elle, elle se trouvait trop solitaire. Le père crut facilement à la prédiction de la servante de Dieu, reçut l'image avec dévotion, et obtint du médecin qu'elle représentait une guérison aussi prompte que parfaite. Quant à l'annonce du sermon, il ne voyait pas trop comment elle pourrait s'accomplir. C'était le P. provincial qui prêchait la station à laquelle appartenait le sermon du Saint-Rosaire; mais ce père étant tombé malade quelques jours avant la fête, désigna le P. Louis pour le remplacer, sans connaître la prédiction.

Jean de Soto avait obtenu le saint habit religieux au couvent des Dominicains, en cachant une infirmité qui devait le faire exclure. Le supérieur ayant découvert la fraude, pendant l'année du noviciat, consulta les pères, qui tous opinèrent à le renvoyer comme un être au moins inutile. La sentence fut communiquée au maître des novices, avec ordre de l'exécuter le lendemain; mais rien ne transpira au dehors, et par conséquent Rose dut ignorer humainement toute cette affaire. Cependant, elle vint à l'église le lendemain, beaucoup plus tôt qu'à l'ordinaire, et chargea le sacristain de dire au prieur et au maître des novices qu'elle avait besoin de les voir un instant. Ils se rendirent à son appel, mais en lui témoignant leur surprise de cette visite extraordinaire. Je viens

mes pères, répondit la vierge, intercéder pour le novice que vous voulez dépouiller de son saint habit, et vous prier de révoquer le décret d'exclusion. Le supérieur, contrarié de cette intervention charitable, lui dit avec une sorte de sévérité : Ce que vous demandez est impossible, car d'après nos règles, cet homme ne peut être reçu à la profession. Rose, sans être émue d'une si sèche réponse, répliqua : Tel est votre jugement, mon père; mais ce n'est pas celui de Dieu, et sa volonté sera plus forte que la vôtre. Je vous prédis que ce novice sera admis un jour à la profession, et fera, par ses vertus, l'ornement de votre ordre. Cette prophétie eut, en effet, son accomplissement.

Parmi les jeunes personnes que je puis appeler les disciples de notre bienheureuse, il y avait trois sœurs nommées Philippine, Catherine et Françoise de Montoya. Les deux premières soupiraient après l'état religieux; la troisième en avait un éloignement presque invincible. Elle tenait à ses cheveux, aimait beaucoup la parure, et ne pouvait se faire à l'idée de vivre dans la pauvreté. Rose la reprenait de temps en temps du soin qu'elle prenait de boucler ses cheveux, et lui disait : Je verrai plus tard couper cette belle chevelure dont vous êtes idolâtre, soyez-en sûre. Enfin, elle lui prédit un jour ouvertement qu'elle

se ferait religieuse du tiers-ordre de Saint-Dominique, ainsi que sa sœur Catherine, tandis que Philippine, malgré son désir ardent de se consacrer à Dieu, finirait par prendre un époux mortel. Cette prophétie, en effet, ne tarda pas à s'accomplir dans toutes ses circonstances.

Pareille chose à peu près arriva à Marie et à Jeanne Urtado de Bustamante, deux jeunes personnes de qualité. Quoique intimément liées avec Rose dont elles étaient pour ainsi dire inséparables, elles ne pensaient nullement à embrasser l'état religieux. Cependant, la vierge se promenant un jour avec elles dans son jardin, leur dit, pour obéir à une inspiration céleste : « Sachez, mes » chères sœurs, que vous et telle de vos tantes » deviendrez religieuses dans le couvent de la » Sainte-Trinité, et que j'aurai l'occasion d'être » témoin de cette grâce que Dieu veut vous » faire. » Elles avaient une troisième sœur qui brûlait du désir d'entrer dans l'ordre de Saint-Dominique. La sainte, consultée sur ce dessein, répondit : Elle n'entrera ni dans cet ordre, ni dans un autre ; un mariage convenant lui est réservé. Or, les choses se passèrent comme Rose les avait prédites.

Jean de la Raya avait un fils unique, nommé Rodrigue, qu'il désirait consacrer à Dieu, dans la compagnie de Jésus ; mais les inclinations de

cet enfant étaient peu conformes au dessein de son père. Plus il croissait, et moins il montrait d'aptitude à l'état religieux. Sa légèreté l'empêchait d'être pieux, et les châtiments pas plus que les récompenses ne pouvaient lui faire surmonter sa répugnance pour les études. Sa mère, affligée de cela aussi bien que son époux, fut trouver la servante de Dieu dans son ermitage, et, après lui avoir raconté leur profond chagrin, implora le secours de ses prières auprès de Dieu. Rose leva les yeux vers le ciel. Puis, réfléchissant un instant, elle dit à cette mère : « Consolez-vous :
» votre fils va faire une conversion si prompte,
» qu'il prendra dans quelques mois le saint habit
» religieux ; mais ce ne sera pas dans la compa-
» gnie de Jésus. » Ces derniers mots furent pour cette femme un coup de foudre. Hélas ! s'écria-t-elle, que mon mari va être affligé, et que je le suis moi-même d'une vocation si contraire à nos désirs ! « Et pourquoi donc vous affliger, lui dit la
» vierge d'une voix consolante ? Remerciez plutôt
» la divine Providence qui vous manifeste son
» bon plaisir assez à temps pour que vous puissiez
» préparer votre époux à ce sacrifice, et l'empê-
» cher de résister à l'Esprit qui souffle où il veut.
» Laissez Dieu faire en votre fils sa volonté plutôt
» que la vôtre, et avertissez-moi quand il aura
» pris l'habit religieux, afin que je m'unisse à

» vous pour remercier Dieu d'un si grand bien-
» fait. » Trois mois après, Rodrigue, se sentant enflammé du désir de la vie religieuse, ses parents prirent leurs mesures pour lui ouvrir la porte du noviciat de la compagnie de Jésus. Rose, en ayant eu connaissance, fit venir la mère auprès d'elle et lui dit : « Epargnez-vous, Madame, des dé-
» marches inutiles. Il est certainement arrêté là-
» haut, comme je vous l'ai dit, que votre fils ne
» sera point jésuite, mais religieux de Saint-
» François. » Ce n'est pas possible, répondit cette femme : mon fils n'a jamais pensé à cet ordre-là, et son entrée au noviciat de Jésus est une affaire arrangée avec les supérieurs locaux qui n'attendent plus que le consentement du provincial pour l'admettre. Rose sourit à ces paroles et n'insista plus.

Cependant, ou les lettres au provincial ne lui arrivèrent pas, ou bien ses occupations l'empêchèrent d'y répondre. Or, dans l'intervalle, Dieu ayant parlé plus distinctement au cœur de Rodrigue, il fut demander, à l'insu de ses parents, l'entrée du couvent de Saint-François, l'obtint et prit trois jours après l'habit des Frères-Mineurs, non sans l'agrément de son père et de sa mère que la prédiction de la bienheureuse avait préparés à voir en cela le doigt de Dieu. La mère du jeune novice n'était pourtant pas sans inquiétude

sur les suites de cette démarche de son fils. Il n'y tiendra pas, disait-elle à son mari; cette règle est trop austère pour une santé si délicate. Ses craintes parurent même se vérifier peu de temps après, ou du-moins elle le crut, en apprenant que son fils était malade. Alors plus inquiète, plus agitée que jamais, elle revint trouver la sainte, et lui fit part de son nouveau chagrin. J'ai pleuré, lui dit-elle, en le voyant entrer dans ce couvent, et maintenant la probabilité de sa sortie me désole. « Voilà donc, lui répondit Rose, à quoi se réduit » votre confiance en Notre-Dame-du-Saint-Ro-» saire à laquelle vous savez que je l'ai recom-» mandé? Comptez sur sa persévérance, et atten-» dez-vous à lui voir faire sa profession. » Il la fit, en effet, devint prêtre et vécut pieusement jusque dans un âge avancé.

Le vice-roi du Pérou avait jeté les yeux sur le questeur Gonzalve, pour lui confier un poste honorable, mais très-difficile et fort loin de Lima. Ce poste exigeait un homme religieux, intègre et d'une grande expérience, toutes qualités que Gonzalve possédait au plus haut degré. La difficulté était d'obtenir son consentement; le vice-roi la pressentait, et, en conséquence, il pria le confesseur de cet homme estimable de s'adjoindre a deux sénateurs qu'il chargeait de lui notifier sa nomination. Le questeur, épouvanté de l'impor-

tance de cette charge, et ne pouvant se résoudre à quitter Lima, demanda quelques jours pour délibérer sur une affaire aussi grave. Son dessein était de faire attendre sa réponse le plus longtemps possible, afin que le vice-roi, fatigué de ses délais, tournât ses vues ailleurs. Huit jours s'étaient écoulés, lorsqu'un soir celui-ci le fit prévenir qu'il voulait le voir le lendemain à une heure déterminée. Gonzalve, à cette nouvelle, perdit tout espoir de décliner la charge qu'on lui offrait. Après le souper, ayant pris à part sa femme et notre bienheureuse, il leur fit part de sa situation et du chagrin qu'il en éprouvait. Cette communication rendit sa femme fort triste. Rose, au contraire, n'en parut nullement troublée. Les deux époux discutèrent la chose, et Rose se renferma dans son silence; mais le lendemain, après son oraison, lorsque le questeur allait partir pour se rendre au palais, elle vint à lui d'un air joyeux, et lui dit ces paroles : « Allez, mon père, allez » sans crainte; vous reviendrez plus satisfait que » vous ne l'êtes maintenant. La mission que » vous redoutez sera donnée à un autre, et vous » en serez quitte. » La femme de Gonzalve, manifestant des doutes à cet égard, elle renouvela sa prédiction et finit par lui dire : « Quand même » vous verriez votre mari à cheval et cheminant » vers le poste qu'on lui assigne, je vous dirais

» encore : Ne croyez point qu'il y aille ; il res-
» tera avec vous à Lima. »

En arrivant au palais, le questeur fut introduit dans le cabinet du vice-roi, qui, après une heure et demie de conversation sur toute autre chose que son affaire, le congédia poliment sans lui en dire un seul mot, et il apprit bientôt qu'un autre était chargé de cette mission redoutable.

Fernand, frère de notre sainte, suivait la carrière des armes, à l'exemple de ses aïeux. Son régiment, dans lequel il occupait le grade de porte-enseigne, ayant été envoyé jusqu'au Chili, à 500 lieues de Lima, il s'y maria sans en donner connaissance à sa famille. Rose le sut cependant par révélation, et lui écrivit à ce sujet. Dans cette précieuse lettre, elle l'exhortait à remplir les devoirs d'époux comme ceux du soldat, à faire régner dans sa maison la crainte de Dieu et les pratiques de la piété chrétienne, à veiller sur les mœurs des enfants que Dieu lui confierait, et à les élever saintement. Ensuite elle l'avertissait que le premier fruit de son union serait une fille qui apporterait, en naissant, une rose pourpre empreinte sur son front d'une manière indélébile ; qu'il devrait la consacrer aussitôt à la glorieuse Marie, et que cette enfant se rendrait fort agréable au Tout-Puissant par sa pureté et son innocence. Effectivement, deux ans après, la femme de Fer-

nand donna le jour à une petite fille qui portait sur le front une rose rouge si bien faite et si éclatante, qu'elle paraissait l'ouvrage d'un habile pinceau.

L'enfant crût avec ce signe, au grand étonnement de ceux qui avaient lu la lettre de sa tante, du nombre desquels étaient tous les officiers du régiment. Dès ses premiers ans, on vit en elle les inclinations les plus pieuses. Privée de ses parents, toute jeune encore, elle fut ramenée à son aïeule, alors religieuse dans le couvent de sainte Catherine-de-Sienne, où elle vécut elle-même et mourut saintement.

Isabelle de Mexia, dont nous avons déjà parlé, avait parmi ses servantes une négresse qui avait pris le nom d'Espérance pour faire croire qu'elle était chrétienne, quoiqu'elle ne le fût pas. Elle était venue de l'intérieur de la Lybie dans les Indes, avait d'abord servi dans une maison à l'isthme de Panama, et demeurait depuis six ans chez sa nouvelle maîtresse. Etant tombée grièvement malade, Rose pria sa mère de la recevoir dans sa maison, afin qu'elle pût la soigner plus commodément. A peine y fut-elle installée que la vierge dit à sa mère « Je sens que cette fille » n'est pas baptisée. » La malade, ajoutant à sa mauvaise honte une obstination plus coupable encore, soutint qu'elle avait reçu ce sacrement à

Panama, et pour le faire croire, elle indiqua le temps, le lieu, son parrain, sa marraine, je ne sais combien de témoins, et en tout cela il n'y avait pas un mot de vérité. Le ton d'assurance avec lequel elle parlait en imposa facilement à sa maîtresse présente et à Marie d'Olive; si bien qu'elles reprochèrent à Rose de l'importuner mal à propos. La sainte fille se tut, mais ne dissimula point sa persistance à croire que cette fille n'était pas chrétienne. Du reste, Dieu ne permit pas que son mensonge demeurât caché. François, domestique du questeur Gonzalve, étant venu chez la sainte onze jours après, celle-ci, qui le savait compatriote d'Espérance, lui demanda s'il savait qu'elle fût baptisée. Je pense, répondit-il, que, depuis six ans qu'elle est à Lima, elle n'a pas manqué de se faire chrétienne. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'elle ne l'était pas auparavant. Vous pouvez m'en croire, car c'est moi qui l'ai amenée d'Afrique à Panama, et de Panama à Lima. Cette malheureuse fille, enfin convaincue de mensonge, fit devant toutes les personnes présentes les aveux suivants : « Lorsque j'arrivai de » mon pays à Panama, les négresses converties » se moquèrent de moi, parce que je n'étais pas » chrétienne. Humiliée de leurs plaisanteries, et » voulant y mettre fin, je leur répondis avec au- » dace que j'avais reçu le baptême aussi bien

» qu'elles. Dès lors je n'eus plus le courage de » demander ce sacrement, ne voulant pas me » donner un démenti qui eût singulièrement af- » fligé mon orgueil. Aujourd'hui, convaincue de » fausseté et couverte de honte, mais d'une » honte que la bonté de Dieu veut me rendre » salutaire, je désire sincèrement être baptisée. » Rose, enchantée, courut aussitôt chercher le curé de la paroisse, qui lui donna le saint baptême, et elle mourut le lendemain



## CHAPITRE XXVII.

**Dieu fait connaître d'avance à notre sainte les souffrances qu'il lui réserve pour la fin de sa vie.**

---

AUTANT une annonce de mort serait dure aux personnes imparfaites, toujours trop attachées à la vie présente, autant est-elle agréable aux vrais amis de Dieu qui considèrent la mort comme un gain, parce que toutes leurs affections sont dans le ciel. Aussi voyons-nous que les saints seuls reçoivent des révélations de ce genre. Rose, en cette qualité, avait su, dès son enfance, qu'elle mourrait un jour de fête de l'apôtre saint Barthélemy, et dès lors cette fête devint pour elle un jour de grande dévotion et de joie extraordinaire. Tout le monde s'en apercevait dans la maison,

sans pouvoir en deviner le motif, jusqu'au jour où il lui échappa de dire que Dieu avait choisi cette fête pour le festin de ses noces. Sa mère, accoutumée à son langage, comprit bien qu'elle parlait de sa mort, et s'attendit dès lors à la perdre ce jour-là; mais sans savoir en quelle année Dieu lui demanderait ce sacrifice.

Il lui restait encore trois années de vie, lorsqu'elle fit une maladie si grave que ses parents crurent qu'elle n'en reviendrait pas. Le mal devint, en effet, si inquiétant, qu'ils s'attendaient chaque jour à la voir s'éteindre, et déjà la pleuraient comme morte, mais toutefois sans lui donner à connaître leurs appréhensions à cet égard. Dans une défaillance qui leur fit croire qu'elle allait rendre l'âme, ayant fait venir son confesseur, celui-ci crut, comme eux, que l'heure suprême était arrivée. En conséquence, il se mit à lui faire, d'une voix lamentable, des exhortations touchantes que la sainte fille reçut avec avidité, donnant un libre cours aux affections que le père cherchait à lui communiquer, et produisant des actes analogues. Sa dévotion l'empêchait de remarquer qu'ils s'attendaient à la voir mourir; mais bientôt avertie par les sanglots de ses parents de la pensée qui les produisait, et voyant son confesseur lui-même répandre des larmes, elle eut pitié de leur peine, et s'adressant au père,

elle lui dit d'un ton aussi reconnaissant qu'affectueux : « Déposez vos craintes, mon père, et
» cessez de vous affliger, je ne suis point mou-
» rante, comme vous paraissez le croire. Je vou-
» drais bien toucher le but auquel je tends;
» mais hélas! je ne l'atteins encore que par mes
» désirs. J'y arriverai cependant, mais pas tout
» à l'heure. Si je mourais maintenant, il me
» faudrait mourir deux fois; car je connais le
» jour qui doit terminer ma carrière, et il est loin
» encore. Or, je ne pense pas qu'une double
» mort me soit réservée par mon Epoux. » Ces paroles suffirent pour rassurer le confesseur; il la savait trop humble pour feindre une révélation, et trop sincère pour vouloir lui faire croire ce qu'elle n'aurait pas cru elle-même.

Lorsqu'elle fut entrée dans sa trente-unième année, qu'elle savait ne pas devoir finir, elle dit un jour à la femme du questeur avec une entière assurance : « Sachez, ma mère, que dans quatre
» mois je partagerai le sort réservé à tout ce qui
» a chair. Les douleurs de ma dernière maladie
» seront atroces, surtout le tourment de la soif
» que je vous prie d'avance de diminuer autant
» que vous le pourrez. Lorsque, dans l'ardeur
» d'une fièvre brûlante, j'implorerai de votre
» charité un verre d'eau froide pour rafraîchir ma
» gorge et mes entrailles desséchées. oh! de

» grâce, ne me refusez pas ce soulagement inap-
» préciable ; promettez-moi aujourd'hui, ma
» mère, ce secours dont je prévois déjà la pres-
» sante nécessité. » Cette femme, étonnée d'une prière si pressante, lui dit d'avoir confiance dans sa charité maternelle, et promit de lui donner de l'eau autant de fois qu'elle en demanderait. « Vous voyez, lui dit-elle encore, que c'est chez
» vous et non ailleurs que je dois terminer ma
» vie. Si donc on vient vous dire que je suis tom-
» bée malade chez ma mère, soyez sûre que je
» n'y rendrai pas le dernier soupir. Je le répète,
» c'est dans votre maison qu'il faut que je
» meure. Maintenant j'ai une dernière grâce à
» vous demander au nom de l'amitié qui nous
» unit si étroitement ; c'est qu'après ma mort,
» mon corps ne soit point livré à des femmes
» étrangères pour les préparatifs de la sépulture ;
» mais que vous et ma mère me rendiez seules
» ce service ; pour l'amour de Dieu, ne me refu-
» sez pas ce dernier office de votre charité. »

Pour en venir à ses dernières souffrances, elle les connaissait déjà depuis long-temps. Dans la célèbre vision des arcs, dont il a été parlé au chapitre 16e, Jésus-Christ lui révéla toute la suite des maux qui devaient alors fondre sur elle pour la préparer à la bienheureuse immortalité ; maux aussi multipliés que terribles ; maux en comparaison

desquels tous ceux qu'elle avait endurés jusqu'alors méritaient à peine de porter ce nom; maux dont tous ses membres seraient tellement torturés qu'ils ne pourraient se soulager mutuellement; maux qui, contrairement aux lois de la nature, l'affligeraient sans intervalle, sans diminution, et dépasseraient les proportions dans lesquelles Dieu les renferme d'ordinaire. A l'approche de cette dernière épreuve, Rose, craignant que sa faiblesse ne vînt à la trahir lorsque ce calice amer lui serait présenté, courut se renfermer dans la chapelle du saint Rosaire, et là, après s'être recommandée à la divine Marie, fit un acte d'entier abandon d'elle-même à la sainte volonté de Dieu.

Trois jours avant sa dernière maladie, elle se rendit, en secret, dans la maison de ses parents pour dire un dernier adieu à son petit ermitage, où elle avait été comblée de tant de grâces. Lorsqu'elle y fut entrée, s'y croyant seule et sans témoins, elle se mit à chanter la fin de son exil et les joies de la céleste patrie. Sa mère, qui se tenait cachée dans un lieu voisin, ne comprit rien à ce cantique; mais quand elle entendit sa fille la recommander à saint Dominique, le suppliant de lui servir de protecteur dans le triste abandon qui lui était réservé, elle frémit à la pensée du malheur que semblaient lui annoncer ces paroles. Il

n'était hélas ! que trop certain, et ne tarda pas à se réaliser. Le premier jour d'août de l'année 1617, elle se retira, vers le soir, dans sa chambre sans être malade, mais sachant bien ce qui allait lui arriver. Les douleurs qu'elle attendait ne tardèrent pas, en effet, à lui faire sentir leurs cruelles atteintes. La femme du questeur, qui demeurait dans une chambre voisine, ayant entendu, vers minuit, ses gémissements, appela son monde et entra chez la vierge qu'elle trouva étendue sur le parquet, froide, les membres crispés et conservant à peine un souffle de vie. Cette femme, dans la surprise et l'effroi, l'accable de questions pour savoir ce qu'elle souffre. Rose lui répond avec peine et par des paroles entrecoupées : « J'ai mal partout et je me meurs. » Interrogée si elle veut le médecin, elle répond : Oui, le médecin céleste. Cependant on la lève de terre et on la dépose sur son lit où elle reste sans mouvement, le front couvert d'une sueur froide, avec une oppression de poitrine qui lui permet à peine de respirer; un tremblement convulsif agite ses membres; son pouls est dur et irrégulier; tous les symptômes enfin semblent annoncer une mort prochaine. On envoie en toute hâte chercher son confesseur. Les médecins, avertis du danger, accourent, et leur examen constate un mal violent; mais qui n'a rien de naturel, auquel, par

conséquent, ils ne sauraient apporter remède. jusque-là la Vierge avait gardé le silence, en sorte que les docteurs étaient réduits à leurs propres observations. Le confesseur, voyant leur embarras, engage la malade à rendre compte elle-même de ce qu'elle éprouve, et, persuadé qu'elle se tait par modestie, lui commande de parler. Elle ne le pouvait naturellement; mais elle le put par obéissance, et, à défaut des expressions techniques, elle expliqua son état de la manière qui suit :

« Je sais bien que je mérite ce que je souffre;
» mais je ne savais pas que tant de maux pussent
» tomber à la fois sur le corps humain, et se ré-
» partir ainsi dans tous ses membres. Il me sem-
» ble que l'on promène sur moi un fer brûlant
» depuis le sommet de la tête jusqu'aux pieds,
» et que l'on me passe une épée de feu à travers
» le cœur. Si je jugeais des choses par le senti-
» ment, je dirais qu'un lourd marteau frappe ma
» tête à coups redoublés et enfonce mon crâne.
» Je sens en moi comme un incendie qui pénètre
» jusqu'à la moëlle des os, et j'éprouve dans
» toutes les articulations des douleurs dont je ne
» saurais exprimer ni la nature ni la violence.
» Ma vie s'éteint peu à peu sous l'action de ces
» tourments; mais il faudra qu'elle dure long-
» temps encore pour la détruire, et c'est ce qui

» m'afflige, à cause des peines que je donnerai
» aux habitants de cette maison. Cependant, que
» la volonté de Dieu s'accomplisse en moi sans
» réserve ; je ne refuserai ni la mort ni les tour-
» ments qu'il lui plaira de m'envoyer. »

Ce discours, en édifiant les médecins, augmenta singulièrement leur incertitude. Ils connaissaient trop sa sincérité pour révoquer en doute une seule de ses paroles, et pourtant ils ne pouvaient y croire sans renoncer à leur propre jugement. Il résultait, en effet, de ses explications qu'elle était mourante, et le danger ne s'annonçait par aucun symptôme extérieur. S'étant retirés à part pour conférer ensemble, la sainte dit tout bas à son confesseur : « C'est en vain qu'ils
» s'appliquent à étudier mon mal : le principe
» n'en est pas dans les causes naturelles. Au lieu
» de venir du dedans, il vient du dehors, et de
» tous les points de la périphérie rayonne au
» centre, en me causant d'innombrables et cui-
» santes douleurs. Il n'est point d'autre remède
» à cette étrange maladie que la patience. »
Elle supplia la femme du questeur de permettre qu'elle gardât, pendant quelques jours, un silence absolu, en l'assurant que ce repos lui vaudrait mieux que tous les moyens suggérés par les médecins pour la soulager. Ayant obtenu cette permission, elle se sentit heureuse de n'avoir plus

rien à démêler avec les créatures, et de pouvoir unir ses douleurs à celles de son Epoux crucifié.

Mais elle ne put jouir long-temps de ce calme qui lui était si nécessaire. Sa mère, que l'on avait dû avertir de son état, accourut en toute hâte, et la voyant beaucoup plus malade qu'elle ne l'avait imaginé, s'abandonna à une bruyante douleur. Elle se mit à l'accabler de questions importunes sur la nature de son mal, le lieu et l'intensité de ses souffrances. La vierge répondit qu'elle avait mal partout, et que son supplice était celui de la croix. Peu contente de cette réponse, elle exigea que sa fille lui rendît un compte détaillé de tous ses tourments. Rose paraissant hésiter, parce qu'elle ne savait par où commencer ni où prendre les mots dont elle avait besoin pour expliquer une maladie si étrange, elle l'obligea, en vertu de la sainte obéissance, à lui dévoiler ce qu'elle-même ne comprenait pas. Rose, se souvenant alors que la croix est le trône de l'obéissance, rentra dans tous les détails qu'elle avait donnés naguère à ses médecins, et finit en disant : « Voici, ma très-chère mère, ce » que j'ai pu vous dire pour satisfaire à l'obéis- » sance; quant au reste, il m'est impossible de » l'expliquer, et quand même je l'expliquerais, » vous ne le comprendriez pas. » La mère, à ce récit, se mit à fondre en pleurs, désolée surtout

de n'avoir que ses larmes à donner à sa fille. Ce fut pour Rose une nouvelle épreuve, car elle était extrêmement compatissante. Aussi n'omit-elle rien de ce qu'elle crut propre à tempérer le chagrin de sa mère, oubliant pour cela ses propres douleurs.

Le jour de la Transfiguration arriva, et cette fête, au lieu de la transporter sur le Thabor, l'attacha plus fortement encore sur le Calvaire. A ses maux, en effet, vint se joindre un accident terrible qui ne permit plus de douter du danger qui menaçait sa vie. Tout le côté gauche de son corps fut frappé de paralysie, à l'exception de sa langue dont elle conserva l'usage, par une grâce spéciale, jusqu'à son dernier soupir. Les médecins recoururent en vain aux fomentations, aux frictions de tout genre pour ranimer ses autres membres; cela ne servit qu'à lui faire endurer un nouveau tourment. Sa jambe et son bras gauche lui furent désormais inutiles, ou plutôt à charge; car elle ne s'apercevait plus de leur existence qu'au poids incommode dont ils surchargeaient le reste de son corps. Elle ne pouvait plus se soulever ni se tourner sans le secours de mains étrangères, ce qui l'affligeait plus que le mal qu'elle endurait.

Le 17 août, une pleurésie se déclara par le point de côté qui la caractérise, par une toux opi-

niâtre et un asthme étouffant. A ce cruel mal vinrent encore s'associer une colique aiguë, une forte contraction des muscles, une athritique dans le pied droit, enfin une fièvre brûlante et continuelle. Cette sainte fille accueillait tous ces maux avec une parfaite résignation et sans rien perdre de sa sérénité, bien convaincue qu'ils lui venaient de la main de son Epoux, et lui rapporteraient un poids proportionné de gloire éternelle. De là cette patience admirable qui faisait l'étonnement de tous ceux qui l'approchaient. De là ces exclamations qui lui échappaient au plus fort de ses souffrances. « Ne m'épargnez pas, Seigneur, ne m'é» pargnez pas; accomplissez en moi le bon plai» sir de votre volonté très-juste, très-sainte et » très-adorable. Comblez la mesure, ajoutez » douleurs à douleurs; mais en même temps » ayez la bonté d'augmenter ma patience. » On l'entendait aussi parfois s'écrier : « Seigneur, » accordez-moi votre secours; car sans lui je ne » puis rien. » Une seule chose l'effrayait un peu au milieu de tant de souffrances : c'était la pensée qu'elle pourrait bien perdre l'usage de la raison, et cette crainte n'était pas improbable, tant à cause de l'ardeur de sa fièvre que de ses continuelles insomnies. Cependant Dieu lui fit la grâce de conserver sa présence d'esprit jusqu'au dernier moment.

Il faut pourtant en excepter quelques moments d'absence causés par la violence du mal, ou par la force de ses contemplations. Alors elle semblait dormir, et ceux qui l'entouraient s'en réjouirent comme d'un bon augure. Sa mère surtout entreprit de lui persuader qu'elle devait voir en cela un signe certain de guérison. Mais la vierge, qui se tenait sûre de mourir, leur dit en souriant : « Je ne dors pas, comme vous le pensez ; le som-» meil est inconciliable avec des maux de la na-» ture des miens, et qui ne me laissent pas un » seul moment de relâche. Ne vous faites point » illusion sur mon état ; il faut épuiser le calice » de mes souffrances ; mais lorsque je l'aurai bu » jusqu'à la lie, et c'est bientôt fait, alors j'en-» trerai dans mon éternité. » La soif qui la desséchait devint bientôt insupportable. Sans cesse elle priait sa mère adoptive de lui donner un peu d'eau pour l'amour de Dieu. Cette femme, malgré sa compassion, s'y refusait par prudence et lui opposait la défense des médecins. Rose insistait en lui rappelant sa promesse ; mais elle comprit enfin que son Epoux voulait qu'elle partageât avec lui ce dernier tourment.

## CHAPITRE XXVIII.

**Bienheureuse mort de Rose. Empressement du peuple à venir contempler la beauté de ses traits.**

---

Enfin arriva le moment heureux où cette sainte fille allait quitter la terre pour monter au ciel. Soit que Dieu l'avertît de cet événement, soit qu'elle jugeât naturellement de sa proximité par la diminution sensible de ses souffrances, elle en conçut une joie inexprimable, et ayant fait venir son confesseur, elle lui fit une revue générale de sa vie avec tous les signes d'une profonde douleur, gémissant, sanglotant et répandant un torrent de larmes. Ensuite elle demanda, les mains jointes et d'une voix suppliante, le viatique et

l'extrême-onction. Le P. de Lorenzana partit aussitôt pour aller chercher l'un et l'autre, et la malade mit à profit cet intervalle pour se disposer à recevoir saintement ce double bienfait. A l'entrée de son Dieu dans la maison, elle éprouva un tressaillement d'âmour inexprimable : son visage se couvrit des plus vives couleurs, et ne pouvant supporter le poids de son bonheur, elle entra dans une extase sublime. Son confesseur, qui s'en aperçut bien, ne laissa pas que de lui adresser les questions prescrites. Quel fut l'étonnement de tous les assistants, lorsqu'ils l'entendirent répondre à tout comme si elle n'eût pas été hors de ses sens? Après avoir reçu la communion, elle devint pâle comme la mort, ferma les yeux et demeura pendant assez long-temps immobile; c'était comme un état de défaillance qui fit craindre qu'elle n'eût pu avaler la sainte hostie. Son confesseur lui ayant demandé si elle était descendue, sa réponse fut affirmative.

Autant elle avait été repliée en elle-même dans sa communion, autant se montra-t-elle joyeuse et animée en recevant l'extrême-onction. Ce fut vraiment pour elle une huile de joie, l'onction d'une reine dans un jour de fête, plutôt que l'onction d'une malade qui va mourir, et cela se conçoit. Elle savait que son salut ne courait aucun risque; elle savait de plus que, sans passer

par le feu du purgatoire, elle allait être admise aux noces de l'Agneau. Interrogée sur sa foi, elle fit sa profession plusieurs fois de suite, d'une voix claire et presque en chantant, protestant qu'elle voulait mourir comme elle avait vécu, fille de la sainte Eglise catholique, apostolique et romaine; qu'elle croyait et avait toujours cru tout ce que cette bonne Mère propose à croire à ses enfants, et qu'autant qu'elle conserverait sa raison, elle demeurerait fermement attachée à cet enseignement infaillible. Elle renouvela aussi ses gagements religieux, en faisant étendre sur son lit le scapulaire qui distingue les enfants de saint Dominique. C'était précisément ce que faisaient les religieux de son ordre en pareil cas par une coutume immémoriale. Cette connaissance qu'elle n'avait pas, mais qui lui fut donnée en cette occasion par son père spirituel, remplit son cœur d'une bien douce consolation.

Le père prieur étant venu la visiter, elle le pria de lui lire une excellente formule à l'usage des mourants, pour obtenir de Dieu qu'il fît grâce à tous ceux qui leur avaient rendu quelque mauvais service. Le pieux père fit ce qu'elle demandait, et pendant tout le temps qu'il parla, elle l'écouta avec une attention religieuse, les yeux fixés sur son crucifix qu'elle tenait à la main. Cette prière produisit dans son cœur une pro-

fonde impression de charité chrétienne ; mais ce qui la toucha le plus, ce furent ces paroles souvent répétées dans cette longue oraison : « Père, » pardonnez-leur. » Cette prière de son Jésus mourant remuait toutes ses affections, la remplissait d'une céleste douceur, et faisait qu'elle ne pouvait se lasser de la savourer et de la répéter sans cesse.

Lorsque le père eut cessé de parler, elle fit appeler près de son lit toute la famille de Gonzalve, et, d'une voix lamentable, elle les supplia de lui pardonner les torts qu'elle pouvait leur avoir faits par ses mauvais exemples, l'ennui qu'elle leur avait sans doute causé par ses désobéissances, ses manières singulières, sa taciturnité et les soins pénibles auxquels les obligeait sa maladie beaucoup trop longue et trop importune. « Elle doit durer deux jours encore, ajouta-t- » elle, et c'est ce qui m'afflige. Oh ! de grâce, » ne perdez pas si près du terme le fruit de votre » patience et de votre longanimité. Dans deux » jours, je le répète, la fétide Rose délivrera » cette maison de son poids inutile et des embarras » qu'elle impose à l'aimable famille de son père » adoptif. » Je n'ai pas besoin de dire qu'en l'entendant parler ainsi, tous les assistants fondaient en larmes ; car tous connaissaient son innocence, sa douceur, son cœur aimant, son obli-

geance et ses autres vertus, et tous par conséquent avaient le cœur déchiré de l'entendre parler si désavantageusement d'elle-même.

Le questeur connaissait trop ses affections pour pouvoir douter que son désir ne fût d'être enterrée aux pieds de ses frères les Dominicains, et il était à croire que ces religieux ne manqueraient pas, après son trépas, de revendiquer comme un trésor qui leur appartenait, sa dépouille mortelle. D'un autre côté, il regardait comme très-probable que le curé de la paroisse s'opposerait de tout son pouvoir à cette translation. Voulant, en homme prudent, prévenir ce litige, sans avouer à la sainte ses inquiétudes à ce sujet, pour ne pas blesser son humilité, il s'y prit d'une manière fort adroite. Vous voudrez sans doute, lui dit-il, être enterrée chez vos frères les Dominicains? Vous pourriez demander cette faveur par testament; mais il vaut mieux, je crois, la solliciter comme une aumône. J'ai dressé un acte dans ce sens qu'il vous suffira de signer. Rose, enchantée de cette forme si convenable à son humilité, et persuadée d'ailleurs qu'en qualité de Dominicaine, elle avait droit à cette sépulture, souscrivit sur-le-champ l'écrit du questeur, à la grande satisfaction des Dominicains.

Plus son corps s'affaiblissait, plus son esprit

semblait prendre de forces, en sorte qu'elle pouvait dire avec l'Apôtre : « Ma vigueur augmente » en proportion de mon infirmité. » Sa joie aussi croissait d'heure en heure, sans qu'il lui fût possible de la cacher au dedans d'elle-même. Un religieux, témoin de ses souffrances, crut devoir l'exhorter à souffrir courageusement, en lui disant que ses maux approchaient de leur terme, et que le feu de la fièvre, lui ôtant sa crudité, ferait d'elle un fruit plus délicieux. « Vous avez raison, » mon père, répondit-elle; c'est aussi ce que je » demande continuellement à mon Epoux. Oh! » oui, qu'il me fasse cuire à grand feu, afin que » je sois digne d'être servie sur sa table céleste. » A mesure qu'elle approchait de sa fin, ses ravissements se multipliaient et se prolongeaient davantage, et il était facile de voir que Dieu lui donnait un avant-goût des délices du ciel. Au sortir d'une de ces faveurs, revenant à elle-même et ne pouvant contenir la joie qu'elle éprouvait, elle dit tout bas à son confesseur qui se trouvait près d'elle : « Oh! mon père, si le temps ne devenait pas si court, quelles grandes et joyeuses » choses n'aurais-je pas à vous dire de la suavité » de Dieu, de la brillante cour qui l'environne » et de son palais éternel? Je pars avec un in» croyable empressement pour aller contempler

» sa beauté ravissante, qui a été, pendant tout
» mon exil, l'unique objet de mon amour et de
» mes brûlants désirs. »

Sa mère était là près de son lit de mort. Son père était absent, retenu par une infirmité grave. Cependant, averti que sa fille attendait, pour mourir, sa dernière bénédiction, il se fit porter à la maison du questeur. En voyant cette chère fille, pâle, décharnée, agonisante, il ne put retenir ses larmes et ses sanglots, ce qui excita la compassion de tous les assistants. Rose le laissa donner un libre cours à sa douleur paternelle; mais quand il fut devenu plus calme, elle prit sa main, la baisa avec respect et lui dit : « A ce
» terme de la vie, que ma mère et vous m'avez
» donnée, j'ai besoin que vous me bénissiez l'un
» et l'autre. Accordez-moi, je vous prie, ce
» dernier bienfait. » Lorsqu'ils l'eurent bénite, elle chercha des yeux Gonzalve et son épouse, et leur demanda la même grâce. Ensuite elle fit approcher ses frères auxquels elle donna de salutaires conseils, leur recommandant surtout le service de Dieu et la fidélité à leur père et mère. Elle voulut voir aussi les deux petites filles du questeur que leur innocence lui rendait fort chères, et les exhorta de la manière la plus touchante à pratiquer les vertus de leur sexe, et à ne rien négliger de ce qui pouvait rendre leurs parents

heureux. Les domestiques furent appelés à leur tour et reçurent des avis convenables imprégnés d'une charité qui laissa de profondes traces dans leur cœur.

Le P. de Lorenzana, en l'entendant parler avec tant d'insistance et de chaleur, se persuada qu'elle ne mourrait pas la nuit prochaine. Il voulut donc aller aux matines de son monastère, et promit à la malade de revenir le lendemain. Rose, qui savait n'avoir plus que quatre heures à vivre, le pria de lui donner sa dernière bénédiction. Le temps n'en est pas venu, répondit le père, je reviendrai vous voir demain de grand matin. « Demain matin, reprit Rose en souriant, je serai » bien loin, mon père. Sachez que, cette nuit » même, lorsque commencera la fête de saint » Barthélemy, je partirai pour aller prendre » place au festin éternel. J'ai déjà reçu mon in» vitation à ce banquet solennel et splendide. On » m'a fixé l'heure à laquelle je dois arriver. Il » faut bien que j'y aille pendant que les portes sont » ouvertes. Je ne veux pas m'exposer, comme » les vierges folles à les trouver fermées. » Elle disait cela d'un air si serein, si joyeux et si tranquille, qu'on eût dit qu'elle était déjà dans le vestibule du paradis, la lampe à la main, n'attendant plus que cette annonce dont il est parlé dans l'Evangile : « Voici l'Epoux qui arrive ; accourez

» au-devant de lui. » Il paraît, en effet, qu'à minuit cette voix se fit entendre. Alors Rose demanda par geste un cierge bénit, et, formant sur elle le signe de la croix, annonça, comme elle put, à son frère qu'elle allait rendre l'âme. Ayant ensuite fait retirer son oreiller, afin de mourir la tête sur le bois, elle leva les yeux au ciel, et attendit le moment suprême sans horreur et sans crainte. Bientôt on l'entendit répéter, par trois fois, amoureusement le nom de Jésus, et elle rendit sa belle âme à Dieu, à l'âge de trente-deux ans et cinq mois.

On eut d'abord peine à croire qu'elle fût morte Il est vrai qu'on ne remarquait plus en elle aucun mouvement; mais l'incarnat de ses joues, ses lèvres roses qui semblaient sourire, ses yeux à moitié fermés, mais brillants et gracieux déposaient encore en faveur de sa vie. On eut recours à l'application d'une glace, pour sortir de cette incertitude, et l'expérience ne laissa plus aucun doute sur la réalité de son trépas. Dix-neuf personnes entouraient son lit funèbre, sans compter sa mère et la famille du questeur. Toutes étaient ses amies les plus affectionnées et les plus fidèles. Cependant, par un prodige inconcevable, au lieu de répandre des larmes, elles ne purent contenir la joie qui remplissait leurs cœurs.

Le jour commençait à peine à paraître, lorsque

la foule vint assiéger la maison, sans que personne en fût sorti, pour annoncer au dehors la triste nouvelle; ce qui fut regardé comme un miracle nouveau. Le P. de Lorenzana entra le premier, et fut tellement frappé de la beauté de la sainte qu'il ne put s'empêcher de s'écrier : « O Rose !
» bienheureux les auteurs de vos jours! bienheu-
» reuse l'heure à laquelle vous parûtes dans le
» monde! bienheureux ceux qui vous ont con-
» nue et ont eu quelque part à votre affection!
» Vous fûtes vraiment bénie du Seigneur, très-
» digne fille de saint Dominique, car vous jouis-
» sez maintenant de la vision intuitive de votre
» créateur. Vous êtes morte comme vous avez
» vécu. Vous êtes partie pour le ciel, emportant
» avec vous la robe baptismale dans tout son
» éclat et la pureté virginale sans aucune souil-
» lure. Suivez, suivez maintenant l'Agneau par-
» tout où il ira. »

Après le confesseur, vinrent les nobles et les magistrats de la ville; puis les citoyens et les étrangers. Tous s'approchaient respectueusement du saint corps, le touchant de leurs chapelets ou emportant quelques-unes des fleurs dont on avait eu soin de joncher sa couche. La foule augmentant d'un moment à l'autre, il fallut porter la sainte au milieu de la cour. Alors on vit arriver un peuple immense envahir ce terrain spacieux, et

se précipiter sur elle sans aucun ordre. Les uns baisaient ses mains, les autres ses pieds. Les fleurs ne suffirent plus, pour contenter leur dévotion, quoiqu'on en jetât en abondance : on se mit à couper des morceaux de son voile, de sa robe, et bientôt elle eût été entièrement dépouillée de ses vêtements, si l'on n'eût fait venir des gardes pour la protéger.

Lorsque l'heure de la sépulture fut arrivée, toute la population de la ville et de la contrée accourut sur le passage, et quoiqu'il y eût plus de mille pas de distance entre l'église et la maison du questeur, et que les rues fussent fort larges, elles se trouvèrent tellement encombrées que la circulation devint impossible. L'archevêque de Lima, ayant voulu venir avec son chapitre au devant du convoi, essaya vainement de percer la foule. Il lui fallut rebrousser chemin et aller attendre le saint corps sous le portique de l'église où il devait recevoir la sépulture.



## CHAPITRE XXIX.

**Obsèques de Rose. Translation de son saint corps.**

—

JAMAIS convoi funèbre ne fut plus solennel et plus pompeux. Le roi d'Espagne serait venu mourir à Lima qu'on n'eût pu faire pour lui davantage. Tout le clergé séculier, les communautés entières et les confréries vinrent, sur deux longues files, faire la levée du corps. La garde du vice-roi bordait les rues et refoulait devant elle les flots d'un peuple immense. Le sénat en corps suivait la bierre, accompagné des hommes les plus marquants de la cité. Les femmes de toute condition, n'osant descendre dans les rues, encombraient les fenêtres. Les enfants et les hommes

eux-mêmes étaient montés jusque sur les toits. Les sénateurs voulurent porter le saint corps pendant une partie du chemin et le cédèrent avec peines aux prélats des divers monastères. L'archevêque enfin le reçut, à la porte de l'église, avec son chapitre métropolitain. Quels honneurs pour la fille d'un soldat obscur, si attentive elle-même à se cacher pendant les jours de sa vie mortelle. C'est ainsi que Dieu se plaît à réaliser dans ses amis cette sentence de l'Evangile : « Qui-» conque s'abaisse sera exalté. » La sainteté est donc une voie plus sûre que les prétentions de l'orgueil humain pour arriver à la gloire.

Cependant, rien n'avait pu, pendant la marche, empêcher le peuple de satisfaire sa pieuse avidité. Lorsque la sainte arriva à la porte de l'église, elle n'avait plus que des lambeaux de vêtements, et on lui avait ôté sa palme et sa couronne. On l'habilla de nouveau, et elle fut déposée sur une estrade, au milieu de la nef, pour recevoir l'eau bénite du clergé. Ce fut alors que la foule put contempler avec admiration sa ravissante beauté. Son visage était si vermeil, son air si riant, sa contenance si flexible, qu'on était tenté de dire : « Cette vierge n'est pas morte, elle n'est qu'en-» dormie. » A cette première merveille vint s'en joindre une autre. La Vierge du Rosaire, que Rose avait tant aimée, changea tout à coup de

visage; elle prit un air si gracieux et si animé, que ceux qui étaient dans la chapelle, s'écrièrent: miracle! La foule, à ce cri, se porta vers ce lieu, et, voyant en effet que la sainte image resplendissait d'une beauté merveilleuse et d'un éclat nouveau, elle fondit en larmes et fit retentir l'église de ses applaudissements. Pendant ce temps-là, les pères du couvent entourèrent le saint corps, tant pour le protéger contre les invasions d'un peuple hors de lui-même, que pour favoriser l'approche d'une multitude de malades qui voulaient être guéris. Le clergé commença l'office des morts; mais à peine leur chant pouvait-il se faire entendre, au milieu des clameurs d'un peuple nombreux qui se grossissait d'un instant à l'autre. La presse finit par devenir telle que les prêtres, refoulés hors de la nef, durent aller chercher un asile sur le marchepied de l'autel, pour y continuer l'office.

Lorsqu'il fut achevé, on se mit en devoir de procéder à la sépulture; mais les réclamations furent si bruyantes, si tumultueuses qu'il fallut renvoyer la chose au lendemain. Le peuple, apaisé par cette concession, continua tranquillement à satisfaire sa piété et vida peu à peu l'église. Les dames de la ville et les hommes élevés en dignité, profitèrent de cet intervalle pour venir rendre leurs hommages à la servante de Dieu. Ce

concours de tant de personnes distinguées réveilla la curiosité publique, et la foule envahit de nouveau le saint lieu avec un bruit effrayant. L'archevêque, voyant cela, fit signe de la main aux religieux, qui entouraient le corps, de l'enlever et de le porter dans la sacristie, où il pensait que le peuple n'oserait le suivre ; mais il fut trompé dans son espérance : le peuple suivit l'objet de sa vénération, et le tumulte devint plus effroyable que jamais. Les religieux furent obligés d'entrer le saint corps dans l'intérieur du couvent, et eurent bien de la peine à protéger leur clôture. Il fut déposé dans l'oratoire des novices où l'archevêque, le clergé et quelques membres du sénat purent enfin satisfaire en paix leur piété. L'archevêque baisa respectueusement et à plusieurs reprises, les mains de la vierge qu'il trouva molles et flexibles comme celles d'une personne vivante. Les prêtres firent la même remarque en baisant ses pieds. Les sénateurs se trouvèrent heureux d'appliquer leurs lèvres sur les bords de sa robe, et tous versèrent d'abondantes larmes de dévotion.

Le lendemain, dès le crépuscule, les religieux, après avoir pris soin de disposer des gardes dans l'église, reportèrent le saint corps sur l'estrade où il était placé le jour précédent. Déjà le peuple stationnait sur la place plus nombreux que jamais; car la population de cinq à six lieues à la ronde

était arrivée pendant la nuit. A peine les portes furent-elles ouvertes, que la foule se déborda comme un torrent et envahit les nefs, les chapelles et jusqu'au chœur des religieux. Cependant il n'y eut pas de tumulte, parce que l'enceinte fut assez vaste pour la recevoir : mais, quand le son des cloches se fut fait entendre, un nouveau débordement vint jeter partout le désordre et la confusion. Dès-lors, la protection des gardes et des religieux devint inutile à la sainte. On coupa ses habits par morceaux, et il fallut les renouveler six fois en moins d'une heure. Ses cheveux lui furent enlevés : un de ses doigts fut coupé avec les dents, et l'on vit le moment où tout son corps virginal allait être mis en pièces. Pendant ce temps-là, l'évêque de Guatimala commença la messe au chant des religieux : mais il fut impossible à ceux-ci de se faire entendre au milieu d'un tonnerre d'acclamations qui proclamaient la sainteté de la servante de Dieu. Le chant cessa, et la voix du prélat fut tellement couverte par le bruit, qu'il fallut recourir à la clochette pour avertir ses voisins de lui répondre ; encore cette clochette même n'était-elle pas entendue. Il y eut un moment de silence lorsque l'évêque vint dans la nef pour faire l'absoute : mais quand on se mit en devoir de l'enlever, le tumulte recommença plus violent que jamais. Beaucoup de personnes n'a

vaient pu encore approcher du saint corps pour lui faire toucher leurs chapelets, leurs croix et leurs médailles. Beaucoup de malades et d'estropiés demandaient la même faveur pour obtenir leur guérison. Les mères faisaient passer leurs enfants de main en main, par-dessus les têtes, jusqu'au catafalque. Il se fit une telle presse autour de la sainte, que le clergé fut obligé de reculer pour ne pas être étouffé. Les gardes durent en faire de même. Dans cette extrémité, le prélat dit aux religieux qu'il fallait annoncer un nouveau délai. Les pères, convaincus de la prudence de cette mesure, annoncèrent cette grâce du geste et de la voix, et l'évêque, pour la mieux constater, se fit dépouiller de ses ornements et sortit de l'église.

Le peuple applaudit à cette dilation qui lui semblait d'autant plus raisonnable, que le saint corps n'éprouvait aucune altération, comme le prouvait assez l'odeur céleste qu'il exhalait dans toute l'église. Sur ces entrefaites, le son de l'Angelus s'étant fait entendre, tout le monde, rassuré sur la conservation du sacré dépôt, s'écoula paisiblement pour aller prendre quelque nourriture. Les religieux alors fermèrent les portes, et, ne croyant pas pouvoir trouver un temps plus opportun, s'empressèrent de procéder à l'enterrement du saint corps. Une fosse avait été creusée d'avance

dans le cloître. On l'y porta sans bruit, après l'avoir enfermé dans un cercueil de bois de cèdre fortement cloué. Quand il fut descendu, on le couvrit de terre, et le pavage exactement rétabli ne laissa plus voir aucun vestige de cette sépulture Les religieux se rendirent ensuite au réfectoire; mais le peuple ne leur donna pas le temps de faire paisiblement leur repas. Après une courte absence, ne trouvant plus le corps dans l'église, il força les portes, envahit le cloître, et, n'y trouvant point ce qu'il cherchait, se répandit dans la maison où il fouilla partout inutilement, et se retira fort mécontent d'avoir été pris pour dupe.

Alors commencèrent les pèlerinages dans les lieux que la sainte avait habités. Les personnes les plus illustres de Lima allaient visiter son petit ermitage, et sa chambre dans la maison du questeur, et il fallut, pour contenter leur dévotion, leur distribuer le peu d'objets que la servante de Dieu avait eus à son usage. Cependant on jugea convenable de suppléer à des obsèques si précipitées et si tumultueuses par un service solennel. Il eut lieu, en effet, le quatrième jour de septembre, en présence de tout le clergé de la ville, du vice-roi et de sa cour. Le peuple aussi y accourut; mais, au lieu de prier pour Rose, il se recommandait à ses prières par les plus vives et

les plus touchantes supplications. Les religieux s'étaient imaginés qu'après cette pompe la dévotion du peuple se refroidirait, et que le calme se rétablirait peu à peu dans leur sanctuaire; mais tout le contraire arriva. A mesure que les miracles se multipliaient, le concours devenait plus considérable. Bientôt on se plaignit tout haut de ne pouvoir prier sur le lieu même où reposait la sainte, et le vœu général, exprimé à l'archevêque, lui fit rendre un décret qui enjoignait de relever le saint corps et de le placer dans l'église même, en un lieu où il fût facile d'en approcher. On le transféra, en effét, avec toute la pompe convenable, sous un mausolée construit auprès du maître-autel : mais bientôt il fallut l'ôter de là, à cause des incommodités du concours continuel, et il fut placé sous un tombeau doré dans la chapelle du saint Rosaire.

Treize ans après la mort de cette sainte fille, commencèrent les informations juridiques préalables à sa canonisation. Elle fut béatifiée en 1668 par le pape Clément IX. L'année suivante, le même pontife lui donna le titre de patronne principale du Pérou, et fit écrire son nom dans le martyrologe. Enfin, le pape Clément X la canonisa en 1671.

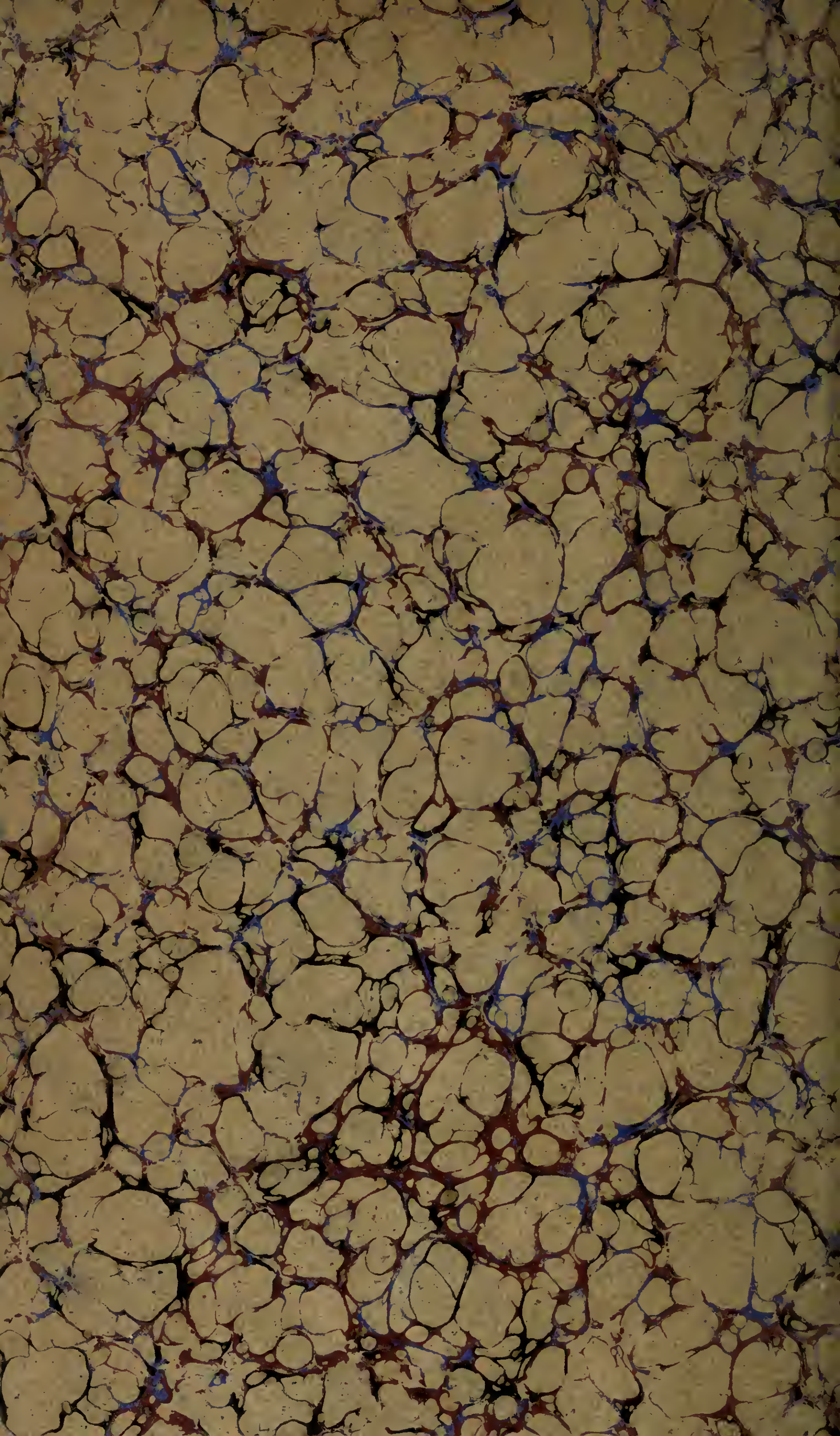
FIN.

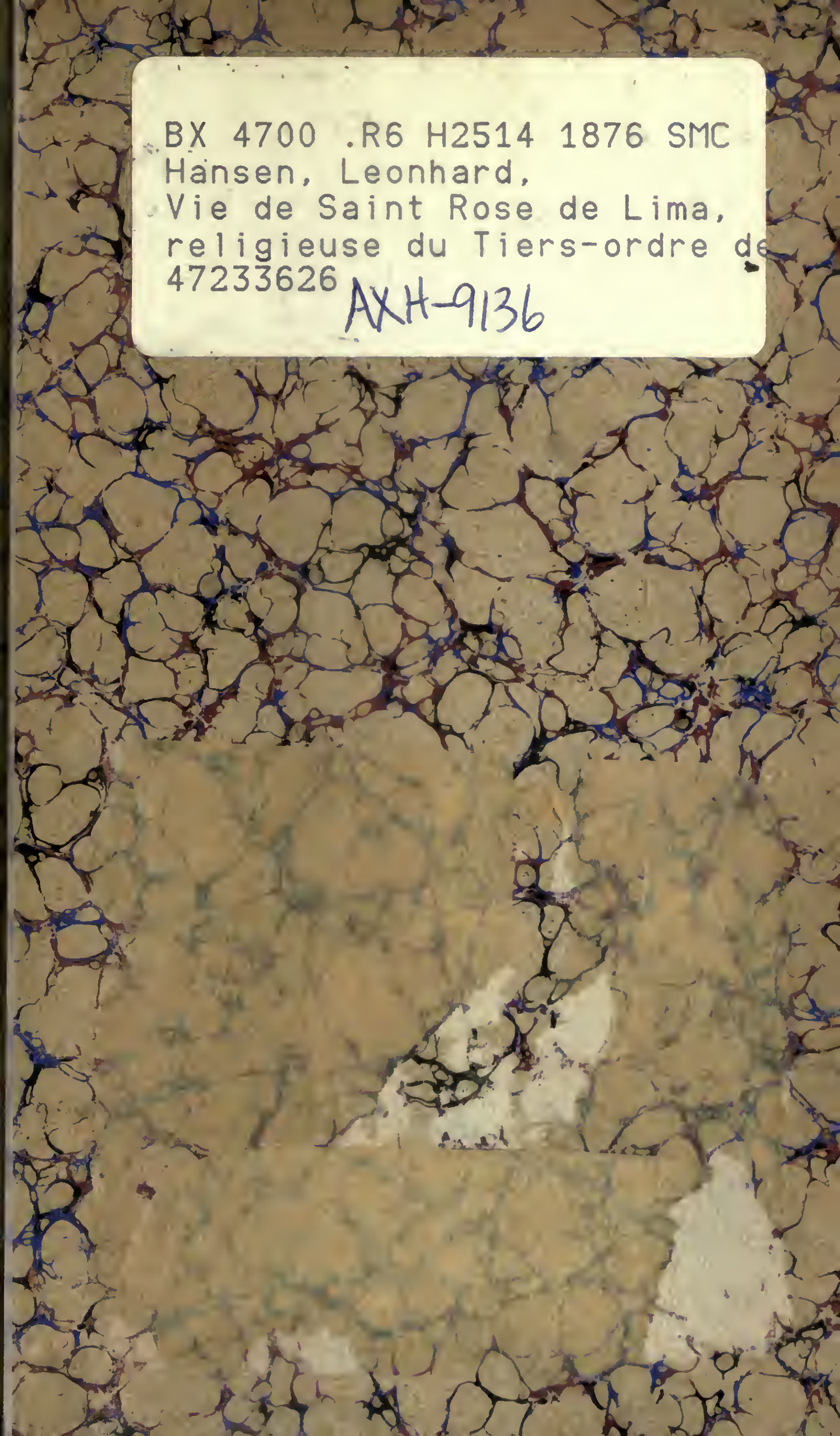
# TABLE DES CHAPITRES.



---

Corbeil. Typ. et stér. Crété.




BX 4700 .R6 H2514 1876 SMC
Hansen, Leonhard,
Vie de Saint Rose de Lima,
religieuse du Tiers-ordre de
47233626
AXH-9136

